



THEATRE

DE

JEAN-BAPTISTE POQUELIN

DE MOLIERE

Edition collationnée sur les textes originaux

& ornée de Gravures à l'eau forte

PAR

FRÉDÉRIC HILLEMACHER

TOME SIXIÈME



LYON

N. SCHEURING, EDITEUR

M DCCC LXVIII



LE THEATRE

DE MOLIERE.

Tiré à 400 exemplaires.

LYON. — IMPRIMERIE LOUIS PERRIN.

LE THEATRE

DE

JEAN-BAPTISTE POQUELIN

DE MOLIERE

Collationné minutieusement fur les premières Editions
& fur celles des années 1666, 1674 & 1682

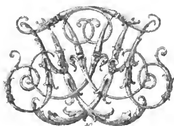
ORNÉ DE VIGNETTES

gravees à l'eau-forte d'apres les compofitions de differents artiftes

PAR

FRÉDERIC HILLEMACHER.

TOME VI.



LYON

NICOLAS SCHEURING, ÉDITEUR
rue Boiffac, 9

M D CCC LXVIII





L'AVARE

comedie en cinq actes, en profe.



REPRESENTÉE A PARIS

fur le theatre du Palais Royal

le 9 feptembre 1668.

LES PERSONNAGES.

HARPAGON, pere de Cleante & d'Elife, & amoureux de Mariane.

CLEANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ELISE, fille d Harpagon, amante de Valere.

VALERE, fils d'Anfelme & amant d'Elife.

MARIANE, amante de Cleante, & aimée d'Harpagon.

ANSELME, pere de Valere & de Mariane.

FROSINE, femme d'intrigue.

Maiftre SIMON, courtier.

Maiftre JACQUES, cuifinier & cocher d'Harpagon.

LA FLECHE, valet de Cleante.

Dame CLAUDE, fervante d'Harpagon.

BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }

LE COMMISSAIRE & SON CLERC.

La fcene eft à Paris.



L'AVARE

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Valere, Elise.

VALERE.

Hé quoy, charmante Elise, vous devenez mélancolique, aprés les obligeantes asseurances que vous avez eu la bonté de me donner de vostre foy! Je vous voy soûpirer, helas, au milieu de ma joye! Est-ce du regret, dites-moy, de m'avoir fait heureux? Et vous repentez-vous de cét engagement où mes feux ont pû vous contraindre?

ELISE.

Non, Valere, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y ſens entraiſner par une trop douce puiſſance, & je n'ay pas meſme la force de ſouhaiter que les choſes ne fuſſent pas. Mais, à vous dire vray, le ſuccez me donne de l'inquietude; & je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALERE.

Hé! Que pouvez-vous craindre, Eliſe, dans les bontez que vous avez pour moy?

ELISE.

Helas, cent choſes à la fois : l'emportement d'un Pere, les reproches d'une Famille, les cenſures du monde; mais plus que tout, Valere, le changement de voſtre cœur, & cette froideur criminelle dont ceux de voſtre ſexe payent le plus ſouvent les teſmoignages trop ardens d'une innocente amour.

VALERE.

Ha! Ne me faites pas ce tort, de juger de moy par les autres! Soupçonnez-moy de tout, Eliſe, plûtoſt que de manquer à ce que je vous doy. Je vous aime trop pour cela; & mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ELISE.

Ha! Valere, chacun tient les meſmes diſcours! Tous les

hommes ſont ſemblables par les paroles; & ce n'eſt que les actions qui les deſcouvrent differens.

VALERE.

Puis que les ſeules actions ſont connoiſtre ce que nous ſommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles, & ne me cherchez point des crimes dans les injuſtes craintes d'une faſcheuſe prévoyance. Ne m'aſſaſſinez point, je vous prie, par les ſenſibles coups d'un ſoupçon outrageux; & donnez-moy le temps de vous convaincre, par mille & mille preuves, de l'honneſteté de mes feux.

ELISE.

Helas! Qu'avec facilité on ſe laiſſe perſuader par les perſonnes que l'on aime! Oüy, Valere, je tiens voſtre cœur incapable de m'abuſer. Je croy que vous m'aimez d'un veritable amour, & que vous me ſerez fidelle : je n'en veux point du tout douter, & je retranche mon chagrin aux apprehenſions du blaſme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoy cette inquietude?

ELISE.

Je n'aurois rien à craindre, ſi tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous voy; & je trouve en voſtre Perſonne dequoy avoir raiſon aux choſes que je fais pour vous. Mon cœur, pour ſa deffenſe, a tout voſtre merite, appuyé du

fecours d'une reconnoiffance où le Ciel m'engage envers vous. Je me reprefente, à toute heure, ce peril eftonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette generofité furprenante, qui vous fit rifquer voftre vie pour defrober la mienne à la fureur des ondes; ces foins pleins de tendreffe, que vous me fiftes efclater aprés m'avoir tirée de l'eau; & les hommages affidus de cét ardent amour, que ny le temps ny les difficultez n'ont rebuté, & qui, vous faifant negliger & parens & patrie, arrefte vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur voftre fortune defguifée, & vous a reduit, pour me voir, à vous reveftir de l'employ de Domeftique de mon Pere. Tout cela fait chez moy, fans doute, un merveilleux effet; & c'en eft affez, à mes yeux, pour me juftifier l'engagement où j'ay pû confentir; mais ce n'eft pas affez, peut-eftre, pour le juftifier aux autres, & je ne fuis pas feure qu'on entre dans mes fentimens.

VALERE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'eft que par mon feul amour que je pretens, auprés de vous, meriter quelque chofe : &, quant aux fcrupules que vous avez, voftre Pere luy-mefme ne prend que trop de foin de vous juftifier à tout le monde; & l'excez de fon avarice, & la maniere auftere dont il vit avec fes enfans, pourroient authorifer des chofes plus eftranges. Pardonnez-moy, charmante Elife, fi j'en parle ainfi devant vous. Vous fçavez que, fur ce chapitre, on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin fi je puis, comme je l'efpere, retrouver mes Parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attens des nouvelles avec impatience; & j'en iray chercher moy-mefme, fi elles tardent à venir.

ELISE.

Ha! Valere, ne bougez d'icy, je vous prie, & ſongez ſeulement à vous bien mettre dans l'eſprit de mon Pere.

VALERE.

Vous voyez comme je m'y prens, & les adroites complaiſances qu'il m'a falu mettre en uſage pour m'introduire à ſon ſervice; ſous quel maſque de ſympathie & de rapports de ſentimens je me deſguiſe pour luy plaire, & quel perſonnage je jouë tous les jours avec luy, afin d'acquerir ſa tendreſſe. J'y fais des progrés admirables; & j'éprouve que, pour gagner les Hommes, il n'eſt point de meilleure voye que de ſe parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenſer leurs defauts & applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaiſance; & la maniere dont on les jouë a beau eſtre viſible, les plus fins toûjours ſont de grandes duppes du coſté de la flaterie : & il n'y a rien de ſi impertinent & de ſi ridicule, qu'on ne faſſe avaler, lors qu'on l'affaiſonne en loüange. La ſincerité ſouffre un peu au meſtier que je fais : mais, quand on a beſoin des Hommes, il faut bien s'ajuſter à eux; &, puis qu'on ne ſçauroit les gagner que par là, ce n'eſt pas la faute de ceux qui flatent, mais de ceux qui veulent eſtre flatez.

ELISE.

Mais que ne taſchez-vous auſſi à gagner l'appuy de mon Frere, en cas que la Servante s'aviſaſt de reveler noſtre ſecret?

VALERE.

On ne peut pas ménager l'un & l'autre; & l'eſprit du Pere

& celuy du Fils font des chofes fi oppofées, qu'il eft difficile d'accommoder ces deux confidences enfemble. Mais vous, de voftre part, agiffez auprés de voftre Frere, & fervez-vous de l'amitié qui eft entre vous deux, pour le jetter dans nos interefts. Il vient, je me retire. Prenez ce temps pour luy parler, & ne luy découvrez de noftre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne fçay fi j'auray la force de luy faire cette confidence.

SCENE II.

Cleante, Elife.

CLEANTE.

Je fuis bien aife de vous trouver feule, ma Sœur; & je bruflois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un fecret.

ELISE.

Me voila prefte à vous oüir, mon Frere. Qu'avez-vous à me dire?

CLEANTE.

Bien des chofes, ma Sœur, envelopées dans un mot. J'aime.

ELISE.

Vous aimez?

CLEANTE.

Oüy, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je ſçay que je dépens d'un Pere, & que le nom de Fils me ſoûmet à ſes volontez; que nous ne devons point engager noſtre foy ſans le conſentement de ceux dont nous tenons le jour; que le Ciel les a faits les maiſtres de nos vœux, & qu'il nous eſt enjoint de n'en diſpoſer que par leur conduite; que, n'eſtant prévenus d'aucune ſole ardeur, ils ſont en eſtat de ſe tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous eſt propre; qu'il en faut plûtoſt croire les lumieres de leur prudence, que l'aveuglement de noſtre paſſion; & que l'emportement de la jeuneſſe nous entraiſne le plus ſouvent dans des précipices faſcheux. Je vous dy tout cela, ma Sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire; car enfin, mon amour ne veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous eſtes-vous engagé, mon Frere, avec celle que vous aimez?

CLEANTE.

Non : mais j'y ſuis reſolu, & je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raiſons pour m'en diſſuader.

ELISE.

Suis-je, mon Frere, une ſi eſtrange perſonne?

CLEANTE.

Non, ma Sœur; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait fur nos cœurs; & j'apprehende voftre fageffe.

ELISE.

Helas! Mon Frere, ne parlons point de ma fageffe. Il n'eft perfonne qui n'en manque, du moins une fois en fa vie; & fi je vous ouvre mon cœur, peut-eftre feray-je à vos yeux bien moins fage que vous.

CLEANTE.

Ha! Pluft au Ciel que voftre ame, comme la mienne...

ELISE.

Finiffons auparavant voftre affaire, & me dites qui eft celle que vous aimez.

CLEANTE.

Une jeune Perfonne qui loge depuis peu en ces quartiers, & qui femble eftre faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voyent. La nature, ma Sœur, n'a rien formé de plus aimable; & je me fentis tranfporté dés le moment que je la vis. Elle fe nomme Mariane, & vit fous la conduite d'une bonne femme de Mere qui eft prefque toûjours malade, &

pour qui cette aimable fille a des ſentimens d'amitié qui ne ſont pas imaginables. Elle la ſert, la plaint, & la conſole avec une tendreſſe qui vous toucheroit l'ame. Elle ſe prend d'un air le plus charmant du monde aux choſes qu'elle fait; & l'on voit briller mille graces en toutes ſes actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honneſteté adorable, une... Ha, ma Sœur, je voudrois que vous l'euſſiez veuë!

ELISE.

J'en voy beaucoup, mon Frere, dans les choſes que vous me dites; &, pour comprendre ce qu'elle eſt, il me ſuffit que vous l'aimez.

CLEANTE.

J'ay découvert ſous main qu'elles ne ſont pas fort accommodées, & que leur diſcrette conduite a de la peine à étendre à tous leurs beſoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma Sœur, quelle joye ce peut eſtre que de relever la fortune d'une Perſonne que l'on aime; que de donner adroitement quelques petits ſecours aux modeſtes neceſſitez d'une vertueuſe famille; & concevez quel deſplaiſir ce m'eſt de voir que, par l'avarice d'un Pere, je ſois dans l'impuiſſance de gouſter cette joye, & de faire eſclater à cette Belle aucun teſmoignage de mon amour.

ELISE.

Oüy, je conçois aſſez, mon Frere, quel doit eſtre voſtre chagrin.

CLEANTE.

Ha! Ma Sœur, il eſt plus grand qu'on ne peut croire. Car enfin, peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuſe eſpargne qu'on exerce ſur nous, que cette ſechereſſe eſtrange où l'on nous fait languir? Et que nous ſervira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne ſerons plus dans le bel âge d'en joüir, & ſi, pour m'entretenir meſme, il faut que maintenant je m'engage de tous coſtez; ſi je ſuis reduit avec vous à chercher tous les jours le ſecours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raiſonnables? Enfin, j'ay voulu vous parler pour m'aider à ſonder mon Pere ſur les ſentimens où je ſuis; & ſi je l'y trouve contraire, j'ay reſolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable Perſonne, joüir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par tout, pour ce deſſein, de l'argent à emprunter; & ſi vos affaires, ma Sœur, ſont ſemblables aux miennes, & qu'il faille que noſtre Pere s'oppoſe à nos deſirs, nous le quitterons là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient, depuis ſi long-temps, ſon avarice inſupportable.

ELISE.

Il eſt bien vray que tous les jours il nous donne, de plus en plus, ſujet de regretter la mort de noſtre Mere, & que...

CLEANTE.

J'entens ſa voix. Eloignons-nous un peu pour achever noſtre confidence; & nous joindrons aprés nos forces pour venir attaquer la dureté de ſon humeur.

SCENE III.

Harpagon, la Fleche.

HARPAGON.

Hors d'icy tout-à-l'heure, & qu'on ne replique pas. Allons, que l'on détale de chez moy, maiſtre juré Filou, vray gibier de potence!

LA FLECHE, *à part.*

Je n'ay jamais rien veu de ſi meſchant que ce maudit vieillard; & je penſe, ſauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents?

LA FLECHE.

Pourquoy me chaſſez-vous?

HARPAGON.

C'eſt bien à toy, pendart, à me demander des raiſons! Sors viſte, que je ne t'aſſomme.

LA FLECHE.

Qu'eſt-ce que je vous ay fait?

HARPAGON.

Tu m'as fait que je veux que tu fortes.

LA FLECHE.

Mon maiftre, voftre Fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t'en l'attendre dans la ruë, & ne fois point dans ma maifon, planté tout droit comme un piquet, à obferver ce qui fe paffe & faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir fans ceffe devant moy un efpion de mes affaires; un traiftre dont les yeux maudits affiegent toutes mes actions, devorent ce que je poffede, & furettent de tous coftez pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on faffe pour vous voler? Eftes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes chofes, & faites fentinelle jour & nuict?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me femble, & faire fentinelle comme il me plaift. Ne voila pas de mes mouchars, qui prennent garde à ce qu'on fait? (*Bas, à part.*) Je tremble qu'il n'ait foupçonné quelque chofe de mon argent. (*Haut.*) Ne ferois-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ay chez moy de l'argent caché?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

Non, coquin, je ne dy pas cela. (*A part.*) J'enrage! (*Haut.*) Je demande ſi, malicieuſement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ay.

LA FLECHE.

Hé! Que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, ſi c'eſt pour nous la meſme choſe?

HARPAGON.

Tu fais le raiſonneur! (*Il leve la main pour luy donner un ſoufflet.*) Je te bailleray de ce raiſonnement-cy par les oreilles. Sors d'icy, encore une fois.

LA FLECHE.

Hé bien, je ſors.

HARPAGON.

Attens. Ne m'emportes-tu rien?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je?

HARPAGON.

Vien-çà, que je voye. Montre-moy tes mains.

LA FLECHE.

Les voila.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres?

HARPAGON.

Oüy.

LA FLECHE.

Les voila.

HARPAGON.

N'as-tu rien mis icy dedans?

LA FLECHE.

Voyez vous-mefme.

HARPAGON. (*Il tafte le bas de fes chauffes.*)

Ces grands haut-de-chauffes font propres à devenir les receleurs des chofes qu'on defrobe; & je voudrois qu'on en euft fait pendre quelqu'un.

LA FLECHE, *à soy-mesme.*

Ha! Qu'un homme comme cela meriteroit bien ce qu'il craint! Et que j'aurois de joye à le voler!

HARPAGON.

Euh!

LA FLECHE.

Quoy?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLECHE.

Je dy que vous foüilliez bien par tout, pour voir si je vous ay volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire. (*Il foüille dans les poches de La Fleche.*)

LA FLECHE.

La peste soit de l'avarice, & des avaricieux!

HARPAGON.

Comment? Que dis-tu?



LA FLECHE.

Ce que je dy?

HARPAGON.

Oüy; qu'eſt-ce que tu dis, d'avarice & d'avaricieux?

LA FLECHE.

Je dy que la peſte ſoit de l'avarice & des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui ſont-ils, ces avaricieux?

LA FLECHE.

Des vilains & des ladres.

HARPAGON.

Mais qui eſt-ce que tu entens par là?

LA FLECHE.

Dequoy vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Eſt-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON.

Je croy ce que je croy; mais je veux que tu me diſes à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle... je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moy, je pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empeſcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON.

Non : mais je t'empeſcheray de jaſer & d'eſtre inſolent. Tay-toy.

LA FLECHE.

Je ne nomme perfonne.

HARPAGON.

Je te rofferay, fi tu parles.

LA FLECHE.

Qui fe fent morveux, qu'il fe mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu ?

LA FLECHE.

Oüy, malgré moy.

HARPAGON.

Ha ! Ha !

LA FLECHE, *luy monftrant une des poches de fon juftaucorps.*

Tenez, voila encore une poche. Eftes-vous fatisfait ?

HARPAGON.

Allons, rens-le moy fans te foüiller.

LA FLECHE.

Quoy ?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ay rien pris du tout.

HARPAGON.

Aſſeurément ?

LA FLECHE.

Aſſeurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t'en à tous les diables.

LA FLECHE.

Me voila fort bien congedié.

(Il ſort.)

HARPAGON.

Je te le mets ſur ta conſcience, au moins. Voila un pendart de Valet qui m'incommode fort; & je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là.

SCENE IV.

Harpagon, ſeul.

Certes, ce n'eſt pas une petite peine que de garder chez ſoy une grande ſomme d'argent; & bien heureux qui a tout ſon fait bien placé, & ne conſerve ſeulement que ce qu'il faut pour ſa dépenſe. On n'eſt pas peu embarraſſé à inventer, dans toute une Maiſon, une cache fidelle; car, pour moy, les Coffres-forts me ſont ſuſpects, & je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens juſtement une franche amorce à voleurs; & c'eſt toûjours la premiere choſe que l'on va attaquer. Ce-pendant, je ne ſçay ſi j'auray bien fait d'avoir enterré dans mon Jardin dix mille eſcus qu'on me rendit hier. Dix mille eſcus en or, chez ſoy, eſt une ſomme aſſez... (*Icy, le Frere & la Sœur paroiſſent, s'entretenant bas.*)

SCENE V.

Eliſe, *Cleante*, *Harpagon*

HARPAGON, *les appercevant.*

O ciel! Je me feray trahy moy-meſme! La chaleur m'aura emporté, & je croy que j'ay parlé haut en raiſonnant tout ſeul. (*A Cléante & à Eliſe.*) Qu'eſt-ce?

CLEANTE.

Rien, mon Pere.

HARPAGON.

Y a-t-il long-temps que vous eftes-là ?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu...

CLEANTE.

Quoy, mon Pere ?

HARPAGON.

Là...

ELISE.

Quoy ?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLEANTE.

Non.

HARPAGON.

Si-fait, ſi-fait.

ELISE.

Pardonnez-moy.

HARPAGON.

Je voy bien que vous en avez oüy quelques mots. C'eſt que je m'entretenois en moy-meſme de la peine qu'il y a aujourd'huy à trouver de l'argent; & je diſois qu'il eſt bien heureux, qui peut avoir dix mille eſcus chez ſoy.

CLEANTE.

Nous feignions à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je ſuis bien aiſe de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choſes de travers, & vous imaginer que je diſe que c'eſt moy qui ay dix mille eſcus.

CLEANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Pluſt à Dieu que je les euſſe, dix mille eſcus!

CLEANTE.

Je ne croy pas...

HARPAGON.

Ce feroit une bonne affaire pour moy.

ELISE.

Ce font des chofes...

HARPAGON.

J'en aurois bon befoin.

CLEANTE.

Je penfe que...

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ELISE.

Vous eftes...

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le temps eft miferable.

CLEANTE.

Mon Dieu! Mon Pere, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; & l'on fçait que vous avez affez de bien.

HARPAGON.

Comment ! J'ay affez de bien ? Ceux qui le difent en ont menty. Il n'y a rien de plus faux ; & ce font des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ELISE.

Ne vous mettez point en colere.

HARPAGON.

Cela eft eftrange ! Que mes propres Enfans me trahiffent & deviennent mes ennemis !

CLEANTE.

Eft-ce eftre voftre ennemy, que de dire que vous avez du bien ?

HARPAGON.

Oüy. De pareils difcours, & les depenfes que vous faites, feront caufe qu'un de ces jours on me viendra chez moy couper la gorge, dans la penfée que je fuis tout coufu de piftoles.

CLEANTE.

Quelle grande dépenfe eft-ce que je fais ?

HARPAGON.

Quelle ? Eft-il rien de plus fcandaleux que ce fomptueux

équipage que vous promenez par la Ville? Je querellois hier voftre Sœur; mais c'eft encore pis. Voila qui crie vangeance au Ciel; & à vous prendre depuis les piez jufqu'à la tefte, il il y auroit là dequoy faire une bonne conftitution. Je vous l'ay dit vingt fois, mon Fils, toutes vos manieres me déplaifent fort : vous donnez furieufement dans le Marquis; & pour aller ainfi veftu, il faut bien que vous me defrobiez.

CLEANTE.

Hé! Comment vous defrober?

HARPAGON.

Que fçay-je moy? Où pouvez-vous donc prendre dequoy entretenir l'eftat que vous portez?

CLEANTE.

Moy, mon Pere? C'eft que je jouë; &, comme je fuis fort heureux, je mets fur moy tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'eft fort mal fait. Si vous eftes heureux au jeu, vous en devriez profiter, & mettre à honnefte intereft l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien fçavoir, fans parler du refte, à quoy fervent tous ces rubans dont vous voila lardé depuis les piez jufqu'à la tefte, & fi une demy-douzaine d'éguillettes ne fuffit pas pour attacher un haut-de-chauffes? Il eft bien neceffaire d'employer de l'argent à des perruques, lors que l'on peut porter des cheveux

de ſon crû, qui ne couſtent rien! Je vais gager qu'en perruques & rubans il y a du moins vingt piſtoles; & vingt piſtoles rapportent, par année, dix-huict livres ſix ſols huict deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLEANTE.

Vous avez raiſon.

HARPAGON.

Laiſſons cela & parlons d'autre affaire. (*A part.*) Euh! Je croy qu'ils ſe font ſigne, l'un à l'autre, de me voler ma bourſe. (*Haut.*) Que veulent dire ces geſtes-là?

ELISE.

Nous marchandons, mon Frere & moy, à qui parlera le premier: & nous avons tous deux quelque choſe à vous dire.

HARPAGON.

Et moy, j'ay quelque choſe auſſi à vous dire à tous deux.

CLEANTE.

C'eſt de mariage, mon Pere, que nous deſirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'eſt de mariage auſſi que je veux vous entretenir.

ELISE.

Ha, mon Pere!

HARPAGON.

Pourquoy ce cry? Eſt-ce le mot, ma Fille, ou la choſe, qui vous fait peur?

CLEANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre, & nous craignons que nos ſentimens ne ſoient pas d'accord avec voſtre chois.

HARPAGON.

Un peu de patience; ne vous alarmez point. Je ſçay ce qu'il faut à tous deux, & vous n'aurez, ny l'un ny l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétens faire. Et pour commencer par un bout, (*à Cleante.*) avez-vous veu, dites-moy, une jeune perſonne appellée Mariane, qui ne loge pas loin d'icy?

CLEANTE.

Oüy, mon Pere.

HARPAGON, *à Eliſe.*

Et vous?

ELISE.

J'en ay oüy parler.

HARPAGON.

Comment, mon Fils, trouvez-vous cette fille?

CLEANTE.

Une fort charmante perfonne.

HARPAGON.

Sa phyfionomie?

CLEANTE.

Toute honnefte & pleine d'efprit.

HARPAGON.

Son air & fa maniere?

CLEANTE.

Admirables, fans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela meriteroit affez que l'on fongeaft à elle?

CLEANTE.

Oüy, mon Pere.

HARPAGON.

Que ce feroit un party fouhaitable?

CLEANTE.

Tres-fouhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mary auroit fatisfaction avec elle?

CLEANTE.

Affeurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté : c'eft que j'ay peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLEANTE.

Ha! mon Pere, le bien n'eft pas confiderable, lors qu'il eft queftion d'époufer une honnefte perfonne.

HARPAGON.

Pardonnez-moy, pardonnez-moy. Mais ce qu'il y a à dire, c'eſt que, ſi l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on ſouhaite, on peut taſcher de regagner cela ſur autre choſe.

CLEANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je ſuis bien aiſe de vous voir dans mes ſentimens : car ſon maintien honneſte & ſa douceur m'ont gagné l'ame, & je ſuis réſolu de l'épouſer, pourveu que j'y trouve quelque bien.

CLEANTE.

Euh?

HARPAGON.

Comment?

CLEANTE.

Vous eſtes reſolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouſer Mariane.

CLEANTE.

Qui? Vous, vous?

HARPAGON.

Oüy, moy, moy, moy. Que veut dire cela?

CLEANTE.

Il m'a pris tout-à-coup un ébloüiffement, & je me retire d'icy.

HARPAGON.

Cela ne fera rien. Allez vifte boire dans la cuifine un grand verre d'eau claire.

SCENE VI.

Elife, Harpagon.

HARPAGON.

Voila de mes Damoifeaux floüets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'eft-là, ma Fille, ce que j'ay refolu pour moy. Quant à ton Frere, je luy deftine une certaine Veuve dont, ce matin, on m'eft venu parler; & pour toy, je te donne au feigneur Anfelme.

ELISE.

Au feigneur Anfelme!

HARPAGON.

Oüy, un homme meur, prudent & ſage, qui n'a pas plus de cinquante ans, & dont on vante les grands biens.

ELISE, *elle fait une reverence.*

Je ne veux point me marier, mon Pere, s'il vous plaiſt.

HARPAGON, *il contrefait ſa reverence.*

Et moy, ma petite Fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaiſt.

ELISE.

Je vous demande pardon, mon Pere.

HARPAGON.

Je vous demande pardon, ma Fille.

ELISE.

Je ſuis tres-humble ſervante au ſeigneur Anſelme; mais, avec voſtre permiſſion, je ne l'épouſeray point.

HARPAGON.

Je ſuis voſtre tres-humble valet; mais, avec voſtre permiſſion, vous l'épouſerez dés ce ſoir.

ELISE.

Dés ce soir?

HARPAGON.

Dés ce soir.

ELISE.

Cela ne sera pas, mon Pere.

HARPAGON.

Cela sera, ma Fille.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dy-je.

HARPAGON.

Si, vous dy-je.

ELISE.

C'est une chose où vous ne me reduirez point.

HARPAGON.

C'eſt une choſe où je te reduiray.

ELISE.

Je me tuëray plûtoſt que d'épouſer un tel mary.

HARPAGON.

Tu ne te tuëras point, & tu l'épouſeras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais veu une fille parler de la ſorte à ſon pere?

ELISE.

Mais a-t-on jamais veu un pere marier ſa fille de la ſorte?

HARPAGON.

C'eſt un party où il n'y a rien à redire; & je gage que tout le monde approuvera mon chois.

ELISE.

Et moy, je gage qu'il ne ſçauroit eſtre approuvé d'aucune perſonne raiſonnable.

HARPAGON.

Voila Valere. Veux-tu qu'entre nous deux nous le faſſions juge de cette affaire?

ELISE.

J'y confens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à fon jugement?

ELISE.

Oüy; j'en pafferay par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voila qui eft fait.

SCENE VII.

Valere, Elife, Harpagon.

HARPAGON.

Icy, Valere. Nous t'avons éleu pour nous dire qui a raifon, de ma Fille, ou de moy.

VALERE.

C'eft vous, Monfieur, fans contredit.

HARPAGON.

Sçais-tu bien dequoy nous parlons?

VALERE.

Non. Mais vous ne ſçauriez avoir tort, & vous eſtes toute raiſon.

HARPAGON.

Je veux, ce ſoir, luy donner pour épous un homme auſſi riche que ſage; & la coquine me dit au nez qu'elle ſe mocque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALERE.

Ce que j'en dy?

HARPAGON.

Oüy.

VALERE.

Hé! Hé!

HARPAGON.

Quoy?

VALERE.

Je dy que, dans le fond, je ſuis de voſtre ſentiment; & vous ne pouvez pas que vous n'ayez raiſon. Mais auſſi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait, &...

HARPAGON.

Comment! Le ſeigneur Anſelme eſt un party conſiderable;

c'eſt un Gentil-homme qui eſt noble, doux, poſé, ſage & ſort accommodé, & auquel il ne reſte aucun enfant de ſon premier mariage. Sçauroit-elle mieux rencontrer?

VALERE.

Cela eſt vray. Mais elle pourroit vous dire que c'eſt un peu précipiter les choſes, & qu'il faudroit au moins quelque temps pour voir ſi ſon inclination pourra s'accommoder avec...

HARPAGON.

C'eſt une occaſion qu'il faut prendre viſte aux cheveux. Je trouve icy un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas; & il s'engage à la prendre ſans dot.

VALERE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oüy.

VALERE.

Ha! Je ne dy plus rien. Voyez-vous, voila une raiſon tout-à-fait convainquante; il ſe faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'eſt pour moy une eſpargne conſiderable.

VALERE.

Aſſeurément; cela ne reçoit point de contradiction. Il eſt vray que voſtre Fille vous peut repreſenter que le mariage eſt une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'eſtre heureux ou malheureux toute ſa vie; & qu'un engagement qui doit durer juſqu'à la mort ne ſe doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Vous avez raiſon. Voila qui decide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occaſions l'inclination d'une fille eſt une choſe, ſans doute, où l'on doit avoir de l'égard; & que cette grande inégalité d'âge, d'humeur & de ſentimens, rend un mariage ſujet à des accidens tres-faſcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Ha! Il n'y a pas de replique à cela, on le ſçait bien. Qui diantre peut aller là-contre? Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quantité de peres qui aimeroient mieux meſnager la ſatisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourroient donner; qui ne les voudroient point ſacrifier à l'intereſt, & chercheroient, plus

que toute autre chofe, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui fans ceffe y maintient l'honneur, la tranquillité, & la joye; & que...

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il eft vray. Cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de refifter à une raifon comme celle-là?

HARPAGON, *à luy-mefme, regardant vers le jardin.*

Oüais! Il me femble que j'entens un chien qui aboye. N'eft-ce point qu'on en voudroit à mon argent? (*Haut.*) Ne bougez, je reviens tout-à-l'heure.

SCENE VIII.

Valere, Elife.

ELISE.

Vous mocquez-vous, Valere, de luy parler comme vous faites?

VALERE.

C'eft pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front fes fentimens, eft le moyen de tout gafter :

& il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant; des temperamens ennemis de toute resistance; des naturels restifs que la verité fait cabrer, qui toûjours se roidissent contre le droict chemin de la raison, & qu'on ne meine qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins; &...

ELISE.

Mais ce mariage, Valere!

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir?

VALERE.

Il faut demander un delay, & feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des Medecins.

VALERE.

Vous mocquez-vous? Y connoissent-ils quelque chose? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira; ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

SCENE IX.

Harpagon, Valere, Elise.

HARPAGON, *à part.*

Ce n'eſt rien, Dieu mercy.

VALERE.

Enfin, noſtre dernier recours, c'eſt que la fuite nous peut mettre à couvert de tout; & ſi voſtre amour, belle Eliſe, eſt capable d'une fermeté... (*Il apperçoit Harpagon.*) Oüy, il faut qu'une fille obeïſſe à ſon pere. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mary eſt fait; & lors que la grande raiſon de, ſans dot, s'y rencontre, elle doit eſtre preſte à prendre tout ce qu'on luy donne.

HARPAGON.

Bon. Voila bien parlé, cela.

VALERE.

Monſieur, je vous demande pardon ſi je m'emporte un peu, & prens la hardieſſe de luy parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment! J'en ſuis ravy, & je veux que tu prennes ſur

elle un pouvoir abſolu. (*A Eliſe.*) Oüy, tu as beau fuïr; je luy donne l'authorité que le Ciel me donne ſur toy, & j'entens que tu faſſes tout ce qu'il te dira.

VALERE, *à Eliſe.*

Aprés cela, reſiſtez à mes remontrances.

SCENE X.

Harpagon, Valere.

VALERE.

Monſieur, je vais la ſuivre, pour luy continüer les leçons que je luy faiſois.

HARPAGON.

Oüy; tu m'obligeras. Certes...

VALERE.

Il eſt bon de luy tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela eſt vray. Il faut...

VALERE.

Ne vous mettez pas en peine, je croy que j'en viendray à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en Ville, & reviens tout-à-l'heure.

VALERE, *se tournant du costé par où Elise est sortie.*

Oüy, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, & vous devez rendre graces au Ciel de l'honneste-homme de Pere qu'il vous a donné. Il sçait ce que c'est que de vivre. Lors qu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans; & sans dot tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse, & de probité.

HARPAGON, *seul.*

Ha! Le brave garçon! Voila parlé comme un Oracle. Heureux, qui peut avoir un Domestique de la sorte!





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Cleante, La Fleche.

CLEANTE.

HA! Traiftre que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avois-je pas donné ordre...

LA FLECHE.

Oüy, Monfieur, & je m'eftois rendu icy pour vous attendre de pié ferme; mais monfieur voftre Pere, le plus mal-gracieux des hommes, m'a chaffé dehors malgré moy, & j'ay couru rifque d'eftre battu.

CLEANTE.

Comment va noftre affaire? Les chofes preffent plus que jamais; &, depuis que je ne t'ay veu, j'ay découvert que mon Pere eft mon rival.

LA FLECHE.

Voftre Pere amoureux?

CLEANTE.

Oüy; & j'ay eu toutes les peines du monde à luy cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLECHE.

Luy, fe mefler d'aimer! Dequoy diable s'avife-t-il? Se mocque-t-il du monde? Et l'amour a-t-il efté fait pour des gens baftis comme luy?

CLEANTE.

Il a falu, pour mes pechez, que cette paffion luy foit venuë en tefte.

LA FLECHE.

Mais par quelle raifon luy faire un myftere de voftre amour?

CLEANTE.

Pour luy donner moins de foupçon, & me conferver, au

befoin, des ouvertures plus aifées pour détourner ce mariage. Quelle réponfe t'a-t-on faite?

LA FLECHE.

Ma foy, Monfieur, ceux qui empruntent font bien malheureux; & il faut effuyer d'eftranges chofes, lors qu'on en eft reduit à paffer, comme vous, par les mains des Feffe-mathieux.

CLEANTE.

L'affaire ne fe fera point?

LA FLECHE.

Pardonnez-moy. Noftre maiftre Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agiffant & plein de zele, dit qu'il a fait rage pour vous; & il affeure que voftre feule phyfionomie luy a gagné le cœur.

CLEANTE.

J'auray les quinze mille francs que je demande?

LA FLECHE.

Oüy, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, fi vous avez deffein que les chofes fe faffent.

CLEANTE.

T'a-t-il fait parler à celuy qui doit prefter l'argent?

LA FLECHE.

Ha ! Vrayment, cela ne va pas de la forte. Il apporte encore plus de foin à fe cacher que vous, & ce font des myfteres bien plus grands que vous ne penfez. On ne veut point du tout dire fon nom; & l'on doit aujourd'huy l'aboucher avec vous dans une Maifon empruntée, pour eftre inftruit par voftre bouche de voftre bien & de voftre Famille; & je ne doute point que le feul nom de voftre Pere ne rende les chofes faciles.

CLEANTE.

Et principalement ma Mere eftant morte, dont on ne peut m'ofter le bien.

LA FLECHE.

Voicy quelques Articles qu'il a dictez luy-mefme à noftre Entremetteur, pour vous eftre montrez avant que de rien faire :

Suppofé que le Prefteur voye toutes fes feuretez, & que l'Emprunteur foit majeur, & d'une famille où le bien foit ample, folide, affeuré, clair, & net de tout embarras ; on fera une bonne & exacte Obligation pardevant un Notaire, le plus honnefte homme qu'il fe pourra, & qui, pour cet effet, fera choify par le Prefteur, auquel il importe le plus que l'Acte foit deuëment dreffé.

CLEANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLECHE.

Le Preſteur, pour ne charger ſa conſcience d'aucun ſcrupule, prétend ne donner ſon argent qu'au denier dix-huict.

CLEANTE.

Au denier dix-huict? Parbleu! Voila qui eſt honneſte. Il n'y a pas lieu de ſe plaindre.

LA FLECHE.

Cela eſt vray.

Mais comme ledit Preſteur n'a pas chez luy la ſomme dont il eſt queſtion, & que, pour faire plaiſir à l'Emprunteur, il eſt contraint luy-meſme de l'emprunter d'un autre ſur le pié du denier cinq; il conviendra que ledit premier Emprunteur paye cet intereſt, ſans préjudice du reſte, attendu que ce n'eſt que pour l'obliger que ledit Preſteur s'engage à cét emprunt.

CLEANTE.

Comment diable! Quel juif, quel arabe eſt-ce là? C'eſt plus qu'au denier quatre.

LA FLECHE.

Il eſt vray; c'eſt ce que j'ay dit. Vous avez à voir là-deſſus.

CLEANTE.

Que veux-tu que je voye? J'ay beſoin d'argent, & il faut bien que je conſente à tout.

LA FLECHE.

C'eſt la reſponſe que j'ay faite.

CLEANTE.

Il y a encore quelque choſe?

LA FLECHE.

Ce n'eſt plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le Preſteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; & pour les mille eſcus reſtans, il faudra que l'Emprunteur prenne les hardes, nipes & bijoux dont s'enſuit le Memoire, & que ledit Preſteur a mis, de bonne foy, au plus modique prix qu'il luy a eſté poſſible.

CLEANTE.

Que veut dire cela?

LA FLECHE.

Eſcoutez le Memoire.

Premierement, un Lict de quatre piez, à bandes de poincts de Hongrie, appliquées fort proprement ſur un drap de couleur d'olive, avec ſix chaiſes & la courtepointe de meſme: le tout bien conditionné, & doublé d'un petit taffetas-changeant rouge & bleu.

Plus, un Pavillon à queüe, d'une bonne ſerge d'Aumale roſe-ſeche; avec le mollet & les franges de ſoye.

CLEANTE.

Que veut-il que je faffe de cela?

LA FLECHE.

Attendez.

Plus, une Tenture de Tapifferie des amours de Gombaud & de Macée.

Plus, une grande Table de bois de noyer à douze colomnes ou piliers tournez, qui fe tire par les deux bouts, & garnie par le deffous de fes fix efcabelles.

CLEANTE.

Qu'ay-je affaire, morbleu...

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

Plus, trois gros Moufquets tout garnis de nacre de perles, avec les fourchettes affortiffantes.

Plus, un Fourneau de brique avec deux cornuës & trois recipients, fort utiles à ceux qui font curieux de diftiler.

CLEANTE.

J'enrage!

LA FLECHE.

Doucement.

Plus, un Luth de Bologne, garny de toutes fes cordes, ou peu s'en faut.

Plus, un Trou-Madame & un Damier, avec un Jeu de l'Oye renouvellé des Grecs, fort propres à paſſer le temps lors que l'on n'a que faire.

Plus, une Peau d'un lezard, de trois piez & demy, remplie de foin : curioſité agreable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout, cy-deſſus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cens livres, & rabaiſſé à la valeur de mille eſcus, par la diſcretion du Preſteur.

CLEANTE.

Que la peſte l'étouffe avec ſa diſcretion, le traiſtre, le bourreau qu'il eſt! A-t-on jamais parlé d'une uſure ſemblable? Et n'eſt-il pas content du furieux intereſt qu'il exige, ſans vouloir encore m'obliger à prendre, pour trois mille livres, les vieux rogatons qu'il ramaſſe? Je n'auray pas deux cens eſcus de tout cela; & ce-pendant, il faut bien me réſoudre à conſentir à ce qu'il veut; car il eſt en eſtat de me faire tout accepter, & il me tient, le ſcelerat, le poignard ſur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous voy, Monſieur, ne vous en déplaiſe, dans le grand chemin juſtement que tenoit Panurge pour ſe ruïner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant ſon bled en herbe.

CLEANTE.

Que veux-tu que j'y faſſe? Voila où les jeunes gens ſont réduits par la maudite avarice des peres : & on s'eſtonne, aprés cela, que les fils ſouhaitent qu'ils meurent!

LA FLECHE.

Il faut avoüer que le voſtre animeroit contre ſa vilanie le plus poſé homme du monde. Je n'ay pas, Dieu mercy, les inclinations fort patibulaires; &, parmy mes confreres que je voy ſe meſler de beaucoup de petits commerces, je ſçay tirer adroitement mon épingle du jeu, & me démeſler prudemment de toutes les galanteries qui ſentent tant ſoit peu l'échelle : mais à vous dire vray, il me donneroit, par ſes procedez, des tentations de le voler; & je croirois, en le volant, faire une action meritoire.

CLEANTE.

Donne-moy un peu ce Memoire, que je le voye encore.

SCENE II.

Harpagon, Maiſtre Simon; Cleante, La Fleche, à l'eſcart.

MAISTRE SIMON.

Oüy, Monſieur, c'eſt un jeune homme qui a beſoin d'argent : ſes affaires le preſſent d'en trouver, & il en paſſera par tout ce que vous en preſcrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, maiſtre Simon, qu'il n'y ait rien à pericliter? Et ſçavez-vous le nom, les biens & la famille de celuy pour qui vous parlez?

MAISTRE SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en inſtruire à fond, & ce n'eſt que par avanture que l'on m'a adreſſé à luy; mais vous ſerez de toutes choſes eſclaircy par luy-meſme, & ſon homme m'a aſſeuré que vous ſerez content quand vous le connoiſtrez. Tout ce que je ſçaurois vous dire, c'eſt que ſa famille eſt fort riche, qu'il n'a plus de Mere déja; & qu'il s'obligera, ſi vous voulez, que ſon Pere mourra avant qu'il ſoit huict mois.

HARPAGON.

C'eſt quelque choſe que cela. La charité, maiſtre Simon, nous oblige à faire plaiſir aux perſonnes lors que nous le pouvons.

MAISTRE SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE, *bas, à Cleante.*

Que veut dire cecy? Noſtre maiſtre Simon qui parle à voſtre Pere!

CLEANTE.

Luy auroit-on appris qui je ſuis? Et ſerois-tu pour me trahir?

MAISTRE SIMON, *à Cleante & à La Fleche.*

Ha! Ha! Vous eſtes bien preſſez! Qui vous a dit que c'eſ-

toit ceans? (*A Harpagon.*) Ce n'eſt pas moy, Monſieur, au moins, qui leur ay découvert voſtre nom & voſtre logis : mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela ; ce ſont des perſonnes diſcrettes, & vous pouvez icy vous expliquer enſemble.

HARPAGON.

Comment?

MAISTRE SIMON, *montrant Cleante.*

Monſieur eſt la perſonne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ay parlé.

HARPAGON.

Comment, pendart! C'eſt toy qui t'abandonnes à ces coupables extremitez!

CLEANTE.

Comment, mon Pere! C'eſt vous qui vous portez à ces honteuſes actions!

(*Maiſtre Simon s'enfuit, & La Fleche ſe va cacher.*)

SCENE III.

Harpagon, Cleante.

HARPAGON.

C'eſt toy qui te veux ruïner par des emprunts ſi condamnables?

CLEANTE.

C'eſt vous qui cherchez à vous enrichir par des uſures ſi criminelles?

HARPAGON.

Oſes-tu bien, aprés cela, paroiſtre devant moy?

CLEANTE.

Oſez-vous bien, aprés cela, vous preſenter aux yeux du monde?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dy-moy, d'en venir à ces débauches-là? De te precipiter dans des dépenſes effroyables, & de faire une honteuſe diſſipation du bien que tes Parens t'ont amaſſé avec tant de ſueurs?

CLEANTE.

Ne rougiſſez-vous point de deſ-honorer voſtre condition par les commerces que vous faites? De ſacrifier gloire & reputation au deſir inſatiable d'entaſſer eſcu ſur eſcu, & de rencherir, en fait d'intereſts, ſur les plus infaſmes ſubtilitez qu'ayent jamais inventées les plus celebres uſuriers?

HARPAGON.

Oſte-toy de mes yeux, coquin, oſte-toy de mes yeux!

CLEANTE.

Qui eſt plus criminel, à voſtre avis, ou celuy qui achete un argent dont il a beſoin, ou bien celuy qui vole un argent dont il n'a que faire?

HARPAGON.

Retire-toy, te dy-je, & ne m'échauffe pas les oreilles. Je ne ſuis pas faſché de cette avanture; & ce m'eſt un avis de tenir l'œil, plus que jamais, ſur toutes ſes actions.

SCENE IV.

Froſine, Harpagon.

FROSINE.

Monſieur...

HARPAGON.

Attendez un moment : je vais revenir vous parler. (*A part.*) Il eſt à propos que je faſſe un petit tour à mon argent.

SCENE V.

La Fleche, Froſine.

LA FLECHE.

L'avanture eſt tout-à-fait drôle! Il faut bien qu'il ait quelque

part un ample magasin de hardes; car nous n'avons rien reconnu au Memoire que nous avons.

FROSINE.

Hé! C'est toy, mon pauvre La Fleche! D'où vient cette rencontre?

LA FLECHE.

Ha! Ha! C'est toy, Frosine! Que viens-tu faire icy?

FROSINE.

Ce que je fais par tout ailleurs : m'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens, & profiter du mieux qu'il m'est possible des petits talens que je puis avoir. Tu sçais que, dans ce monde, il faut vivre d'adresse, & qu'aux personnes comme moy le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue & que l'industrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque negoce avec le Patron du logis?

FROSINE.

Oüy. Je traitte pour luy quelque petite affaire, dont j'espere une récompense.

LA FLECHE.

De luy? Ha! ma foy, tu seras bien fine si tu en tires quelque chose; & je te donne avis que l'argent ceans est fort cher.

FROSINE.

Il y a de certains ſervices qui touchent merveilleuſement.

LA FLECHE.

Je ſuis voſtre valet; & tu ne connois pas encore le ſeigneur Harpagon. Le ſeigneur Harpagon eſt, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels le plus dur & le plus ferré. Il n'eſt point de ſervice qui pouſſe ſa reconnoiſſance juſqu'à luy faire ouvrir les mains. De la loüange, de l'eſtime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié, tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'eſt rien de plus ſec & de plus aride que ſes bonnes graces & ſes careſſes; & *donner* eſt un mot pour qui il a tant d'averſion, qu'il ne dit jamais, *je vous donne*, mais, *je vous preſte* le bon jour.

FROSINE.

Mon Dieu! Je ſçay l'art de traire les Hommes; j'ay le ſecret de m'ouvrir leur tendreſſe, de chatoüiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils ſont ſenſibles.

LA FLECHE.

Bagatelles icy. Je te deffie d'attendrir, du coſté de l'argent, l'Homme dont il eſt queſtion. Il eſt Turc là-deſſus, mais d'une Turquerie à deſeſperer tout le monde; & l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que reputation, qu'honneur & que vertu; & la veuë d'un demandeur luy donne des convulſions : c'eſt le frapper par ſon

endroit mortel, c'eſt luy percer le cœur, c'eſt luy arracher les entrailles; & ſi... Mais il revient, je me retire.

SCENE VI.

Harpagon, Froſine.

HARPAGON, *à luy-meſme.*

Tout va comme il faut. (*Haut.*) Hé bien! Qu'eſt-ce, Froſine?

FROSINE.

Ha, mon Dieu! Que vous vous portez bien! Et que vous avez-là un vray viſage de ſanté!

HARPAGON.

Qui, moy?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint ſi frais & ſi gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment! Vous n'avez de voſtre vie eſté ſi jeune que vous

eftes; & je voy des gens de vingt-cinq ans qui font plus vieux que vous.

HARPAGON.

Ce-pendant, Frofine, j'en ay foixante bien comptez.

FROSINE.

Hé bien! Qu'eft-ce que cela, foixante ans? Voila bien de quoy! C'eft la fleur de l'âge, cela; & vous entrez maintenant dans la belle faifon de l'Homme.

HARPAGON.

Il eft vray; mais vingt années de moins pourtant ne me feroient point de mal, que je croy.

FROSINE.

Vous mocquez-vous? Vous n'avez pas befoin de cela, & vous eftes d'une pafte à vivre jufques à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Affeurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. O que voila bien là, entre vos deux yeux, un figne de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FROSINE.

Sans doute. Monſtrez-moy voſtre main. Ha, mon Dieu! Quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Comment?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas juſqu'où va cette ligne-là?

HARPAGON.

Hé bien! Qu'eſt-ce que cela veut dire?

FROSINE.

Par ma foy, je diſois cent ans; mais vous paſſerez les ſix-vingts.

HARPAGON.

Eſt-il poſſible?

FROSINE.

Il faudra vous aſſommer, vous dy-je; & vous mettrez en terre & vos Enfans, & les Enfans de vos Enfans.

HARPAGON.

Tant-mieux. Comment va noſtre affaire?

FROSINE.

Faut-il le demander? Et me voit-on meſler de rien dont je ne vienne à bout? J'ay ſur tout, pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'eſt point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps, & le moyen d'accoupler; & je croy, ſi je me l'eſtois mis en teſte, que je mariërois le Grand-Turc avec la Republique de Veniſe. Il n'y avoit pas, ſans doute, de ſi grandes difficultez à cette affaire-cy. Comme j'ay commerce chez elles, je les ay à fond l'une & l'autre entretenuës de vous; & j'ay dit à la Mere le deſſein que vous aviez conceu pour Mariane, à la voir paſſer dans la ruë, & prendre l'air à ſa feneſtre.

HARPAGON.

Qui a fait reſponſe...

FROSINE.

Elle a receu la propoſition avec joye; & quand je luy ay teſmoigné que vous ſouhaitiez fort que ſa Fille aſſiſtaſt ce ſoir au Contract de mariage qui doit ſe faire de la voſtre, elle y a conſenty ſans peine, & me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'eſt que je ſuis obligé, Froſine, de donner à ſouper au ſeigneur Anſelme; & je ſeray bien aiſe qu'elle ſoit du régale.

FROSINE.

Vous avez raiſon. Elle doit, aprés diſné, rendre viſite à voſtre Fille, d'où elle fait ſon compte d'aller faire un tour à la Foire, pour venir en ſuite au ſoupé.

HARPAGON.

Hé bien! Elles iront enſemble dans mon Carroſſe, que je leur preſteray.

FROSINE.

Voila juſtement ſon affaire.

HARPAGON.

Mais, Froſine, as-tu entretenu la Mere touchant le bien qu'elle peut donner à ſa Fille? Luy as-tu dit qu'il faloit qu'elle s'aidaſt un peu, qu'elle fiſt quelque effort, qu'elle ſe ſaignaſt pour une occaſion comme celle-cy? Car encore, n'épouſe-t-on point une fille ſans qu'elle apporte quelque choſe.

FROSINE.

Comment! C'eſt une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente?

FROSINE.

Oüy. Premierement, elle eſt nourrie & eſlevée dans une grande eſpargne de bouche : c'eſt une fille accouſtumée à vivre de ſalade, de laict, de fromage & de pommes, & à laquelle par conſequent il ne faudra ny table bien ſervie, ny conſommez exquis, ny orges-mondez perpetuels, ny les autres délicateſſes qu'il faudroit pour une autre femme ; & cela ne va pas à ſi peu de choſe, qu'il ne monte bien tous les ans à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'eſt curieuſe que d'une propreté fort ſimple, & n'aime point les ſuperbes habits, ny les riches bijous, ny les meubles ſomptueux, où donnent ſes pareilles avec tant de chaleur ; & cét article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une averſion horrible pour le jeu, ce qui n'eſt pas commun aux femmes d'aujourd'huy ; & j'en ſçay une de nos quartiers qui a perdu, à trente-&-quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, & quatre mille francs en habits & bijous, cela fait neuf mille livres ; & mille eſcus que nous mettons pour la nourriture ; ne voila-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptez?

HARPAGON.

Oüy : cela n'eſt pas mal ; mais ce compte-là n'eſt rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moy. N'eſt-ce pas quelque choſe de réel, que de vous apporter en mariage une grande ſobrieté, l'heritage

d'un grand amour de fimplicité de parure, & l'acquifition d'un grand fonds de haine pour le jeu?

HARPAGON.

C'eft une raillerie que de vouloir me conftituer fon dot de toutes les dépenfes qu'elle ne fera point. Je n'iray pas donner quittance de ce que je ne reçois pas; & il faut bien que je touche quelque chofe.

FROSINE.

Mon Dieu! Vous toucherez affez; & elles m'ont parlé d'un certain Païs, où elles ont du bien dont vous ferez le maiftre.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Frofine, il y a encore une chofe qui m'inquiete. La fille eft jeune, comme tu vois; & les jeunes gens, d'ordinaire, n'aiment que leurs femblables, ne cherchent que leur compagnie : j'ay peur qu'un homme de mon âge ne foit pas de fon gouft, & que cela ne vienne à produire chez moy certains petits defordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ha! Que vous la connoiffez mal! C'eft encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une averfion épouvantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Oüy, elle. Je voudrois que vous l'euſſiez entendue parler là-deſſus. Elle ne peut ſouffrir du tout la veuë d'un jeune homme; mais elle n'eſt point plus ravie, dit-elle, que lors qu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majeſtueuſe. Les plus vieux ſont pour elle les plus charmans; & je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous eſtes. Elle veut tout au moins qu'on ſoit ſexagenaire; & il n'y a pas quatre mois encore, qu'eſtant preſte d'eſtre mariée, elle rompit tout net le mariage, ſur ee que ſon Amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-ſix ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour ſigner le contract.

HARPAGON.

Sur cela ſeulement?

FROSINE.

Oüy. Elle dit que ce n'eſt pas contentement pour elle que cinquante-ſix ans; & ſur tout, elle eſt pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis-là une choſe toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On luy voit dans ſa Chambre quelques tableaux & quelques eſtampes; mais que penſez-vous que ce ſoit? Des Adonis, des Cephales, des Pâris & des Apollons? Non : de beaux portraicts de Saturne, du roy Priam, du vieux Neſtor & du bon pere Anchiſe ſur les eſpaules de ſon Fils.

HARPAGON.

Cela eſt admirable! Voila ce que je n'aurois jamais penſé; & je ſuis bien aiſe d'apprendre qu'elle eſt de cette humeur. En effet, ſi j'avois eſté femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le croy bien. Voila de belles drogues que des jeunes gens, pour les aimer! Ce ſont de beaux morveux, de beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau, & je voudrois bien ſçavoir quel ragouſt il y a à eux!

HARPAGON.

Pour moy, je n'y en comprens point; & je ne ſçay pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut eſtre fole fieffée. Trouver la jeuneſſe aimable! Eſt-ce

avoir le fens commun? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins, & peut-on s'attacher à ces animaux-là?

HARPAGON.

C'eft ce que je dy tous les jours : avec leur ton de poule laictée, leurs trois petits brins de barbe relevez en barbe de chat, leurs perruques d'eftoupes, leurs haut-de-chauffes tout tombans & leurs eftomacs débraillez!

FROSINE.

Hé! Cela eft bien bafty, auprés d'une perfonne comme vous! Voila un Homme, cela. Il y a dequoy fatisfaire à la veuë; & c'eft ainfi qu'il faut eftre fait, & veftu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien?

FROSINE.

Comment! Vous eftes à ravir, & voftre figure eft à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaift. Il ne fe peut pas mieux. Que je vous voye marcher. Voila un corps taillé, libre & dégagé comme il faut, & qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ay pas de grandes, Dieu mercy. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de temps en temps.

FROSINE.

Cela n'eſt rien. Voſtre fluxion ne vous ſied point mal, & vous avez grace à touſſer.

HARPAGON.

Dy-moy un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore veu? N'a-t-elle point pris garde à moy en paſſant?

FROSINE.

Non; mais nous nous ſommes fort entretenuës de vous. Je luy ay fait un portraict de voſtre Perſonne; & je n'ay pas manqué de luy vanter voſtre merite, & l'avantage que ce luy feroit d'avoir un mary comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, & je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, Monſieur, une petite priere à vous faire. J'ay un procez que je ſuis ſur le poinct de perdre, faute d'un peu d'argent; (*Harpagon prend un air ſevere.*) & vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procez, ſi vous aviez quelque bonté pour moy. Vous ne ſçauriez croire le plaiſir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend un air gay.*) Ha! Que vous luy plairez! Et que voſtre fraiſe à l'antique ſera ſur ſon

efprit un effet admirable! Mais, fur tout, elle fera charmée de voftre haut-de-chauffes attaché au pourpoinct avec des éguillettes. C'eft pour la rendre fole de vous; & un amant éguilleté fera pour elle un ragouft merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En verité, Monfieur, ce procez m'eft d'une confequence tout-à-fait grande. (*Harpagon reprend fon vifage fevere.*) Je fuis ruinée, fi je le pers; & quelque petite affiftance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous euffiez veu le raviffement où elle eftoit à m'entendre parler de vous. (*Harpagon reprend un air gay.*) La joye efclatoit dans fes yeux au recit de vos qualitez; & je l'ay mife enfin dans une impatience extrefme de voir ce mariage entierement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaifir, Frofine; & je t'en ay, je te l'avouë, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, Monfieur, de me donner le petit fecours que je vous demande. (*Harpagon reprend fon ferieux.*) Cela me remettra fur pié, & je vous en feray éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépefches.

FROSINE.

Je vous affeure, Monfieur, que vous ne fçauriez jamais me foulager dans un plus grand befoin.

HARPAGON.

Je mettray ordre que mon Carroffe foit tout preft pour vous mener à la Foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, fi je ne m'y voyois forcée par la neceffité.

HARPAGON.

Et j'auray foin qu'on foupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refufez pas la grace dont je vous follicite. Vous ne fçauriez croire, Monfieur, le plaifir que...

HARPAGON.

Je m'en vais. Voila qu'on m'appelle. Jufqu'à tantoft.

FROSINE, *ſeule.*

Que la fiévre te ſerre, chien de vilain à tous les Diables! Le ladre a eſté ferme à toutes mes attaques. Mais il ne me faut pas pourtant quitter la negociation : & j'ay l'autre coſté, en tout cas, d'où je ſuis aſſeurée de tirer bonne récompenſe.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Harpagon, Cleante, Elise, Valere, dame Claude, maiftre Jacques, Brindavoine, La Merluche.

HARPAGON.

ALLONS, venez-ça tous; que je vous diftribuë mes ordres pour tantoft, & regle à chacun fon employ. Approchez, dame Claude; commençons par vous. (*Elle tient un balay.*) Bon, vous voila les armes à la main. Je vous commets au foin de nettoyer par tout; &, fur tout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les ufer. Outre cela, je vous conftituë, pendant le foupé, au gouvernement des bouteilles; & s'il s'en écarte quelqu'une, & qu'il fe caffe quelque chofe, je m'en prendray à vous, & le rabattray fur vos gages.

MAISTRE JACQUES, *à part.*

Chaftiment politique.

HARPAGON, *à dame Claude.*

Allez.

SCENE II.

Harpagon, Cleante, Elife, Valere, maiftre Jacques, Brindavoine, La Merluche.

HARPAGON.

Vous, Brindavoine, & vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres & de donner à boire, mais feulement lors que l'on aura foif, & non pas felon la couftume de certains impertinens de laquais, qui viennent provoquer les gens & les faire avifer de boire lors qu'on n'y fonge pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous reffouvenez de porter toûjours beaucoup d'eau.

MAISTRE JACQUES.

Oüy. Le vin pur monte à la tefte.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos fiquenilles, Monfieur?

HARPAGON.

Oüy, quand vous verrez venir les Perſonnes; & gardez bien de gaſter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous ſçavez bien, Monſieur, qu'un des devants de mon pourpoinct eſt couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moy, Monſieur, que j'ay mon haut-de-chauſſes tout troüé par derriere, & qu'on me voit, reverence parler...

HARPAGON.

Paix. Rangez cela adroitement du coſté de la muraille, & preſentez toûjours le devant au monde. (*Harpagon met ſon chapeau au devant de ſon pourpoinct, pour monſtrer à Brindavoine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile.*) Et vous, tenez toûjours voſtre chapeau ainſi, lors que vous ſervirez.

SCENE III.

Harpagon, Cleante, Eliſe, Valere, maiſtre Jacques.

HARPAGON.

Pour vous, ma Fille, vous aurez l'œil ſur ce que l'on deſ-

ſervira, & prendrez garde qu'il ne s'en faſſe aucun degaſt. Cela ſied bien aux filles. Mais, ce-pendant, preparez-vous à bien recevoir ma Maiſtreſſe qui vous doit venir viſiter, & vous mener avec elle à la Foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ELISE.

Oüy, mon Pere.

HARPAGON.

Oüy, Nigaude.

SCENE IV.

Harpagon, Cleante, Valere, maiſtre Jacques.

HARPAGON.

Et vous, mon fils le Damoiſeau, à qui j'ay la bonté de pardonner l'hiſtoire de tantoſt, ne vous allez pas aviſer non plus de luy faire mauvais viſage.

CLEANTE.

Moy, mon Pere, mauvais viſage! Et par quelle raiſon?

HARPAGON.

Mon Dieu! Nous ſçavons le train des enfans dont les peres

ſe remarient, & de quel œil ils ont couſtume de regarder ce qu'on appelle Belle-mere. Mais ſi vous ſouhaitez que je perde le ſouvenir de voſtre derniere fredeine, je vous recommande, ſur tout, de regaler d'un bon viſage cette Perſonne-là, & de luy faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous ſera poſſible.

CLEANTE.

A vous dire le vray, mon Pere, je ne puis pas vous promettre d'eſtre bien aiſe qu'elle devienne ma Belle-mere. Je mentirois, ſi je vous le diſois; mais, pour ce qui eſt de la bien recevoir & de luy faire bon viſage, je vous promets de vous obeïr ponctuellement ſur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde, au moins.

CLEANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas ſujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez ſagement.

SCENE V.

Harpagon, Valere, maiſtre Jacques.

HARPAGON.

Valere, aide-moy à cecy. Ho-ça, maiſtre Jacques, approchez-vous; je vous ay gardé pour le dernier.

MAISTRE JACQUES.

Eſt-ce à voſtre Cocher, Monſieur, ou bien à voſtre Cuiſinier, que vous voulez parler? Car je ſuis l'un & l'autre.

HARPAGON.

C'eſt à tous les deux.

MAISTRE JACQUES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au Cuiſinier.

MAISTRE JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaiſt. (*Il oſte ſa caſaque de Cocher, & paroiſt veſtu en Cuiſinier.*)

HARPAGON.

Quelle diantre de ceremonie eſt-ce là?

MAISTRE JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me ſuis engagé, maiſtre Jacques, à donner ce ſoir à ſouper.

MAISTRE JACQUES.

Grande merveille!

HARPAGON.

Dy-moy un peu : nous feras-tu bonne chere?

MAISTRE JACQUES.

Oüy, ſi vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable, toûjours de l'argent! Il ſemble qu'ils n'ayent autre choſe à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ha! Ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toûjours parler d'argent! Voila leur eſpée de chevet, de l'argent.

VALERE.

Je n'ay jamais veu de refponfe plus impertinente que celle-là. Voila une belle merveille, que de faire bonne chere avec bien de l'argent! C'eft une chofe la plus aifée du monde, & il n'y a fi pauvre efprit qui n'en fift bien autant; mais, pour agir en habile-homme, il faut parler de faire bonne chere avec peu d'argent.

MAISTRE JACQUES.

Bonne chere avec peu d'argent?

VALERE.

Oüy.

MAISTRE JACQUES.

Par ma foy, monfieur l'Intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce fecret, & de prendre mon office de Cuifinier; auffi-bien, vous meflez-vous ceans d'eftre le Factoton.

HARPAGON.

Taifez-vous. Qu'eft-ce qu'il nous faudra?

MAISTRE JACQUES.

Voila monfieur voftre Intendant, qui vous fera bonne chere pour peu d'argent.

HARPAGON.

Haye! Je veux que tu me refpondes.

MAISTRE JACQUES.

Combien ferez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous ferons huict ou dix; mais il ne faut prendre que huict. Quand il y a à manger pour huict, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

MAISTRE JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages & cinq affiettes. Potages... Entrées...

HARPAGON.

Que diable! Voila pour traitter toute une ville entiere.

MAISTRE JACQUES.

Roft...

HARPAGON, *mettant la main fur la bouche de maiftre Jacques.*

Ha! Traiftre, tu manges tout mon bien!

MAISTRE JACQUES.

Entremets...

HARPAGON, *luy mettant derechef la main ſur la bouche.*

Encore?

VALERE, *à maiſtre Jacques.*

Eſt-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? Et Monſieur a-t-il invité des gens pour les aſſaſſiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les preceptes de la ſanté, & demander aux Medecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'Homme, que de manger avec excez.

HARPAGON.

Il a raiſon.

VALERE.

Apprenez, maiſtre Jacques, vous & vos pareils, que c'eſt un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour ſe bien montrer amy de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité regne dans les repas qu'on donne; & que, ſuivant le dire d'un Ancien, *Il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

Ha! Que cela eſt bien dit! Approche, que je t'embraſſe pour ce mot. Voila la plus belle ſentence que j'aye entenduë

de ma vie, *Il faut vivre pour manger, & non pas manger pour vi*... Non, ce n'eſt pas cela. Comment eſt-ce que tu dis?

VALERE.

Qu'*il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger*.

HARPAGON.

Oüy. (*A maiſtre Jacques.*) Entens-tu? (*A Valere.*) Qui eſt le grand Homme qui a dit cela?

VALERE.

Je ne me ſouviens pas maintenant de ſon nom.

HARPAGON.

Souviens-toy de m'eſcrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or ſur la cheminée de ma Salle.

VALERE.

Je n'y manqueray pas. Et, pour voſtre ſoupé, vous n'avez qu'à me laiſſer faire; je regleray tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

MAISTRE JACQUES.

Tant-mieux! J'en auray moins de peine.

HARPAGON.

Il faudra de ces chofes dont on ne mange gueres, & qui raffafient d'abord; quelque bon Haricot bien gras, avec quelque Pafté-en-poft bien garny de marrons; là, que cela foifonne.

VALERE.

Repofez-vous fur moy.

HARPAGON.

Maintenant, maiftre Jacques, il faut nettoyer mon Carroffe.

MAISTRE JACQUES.

Attendez; cecy s'adreffe au Cocher. (*Il remet fa cafaque.*) Vous dites...

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon Carroffe, & tenir mes chevaux tout prefts pour conduire à la Foire...

MAISTRE JACQUES.

Vos chevaux, Monfieur? Ma foy, ils ne font point du tout en eftat de marcher. Je ne vous diray point qu'ils font fur la litiere, les pauvres beftes n'en ont point, & ce feroit mal parler; mais vous leur faites obferver des jeufnes fi aufteres, que ce ne font plus rien que des idées ou des fantofmes, des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voila bien malades! Ils ne font rien.

MAISTRE JACQUES.

Et pour ne faire rien, Monfieur, eft-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, & de manger de mefme. Cela me fend le cœur, de les voir ainfi extenuez; car enfin j'ay une tendreffe pour mes chevaux, qu'il me femble que c'eft moy-mefme, quand je les voy paftir. Je m'ofte tous les jours pour eux les chofes de la bouche; & c'eft eftre, Monfieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de fon prochain.

HARPAGON.

Le travail ne fera pas grand, d'aller jufqu'à la Foire.

MAISTRE JACQUES.

Non, Monfieur, je n'ay pas le courage de les mener, & je ferois confcience de leur donner des coups de foüet, en l'eftat où ils font. Comment voudriez-vous qu'il traifnaffent un Carroffe, qu'ils ne peuvent pas fe traifner eux-mefmes?

VALERE.

Monfieur, j'obligeray le voifin le Picard à fe charger de les conduire; auffi-bien, nous fera-t-il icy befoin pour apprefter le foupé.

MAISTRE JACQUES.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent ſous la main d'un autre, que ſous la mienne.

VALERE.

Maiſtre Jacques fait bien le raiſonnable.

MAISTRE JACQUES.

Monſieur l'Intendant fait bien le neceſſaire!

HARPAGON.

Paix.

MAISTRE JACQUES.

Monſieur, je ne ſçaurois ſouffrir les flateurs; & je voy que ce qu'il en fait, que ſes controlles perpetuels ſur le pain & le vin, le bois, le ſel & la chandelle, ne ſont rien que pour vous gratter & vous faire ſa cour. J'enrage de cela, & je ſuis faſché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car, enfin, je me ſens pour vous de la tendreſſe, en dépit que j'en aye; &, aprés mes chevaux, vous eſtes la Perſonne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je ſçavoir de vous, maiſtre Jacques, ce que l'on dit de moy?

MAISTRE JACQUES.

Oüy, Monſieur, ſi j'eſtois aſſeuré que cela ne vous fâchaſt point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

MAISTRE JACQUES.

Pardonnez-moy; je ſçay fort bien que je vous mettrois en colere.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'eſt me faire plaiſir, & je ſuis bien-aiſe d'apprendre comme on parle de moy.

MAISTRE JACQUES.

Monſieur, puis que vous le voulez, je vous diray franchement qu'on ſe mocque par tout de vous, qu'on nous jette de tous coſtez cent brocards à voſtre ſujet, & que l'on n'eſt point plus ravy que de vous tenir au cul & aux chauſſes, & de faire ſans ceſſe des contes de voſtre lezine. L'un dit que vous faites imprimer des Almanachs particuliers, où vous faites doubler les Quatre-Temps & les Vigiles, afin de profiter des jeuſnes où vous obligez voſtre monde; l'autre, que vous avez toûjours une querelle toute preſte à faire à vos Valets dans le temps des eſtrennes ou de leur ſortie d'avec vous, pour vous trouver une raiſon de ne leur donner rien. Celuy-là conte qu'une fois vous fiſtes aſſigner le chat d'un de

vos voiſins, pour vous avoir mangé un reſte d'un gigot de mouton; celuy-cy, que l'on vous ſurprit une nuiƈt, en venant deſrober vous-meſme l'avoine de vos chevaux; & que voſtre Cocher, qui eſtoit celuy d'avant moy, vous donna dans l'obſcurité je ne ſçay combien de coups de baſton, dont vous ne vouluſtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous diſe? On ne ſçauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pieces. Vous eſtes la fable & la riſée de tout le monde; & jamais on ne parle de vous que ſous les noms d'avare, de ladre, de vilain & de feſſe-matthieu.

HARPAGON, *en le battant.*

Vous eſtes un ſot, un maraut, un coquin & un impudent.

MAISTRE JACQUES.

Hé bien! Ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous l'avois bien dit, que je vous faſcherois de vous dire la verité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

SCENE VI.

Valere, maiſtre Jacques.

VALERE.

A ce que je puis voir, maiſtre Jacques, on paye mal voſtre franchiſe.

MAISTRE JACQUES.

Morbleu! Monſieur le nouveau venu, qui faites l'Homme d'importance, ce n'eſt pas voſtre affaire. Riez de vos coups de baſton quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

VALERE.

Ha! Monſieur maiſtre Jacques, ne vous faſchez pas, je vous prie.

MAISTRE JACQUES, *à luy-meſme.*

Il file doux. Je veux faire le brave, &, s'il eſt aſſez ſot pour me craindre, le frotter quelque peu. (*Haut.*) Savez-vous bien, monſieur le rieur, que je ne ris pas, moy; & que, ſi vous m'eſchauffez la teſte, je vous feray rire d'une autre ſorte? (*Maiſtre Jacques pouſſe Valere juſques au bout du theatre, en le menaçant.*)

VALERE.

Hé! Doucement.

MAISTRE JACQUES.

Comment, doucement! Il ne me plaiſt pas, moy.

VALERE.

De grace.

MAISTRE JACQUES.

Vous eftes un impertinent.

VALERE.

Monfieur maiftre Jacques.

MAISTRE JACQUES.

Il n'y a point de Monfieur maiftre Jacques pour un double. Si je prens un bafton, je vous rofferay d'importance.

VALERE.

Comment, un bafton? (*Valere le fait reculer autant qu'il l'a fait.*)

MAISTRE JACQUES.

Hé! Je ne parle pas de cela.

VALERE.

Sçavez-vous bien, monfieur le fat, que je fuis homme à vous roffer vous-mefme?

MAISTRE JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'eftes, pour tout potage, qu'un faquin de Cuifinier?

MAISTRE JACQUES.

Je le fçay bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoiffez pas encore?

MAISTRE JACQUES.

Pardonnez-moy.

VALERE.

Vous me rofferez, dites-vous?

MAISTRE JACQUES.

Je le difois en raillant.

VALERE.

Et moy, je ne prens point de gouft à voftre raillerie. (*Luy donnant des coups de bafton.*) Apprenez que vous eftes un mauvais railleur. (*Il fort.*)

MAISTRE JACQUES.

Pefte foit la fincerité! C'eft un mauvais meftier: deformais

j'y renonce, & je ne veux plus dire vray. Paſſe encore pour mon Maiſtre : il a quelque droict de me battre ; mais, pour ce monſieur l'Intendant, je m'en vangeray ſi je puis.

SCENE VII.

Mariane, Froſine, maiſtre Jacques.

FROSINE.

Sçavez-vous, maiſtre Jacques, ſi voſtre Maiſtre eſt au logis?

MAISTRE JACQUES.

Oüy vrayement, il y eſt ; je ne le ſçay que trop.

FROSINE.

Dites-luy, je vous prie, que nous ſommes icy.

SCENE VIII.

Mariane, Froſine.

MARIANE.

Ha ! Que je ſuis, Froſine, dans un eſtrange eſtat, &, s'il faut dire ce que je ſens, que j'apprehende cette veuë !

FROSINE.

Mais pourquoy, & quelle eſt voſtre inquietude?

MARIANE.

Hélas! Me le demandez-vous? Et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une perſonne toute preſte à voir le ſupplice où l'on veut l'attacher?

FROSINE.

Je voy bien que, pour mourir agreablement, Harpagon n'eſt pas le ſupplice que vous voudriez embraſſer; & je connois, à voſtre mine, que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'eſprit.

MARIANE.

Oüy, c'eſt une choſe, Froſine, dont je ne veux pas me deffendre; & les viſites reſpectueuſes qu'il a renduës chez nous ont fait, je vous l'avouë, quelque effect dans mon ame.

FROSINE.

Mais avez-vous ſceu quel il eſt?

MARIANE.

Non, je ne ſçay point quel il eſt. Mais je ſçay qu'il eſt fait

d'un air à ſe faire aimer ; que, ſi l'on pouvoit mettre les choſes à mon chois, je le prendrois plûtoſt qu'un autre ; & qu'il ne contribuë pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'Epous qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu ! Tous ces blondins ſont agreables, & debitent fort bien leur fait ; mais la plus part ſont gueux comme des rats ; & il vaut mieux, pour vous, de prendre un vieux mary qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avouë que les ſens ne trouvent pas ſi bien leur compte du coſté que je dy, & qu'il y a quelques petits dégouſts à eſſuyer avec un tel épous ; mais cela n'eſt pas pour durer ; & ſa mort, croyez-moy, vous mettra bien-toſt en eſtat d'en prendre un plus aimable, qui reparera toutes choſes.

MARIANE.

Mon Dieu ! Froſine, c'eſt une eſtrange affaire, lors que, pour eſtre heureuſe, il faut ſouhaiter ou attendre le treſpas de quelqu'un ; & la mort ne ſuit pas tous les projets que nous faiſons.

FROSINE.

Vous mocquez-vous ? Vous ne l'épouſez qu'aux conditions de vous laiſſer veuve bien-toſt, & ce doit eſtre là un des articles du Contract. Il feroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois ! Le voicy en propre perſonne.

MARIANE.

Ha ! Froſine, quelle figure !

SCENE IX.

Harpagon, Mariane, Frosine.

HARPAGON, *à Mariane.*

Ne vous offencez pas, ma Belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sçay que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mesmes, & qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les appercevoir : mais enfin, c'est avec des lunettes qu'on observe les Astres ; & je maintiens & garantis que vous estes un Astre, mais un Astre, le plus bel Astre qui soit dans le païs des Astres. (*A Frosine.*) Frosine, elle ne respond mot, & ne tesmoigne, ce me semble, aucune joye de me voir.

FROSINE.

C'est qu'elle est encore toute surprise ; & puis, les filles ont toûjours honte à tesmoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

Tu as raison. (*A Mariane.*) Voila, belle mignonne, ma Fille qui vient vous salüer.

7

SCENE X.

Elise, Harpagon, Mariane, Frosine.

MARIANE.

Je m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

ELISE.

Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire, & c'estoit à moy de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande ; mais mauvaise herbe croist toûjours.

MARIANE, *bas, à Frosine.*

O l'homme desplaisant!

HARPAGON, *à Frosine.*

Que dit la Belle?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE, *à part.*

Quel animal !

HARPAGON.

Je vous ſuis trop obligé de ces ſentimens.

MARIANE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

SCENE XI.

Cleante, Valere, Brindavoine, Eliſe, Harpagon, Mariane, Froſine.

HARPAGON.

Voicy mon Fils auſſi, qui vous vient faire la reverence.

MARIANE, *bas, à Froſine.*

Ha ! Froſine, quelle rencontre ! C'eſt juſtement celuy dont je t'ay parlé.

FROSINE, *à Mariane.*

L'avanture eft merveilleufe.

HARPAGON.

Je voy que vous vous eftonnez de me voir de fi grands Enfans; mais je feray bien-toft défait & de l'un & de l'autre.

CLEANTE, *à Mariane.*

Madame, à vous dire le vray, c'eft icy une avanture où, fans doute, je ne m'attendois pas; & mon Pere ne m'a pas peu furpris, lors qu'il m'a dit tantoft le deffein qu'il avoit formé.

MARIANE.

Je puis dire la mefme chofe. C'eft une rencontre impréveuë, qui m'a furprife autant que vous; & je n'eftois point préparée à une pareille avanture.

CLEANTE.

Il eft vray que mon Pere, Madame, ne peut pas faire un plus beau chois, & que ce m'eft une fenfible joye que l'honneur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous affeureray point que je me réjouïs du deffein où vous pourriez eftre de devenir ma Belle-mere. Le compliment, je vous l'avouë, eft trop difficile pour moy; & c'eft un titre, s'il vous plaift, que je ne vous fouhaite point. Ce difcours paroiftra brutal aux yeux de quelques-uns : mais je fuis affeuré que

vous ferez perſonne à le prendre comme il faudra. Que c'eſt un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance ; que vous n'ignorez pas, ſçachant ce que je ſuis, comme il choque mes intereſts ; & que vous voulez bien enfin que je vous diſe, avec la permiſſion de mon Pere, que ſi les choſes dépendoient de moy, cét hymen ne ſe feroit point.

HARPAGON.

Voila un compliment bien impertinent. Quelle belle confeſſion à luy faire !

MARIANE.

Et moy, pour vous reſpondre, j'ay à vous dire que les choſes ſont fort égales ; & que, ſi vous auriez de la répugnance à me voir voſtre Belle-mere, je n'en aurois pas moins, ſans doute, à vous voir mon Beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce ſoit moy qui cherche à vous donner cette inquietude. Je ſerois fort faſchée de vous cauſer du deſplaiſir ; & ſi je ne m'y voy forcée par une puiſſance abſoluë, je vous donne ma parole que je ne conſentiray point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raiſon. A ſot compliment, il faut une reſponſe de meſme. Je vous demande pardon, ma Belle, de l'impertinence de mon Fils ; c'eſt un jeune ſot, qui ne ſçait pas encore la conſequence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout

offencée ; au contraire, il m'a fait plaiſir de m'expliquer ainſi ſes veritables ſentimens. J'aime de luy un aveu de la ſorte ; & s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en eſtimerois bien moins.

HARPAGON.

C'eſt beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainſi excuſer ſes fautes. Le temps le rendra plus ſage, & vous verrez qu'il changera de ſentimens.

CLEANTE.

Non, mon Pere, je ne ſuis point capable d'en changer, & je prie inſtamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance ! Il continuë encore plus fort.

CLEANTE.

Voulez-vous que je trahiſſe mon cœur ?

HARPAGON.

Encore ! Avez-vous envie de changer de diſcours ?

CLEANTE.

Hé bien ! Puis que vous voulez que je parle d'autre façon,

ſouffrez, Madame, que je me mette icy à la place de mon Pere, & que je vous avouë que je n'ay rien veu dans le monde de ſi charmant que vous ; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire, & que le titre de voſtre Epous eſt une gloire, une felicité que je préfererois aux deſtinées des plus grands princes de la terre. Oüy, Madame, le bonheur de vous poſſeder eſt, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes ; c'eſt où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne ſois capable de faire pour une conqueſte ſi précieuſe ; & les obſtacles les plus puiſſans...

HARPAGON.

Doucement, mon Fils, s'il vous plaiſt.

CLEANTE.

C'eſt un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu ! J'ay une langue pour m'expliquer moy-meſme, & je n'ay pas beſoin d'un interprete comme vous. (*S'adreſſant derriere luy.*) Allons, donnez des ſieges.

FROSINE.

Non. Il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la Foire, afin d'en revenir plûtoſt, & d'avoir tout le temps en ſuite de vous entretenir.

HARPAGON, *à Brindavoine.*

Qu'on mette donc les chevaux au Carroſſe.

SCENE XII.

Cleante, Valere, Elise, Harpagon, Mariane, Frosine.

HARPAGON, *à Mariane.*

Je vous prie de m'excuser, ma Belle, si je n'ay pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLEANTE.

J'y ay pourveu, mon Pere, & j'ay fait apporter icy quelques bassins d'Oranges de la Chine, de Citrons doux & de Confitures, que j'ay envoyé querir de vostre part.

HARPAGON, *bas, à Valere.*

Valere!

VALERE, *à Harpagon.*

Il a perdu le sens.

CLEANTE.

Est-ce que vous trouvez, mon Pere, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il luy plaist.

MARIANE.

C'est une chose qui n'estoit pas necessaire.

CLEANTE.

Avez-vous jamais veu, Madame, un diamant plus vif que celuy que vous voyez que mon Pere a au doigt?

MARIANE.

Il eſt vray qu'il brille beaucoup.

CLEANTE. *Il l'oſte du doigt de ſon Pere, & le donne à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de prés

MARIANE.

Il eſt fort beau, ſans doute, & jette quantité de feux.

CLEANTE. *Il ſe met au devant de Mariane, qui le veut rendre.*

Nenny, Madame, il eſt en de trop belles mains. C'eſt un preſent que mon Pere vous a fait.

HARPAGON.

Moy?

CLEANTE.

N'eſt-il pas vray, mon Pere, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON, *à part, à ſon Fils.*

Comment?

CLEANTE, *à Mariane.*

Belle demande! Il me fait ſigne de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point...

CLEANTE.

Vous mocquez-vous? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON, *à part.*

J'enrage!

MARIANE.

Ce feroit...

CLEANTE, *empeſchant toûjours Mariane de rendre le diamant.*

Non, vous dy-je, c'eſt l'offencer.

MARIANE.

De grace...

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON, *à part.*

Pefte foit...

CLEANTE.

Le voila qui fe fcandalife de voftre refus.

HARPAGON, *bas, à fon Fils.*

Ha, traiftre!

CLEANTE, *à Mariane.*

Vous voyez qu'il fe defefpere.

HARPAGON, *bas, à fon Fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es!

CLEANTE.

Mon Pere, ce n'eft pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder; mais elle eft obftinée.

HARPAGON, *bas, à fon Fils, avec emportement.*

Pendart!

CLEANTE.

Vous eftes caufe, Madame, que mon Pere me querelle.

HARPAGON, *bas, à ſon Fils, avec les meſmes grimaces.*

Le coquin!

CLEANTE, *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame, ne reſiſtez point davantage.

FROSINE, *à Mariane.*

Mon Dieu, que de façons! Gardez la Bague, puis que Monſieur le veut.

MARIANE, *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colere, je la garde maintenant; & je prendray un autre temps pour vous la rendre.

SCENE XIII.

Brindavoine, Cleante, Valere, Eliſe, Harpagon, Mariane, Froſine.

BRINDAVOINE.

Monſieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dy-luy que je ſuis empeſché, & qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON.

Je vous demande pardon. Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE XIV.

La Merluche, Cleante, Valere, Elise, Harpagon, Mariane, Frosine.

LA MERLUCHE. *Il vient en courant & fait tomber Harpagon.*

Monsieur...

HARPAGON.

Ha ! Je suis mort !

CLEANTE.

Qu'est-ce, mon Pere? Vous estes-vous fait mal?

HARPAGON.

Le traistre asseurément a receu de l'argent de mes Debiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALERE.

Cela ne fera rien.

LA MERLUCHE, *à Harpagon.*

Monſieur, je vous demande pardon; je croyois bien faire d'accourir viſte.

HARPAGON.

Que viens-tu faire icy, bourreau?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux ſont déferrez.

HARPAGON.

Qu'on les meine promptement chez le mareſchal.

CLEANTE.

En attendant qu'ils ſoient ferrez, je vais faire pour vous, mon Pere, les honneurs de voſtre Logis, & conduire Madame dans le Jardin, où je feray porter la collation.

SCENE XV.

Valere, Harpagon.

HARPAGON.

Valere, aye un peu l'œil à tout cela; & prens ſoin, je te

prie, de m'en fauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALERE.

C'eft affez.

HARPAGON.

O Fils impertinent, as-tu envie de me ruiner?





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Cleante, Mariane, Elise, Frosine.

CLEANTE.

RENTRONS icy; nous ferons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, & nous pouvons parler librement.

ELISE.

Oüy, Madame, mon Frere m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sçay les chagrins & les desplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses; & c'est, je vous asseure, avec une tendresse extresme que je m'interesse à vostre avanture.

MARIANE.

C'eſt une douce conſolation que de voir dans ſes interreſts une Perſonne comme vous; & je vous conjure, Madame, de me garder toûjours cette genereuſe amitié, ſi capable de m'adoucir les cruautez de la Fortune.

FROSINE.

Vous eſtes, par ma foy, de malheureuſes gens l'un & l'autre, de ne m'avoir point, avant tout cecy, advertie de voſtre affaire! Je vous aurois ſans doute détourné cette inquietude, & n'aurois point amené les choſes où l'on voit qu'elles ſont.

CLEANTE.

Que veux-tu? C'eſt ma mauvaiſe deſtinée qui l'a voulu ainſi. Mais, belle Mariane, quelles reſolutions ſont les voſtres?

MARIANE.

Helas! Suis-je en pouvoir de faire des reſolutions? Et, dans la dépendance où je me voy, puis-je former que des ſouhaits?

CLEANTE.

Point d'autre appuy pour moy dans voſtre cœur que de ſimples ſouhaits? Point de pitié officieuſe? Point de ſecourable bonté? Point d'affection agiſſante?

MARIANE.

Que ſçaurois-je vous dire? Mettez-vous en ma place, & voyez ce que je puis faire. Adviſez, ordonnez vous-meſme : je m'en remets à vous; & je vous croy trop raiſonnable, pour vouloir exiger de moy que ce qui peut m'eſtre permis par l'honneur & la bienſeance.

CLEANTE.

Helas! Où me reduiſez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les faſcheux ſentimens d'un rigoureux honneur & d'une ſcrupuleuſe bienſeance!

MARIANE.

Mais que voulez-vous que je faſſe? Quand je pourrois paſſer ſur quantité d'égards où noſtre ſexe eſt obligé, j'ay de la conſideration pour ma Mere : elle m'a toûjours élevée avec une tendreſſe extreſme, & je ne ſçaurois me reſoudre à luy donner du deſplaiſir. Faites, agiſſez auprés d'elle; employez tous vos ſoins à gagner ſon eſprit. Vous pouvez faire & dire tout ce que vous voudrez; je vous en donne la licence; &, s'il ne tient qu'à me déclarer en voſtre faveur, je veux bien conſentir à luy faire un aveu, moy-meſme, de tout ce que je ſens pour vous.

CLEANTE.

Froſine, ma pauvre Froſine, voudrois-tu nous ſervir?

FROSINE.

Par ma foy, faut-il le demander? Je le voudrois de tout mon cœur. Vous ſçavez que, de mon naturel, je ſuis aſſez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'ame de bronze; & je n'ay que trop de tendreſſe à rendre de petits ſervices, quand je voy des gens qui s'entre-aiment en tout bien & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à cecy?

CLEANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumieres.

ELISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

Cecy eſt aſſez difficile. (*A Mariane.*) Pour voſtre Mere, elle n'eſt pas tout-à-fait déraiſonnable, & peut-eſtre pourroit-on la gagner & la reſoudre à tranſporter au Fils le don qu'elle veut faire au Pere. (*A Cleante.*) Mais le mal que j'y trouve, c'eſt que voſtre Pere eſt voſtre Pere.

CLEANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il confervera du dépit fi l'on montre qu'on le refufe, & qu'il ne fera point d'humeur en fuite à donner fon confentement à voftre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vinft de luy-mefme, & tafcher par quelque moyen de le dégoufter de voftre perfonne.

CLEANTE.

Tu as raifon.

FROSINE.

Oüy, j'ay raifon; je le fçay bien. C'eft-là ce qu'il faudroit; mais le diantre eft d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez : fi nous avions quelque femme un peu fur l'âge, qui fuft de mon talent, & joüaft affez bien pour contrefaire une Dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hafte, & d'un bizarre nom de Marquife ou de Vicomteffe que nous fuppoferions de la Baffe-Bretagne, j'aurois affez d'adreffe pour faire accroire à voftre Pere que ce feroit une perfonne riche, outre fes maifons, de cent mille efcus en argent comptant; qu'elle feroit éperduëment amoureufe de luy, & fouhaiteroit de fe voir fa femme jufqu'à luy donner tout fon bien par contract de mariage; & je ne doute point qu'il ne prétaft l'oreille à la propofition. Car enfin, il vous aime fort, je le fçay; mais il aime un peu plus l'argent : & quand, ébloüy de ce leurre, il auroit une fois confenty à ce qui vous touche, il importeroit peu en fuite qu'il fe defabufaft, en venant à vouloir voir clair aux effects de noftre Marquife.

CLEANTE.

Tout cela eſt fort bien penſé.

FROSINE.

Laiſſez-moy faire. Je viens de me reſſouvenir d'une de mes amies, qui ſera noſtre fait.

CLEANTE.

Sois aſſeurée, Froſine, de ma reconnoiſſance, ſi tu viens à bout de la choſe. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner voſtre Mere ; c'eſt toûjours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de voſtre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous ſera poſſible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne ſur elle cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez ſans reſerve les graces éloquentes, les charmes tout puiſſans que le Ciel a placez dans vos yeux & dans voſtre bouche ; & n'oubliez rien, s'il vous plaiſt, de ces tendres paroles, de ces douces prieres, & de ces careſſes touchantes à qui je ſuis perſuadé qu'on ne ſçauroit rien refuſer.

MARIANE.

J'y feray tout ce que je puis, & n'oublieray aucune choſe.

SCENE II.

Harpagon, Cleante, Mariane, Elise, Frosine.

HARPAGON, *à part.*

Oüais ! Mon Fils baise la main de sa prétenduë Belle-mere, & sa prétenduë Belle-mere ne s'en deffend pas fort ! Y auroit-il quelque mystere là-dessous ?

ELISE.

Voila mon Pere.

HARPAGON.

Le Carrosse est tout prest. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLEANTE.

Puis que vous n'y allez pas, mon Pere, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules ; & j'ay besoin de vous.

SCENE III.

Harpagon, Cleante.

HARPAGON.

O ça, intereſt de Belle-mere à part, que te ſemble à toy de cette perſonne?

CLEANTE.

Ce qui m'en ſemble?

HARPAGON.

Oüy; de ſon air, de ſa taille, de ſa beauté, de ſon eſprit?

CLEANTE.

La, la.

HARPAGON.

Mais encore?

CLEANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ay pas trouvée icy ce que je l'avois creuë. Son air eſt de franche Coquette, ſa taille eſt aſſez gauche, ſa beauté tres-mediocre, & ſon eſprit

des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon Pere, pour vous en dégouster; car, Belle-mere pour Belle-mere, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu luy disois tantost pourtant...

CLEANTE.

Je luy ay dit quelques douceurs en vostre nom; mais c'estoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle?

CLEANTE.

Moy? Point du tout.

HARPAGON.

J'en suis fasché; car cela rompt une pensée qui m'estoit venuë dans l'esprit. J'ay fait, en la voyant icy, reflexion sur mon âge; & j'ay songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune Personne. Cette consideration m'en faisoit quitter le dessein; &, comme je l'ay fait demander & que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, sans l'aversion que tu tesmoignes.

CLEANTE.

A moy?

HARPAGON.

A toy.

CLEANTE.

En mariage?

HARPAGON.

En mariage.

CLEANTE.

Ecoùtez. Il eſt vray quelle n'eſt pas fort à mon gouſt; mais pour vous faire plaiſir, mon Pere, je me reſoudray à l'épouſer, ſi vous voulez.

HARPAGON.

Moy, je ſuis plus raiſonnable que tu ne penſes. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLEANTE.

Pardonnez-moy; je me feray cét effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non. Un mariage ne ſçauroit eſtre heureux, où l'inclination n'eſt pas.

CLEANTE.

C'eſt une choſe, mon Pere, qui peut-eſtre viendra en ſuite ; & l'on dit que l'amour eſt ſouvent un fruict du mariage.

HARPAGON.

Non. Du coſté de l'Homme, on ne doit point riſquer l'affaire ; & ce ſont des ſuites faſcheuſes où je n'ay garde de me commettre. Si tu avois ſenty quelque inclination pour elle, à la bonne heure ; je te l'aurois fait épouſer, au lieu de moy ; mais cela n'eſtant pas, je ſuivray mon premier deſſein, & je l'épouſeray moy-meſme.

CLEANTE.

Hé bien ! Mon Pere, puis que les choſes ſont ainſi, il faut vous découvrir mon cœur ; il faut vous réveler noſtre ſecret. La verité eſt que je l'aime depuis un jour que je la vis dans une promenade ; que mon deſſein eſtoit tantoſt de vous la demander pour Femme ; & que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos ſentimens, & la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Luy avez-vous rendu viſite ?

CLEANTE.

Oüy, mon Pere.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLEANTE.

Affez, pour le temps qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien receu?

CLEANTE.

Fort bien, mais fans fçavoir qui j'eftois; & c'eft ce qui a fait tantoft la furprife de Mariane.

HARPAGON.

Luy avez-vous declaré voftre paffion, & le deffein où vous eftiez de l'époufer?

CLEANTE.

Sans doute; & mefme j'en avois fait à fa Mere quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour fa Fille, voftre propofition?

CLEANTE.

Oüy, fort civilement.

HARPAGON.

Et la Fille. correſpond-elle fort à voſtre amour?

CLEANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me perſuade, mon Pere, qu'elle a quelque bonté pour moy.

HARPAGON.

Je ſuis bien aiſe d'avoir appris un tel ſecret, & voila juſtement ce que je demandois. Ho ſus, mon Fils, ſçavez-vous ce qu'il y a? C'eſt qu'il faut ſonger, s'il vous plaiſt, à vous deffaire de voſtre amour; à ceſſer toutes vos pourſuites auprés d'une Perſonne que je prétens pour moy, & à vous marier dans peu avec celle qu'on vous deſtine.

CLEANTE.

Oüy, mon Pere, c'eſt ainſi que vous me joüez? Hé bien! Puis que les choſes en ſont venuës là, je vous déclare, moy, que je ne quitteray point la paſſion que j'ay pour Mariane; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous diſputer ſa conqueſte; & que ſi vous avez pour vous le conſentement d'une Mere, j'auray d'autres ſecours, peut-eſtre, qui combattront pour moy.

HARPAGON.

Comment, pendart! Tu as l'audace d'aller ſur mes briſées?

CLEANTE.

C'eſt vous qui allez ſur les miennes; & je ſuis le premier en datte.

HARPAGON.

Ne ſuis-je pas ton Pere, & ne me dois-tu pas reſpect?

CLEANTE.

Ce ne ſont point icy des choſes où les enfans ſoyent obligez de déferer aux peres; & l'amour ne connoiſt perſonne.

HARPAGON.

Je te feray bien me connoiſtre, avec de bons coups de baſton.

CLEANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moy un baſton tout-à-l'heure!

SCENE IV.

Maiſtre Jacques, Harpagon, Cleante.

MAISTRE JACQUES.

Hé! Hé! Hé! Meſſieurs, qu'eſt-ce cy? A quoy ſongez-vous?

CLEANTE.

Je me mocque de cela.

MAISTRE JACQUES, *à Cleante.*

Ha! Monſieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

MAISTRE JACQUES, *à Harpagon.*

Ha! Monfieur, de grace.

CLEANTE.

Je n'en démordray point.

MAISTRE JACQUES, *à Cleante.*

Hé quoy! A voftre Pere?

HARPAGON.

Laiffe-moy faire.

MAISTRE JACQUES, *à Harpagon.*

Hé quoy! A voftre Fils? Encore paffe pour moy.

HARPAGON.

Je te veux faire toy-mefme, maiftre Jacques, juge de cette affaire, pour monftrer comme j'ay raifon.

MAISTRE JACQUES.

J'y confens. (*A Cleante.*) Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux époufer; & le pendart a l'in-

ſolence de l'aimer avec moy, & d'y pretendre malgré mes ordres.

MAISTRE JACQUES.

Ha ! Il a tort.

HARPAGON.

N'eſt-ce pas une choſe épouvantable, qu'un Fils qui veut entrer en concurrence avec ſon Pere ? Et ne doit-il pas, par reſpect, s'abſtenir de toucher à mes inclinations ?

MAISTRE JACQUES.

Vous avez raiſon. Laiſſez-moy luy parler, & demeurez-là. (*Il vient trouver Cleante à l'autre bout du theatre.*)

CLEANTE.

Hé bien oüy, puis qu'il veut te choiſir pour juge, je n'y recule point ; il ne m'importe qui ce ſoit ; & je veux bien auſſi me rapporter à toy, maiſtre Jacques, de noſtre differend.

MAISTRE JACQUES.

C'eſt beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLEANTE.

Je ſuis épris d'une jeune Perſonne qui reſpond à mes vœux, & reçoit tendrement les offres de ma foy ; & mon Pere s'aviſe de venir troubler noſtre amour, par la demande qu'il en fait faire.

MAISTRE JACQUES.

Il a tort, asseurément.

CLEANTE.

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier? Luy sied-il bien d'estre encore amoureux? Et ne devroit-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

MAISTRE JACQUES.

Vous avez raison. Il se mocque; laissez-moy luy dire deux mots. (*Il revient à Harpagon.*) Hé bien! Vostre Fils n'est pas si estrange que vous le dites, & il se met à la raison. Il dit qu'il sçait le respect qu'il vous doit; qu'il ne s'est emporté que dans la premiere chaleur; & qu'il ne fera point refus de se soûmettre à ce qu'il vous plaira, pourveu que vous vouliez le traitter mieux que vous ne faites, & luy donner quelque personne en mariage, dont il ait lieu d'estre content.

HARPAGON.

Ha! Dy-luy, maistre Jacques, que, moyennant cela, il pourra esperer toutes choses de moy; & que, hors Mariane, je luy laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

MAISTRE JACQUES.

Laissez-moy faire. (*Il va au Fils.*) Hé bien! Vostre Pere n'est pas si déraisonnable que vous le faites, & il m'a tesmoigné que ce sont vos emportemens qui l'ont mis en colere; qu'il

n'en veut feulement qu'à voftre maniere d'agir; & qu'il fera fort difpofé à vous accorder ce que vous fouhaitez, pourveu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, & luy rendre les déferences, les refpects & les foûmiffions qu'un fils doit à fon pere.

CLEANTE.

Ha! Maiftre Jacques, tu luy peux affeurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toûjours le plus foûmis de tous les hommes; & que jamais je ne feray aucune chofe que par fes volontez.

MAISTRE JACQUES, *à Harpagon.*

Cela eft fait. Il confent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voila qui va le mieux du monde.

MAISTRE JACQUES, *à Cleante.*

Tout eft conclu. Il eft content de vos promeffes.

CLEANTE.

Le Ciel en foit loüé!

MAISTRE JACQUES.

Meffieurs, vous n'avez qu'à parler enfemble : vous voila

d'accord maintenant; & vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLEANTE.

Mon pauvre maiſtre Jacques, je te feray obligé toute ma vie.

MAISTRE JACQUES.

Il n'y a pas dequoy, Monſieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaiſir, maiſtre Jacques; & cela merite une recompenſe. (*Il tire ſon mouchoir de ſa poche; ce qui fait croire à maiſtre Jacques qu'il va luy donner quelque choſe.*) Va, je m'en ſouviendray, je t'aſſeure.

MAISTRE JACQUES.

Je vous baiſe les mains.

SCENE V.

Harpagon, Cleante.

CLEANTE.

Je vous demande pardon, mon Pere, de l'emportement que j'ay fait paroiſtre.

HARPAGON.

Cela n'eſt rien.

CLEANTE.

Je vous aſſeure que j'en ay tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moy, j'ay toutes les joyes du monde de te voir raiſonnable.

CLEANTE.

Quelle bonté à vous, d'oublier ſi viſte ma faute !

HARPAGON.

On oublie aiſément les fautes des Enfans, lors qu'ils rentrent dans leur devoir.

CLEANTE.

Quoy ! Ne garder aucun reſſentiment de toutes mes extravagances?

HARPAGON.

C'eſt une choſe où tu m'obliges, par la ſoûmiſſion & le reſpect où tu te ranges.

CLEANTE.

Je vous promets, mon Pere, que, jufques au tombeau, je conferveray dans mon cœur le fouvenir de vos bontez.

HARPAGON.

Et moy, je te promets qu'il n'y aura aucune chofe que de moy tu n'obtiennes.

CLEANTE.

Ha, mon Pere, je ne vous demande plus rien! Et c'eft m'avoir affez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment?

CLEANTE.

Je dy, mon Pere, que je fuis trop content de vous; & que je trouve toutes chofes dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui eft-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLEANTE.

Vous, mon Pere.

HARPAGON.

Moy ?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment! C'eſt toy qui as promis d'y renoncer.

CLEANTE.

Moy, y renoncer?

HARPAGON.

Oüy.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départy d'y prétendre?

CLEANTE.

Au contraire, j'y ſuis porté plus que jamais.

HARPAGON.

Quoy, pendart, derechef!

CLEANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laiſſe-moy faire, traiſtre!

CLEANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te deffens de me jamais voir!

CLEANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne!

CLEANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon Fils!

CLEANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te des-herite !

CLEANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Je te donne ma malediction !

CLEANTE.

Je n'ay que faire de vos dons !

SCENE VI.

La Fleche, Cleante.

LA FLECHE, *sortant du Jardin avec une Cassette.*

Ha! Monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moy, viste.

CLEANTE.

Qu'y a-t-il ?

LA FLECHE.

Suivez-moy, vous dy-je : nous sommes bien.

CLEANTE.

Comment ?

LA FLECHE.

Voicy voſtre affaire.

CLEANTE.

Quoy ?

LA FLECHE.

J'ay guigné cecy tout le jour.

CLEANTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LA FLECHE.

Le treſor de voſtre Pere, que j'ay attrapé.

CLEANTE.

Comment as-tu fait ?

LA FLECHE.

Vous ſçaurez tout. Sauvons-nous : je l'entens crier.

SCENE VII.

HARPAGON, *seul.*

(*Il crie au voleur dés le Jardin, & vient sans chapeau.*) Au voleur! Au voleur! A l'assassin! Au meurtrier! Justice, juste ciel! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge : on m'a desrobé mon argent. Qui peut-ce estre? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que feray-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point icy? Qui est-ce? Arreste. (*Il se prend luy-mesme le bras.*) Ren-moy mon argent, coquin... Ha! c'est moy. Mon esprit est troublé, & j'ignore où je suis, qui je suis, & ce que je fais. Helas! Mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher amy, on m'a privé de toy; &, puis que tu m'es enlevé, j'ay perdu mon support, ma consolation, ma joye : tout est finy pour moy, & je n'ay plus que faire au monde. Sans toy, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus; je me meurs; je suis mort; je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuïlle me ressusciter en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh! Que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; & l'on a choisy justement le temps que je parlois à mon traistre de Fils. Sortons. Je veux aller querir la Justice, & faire donner la question à toute ma Maison; à Servantes, à Valets, à Fils, à Fille, & à moy aussi. Que de gens assemblez! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, & tout me semble mon voleur. Hé! Dequoy est-ce qu'on parle là? De celuy qui m'a desrobé? Quel bruit fait-on là-haut?

Eſt-ce mon voleur qui y eſt? De grace, ſi l'on ſçait des nouvelles de mon voleur, je ſupplie qu'on l'on m'en diſe. N'eſt-il point caché là parmy vous? Ils me regardent tous, & ſe mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, ſans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons, viſte, des Commiſſaires, des Archers, des Prevoſts, des Juges, des Geſnes, des Potences & des Bourreaux! Je veux faire pendre tout le monde; &, ſi je ne retrouve mon argent, je me pendray moy-meſme aprés!





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Harpagon, le Commiſſaire, ſon Clerc.

LE COMMISSAIRE.

LAISSEZ-MOY faire ; je ſçay mon meſtier, Dieu mercy. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que je me meſle de découvrir des vols ; & je voudrois avoir autant de facs de mille francs que j'ay fait pendre de perſonnes.

HARPAGON.

Tous les Magiſtrats ſont intereſſez à prendre cette affaire en main ; & ſi l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderay juſtice de la Juſtice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les pourſuites requiſes. Vous dites qu'il y avoit dans cette Caſſette...

HARPAGON.

Dix mille eſcus bien comptez.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille eſcus !

HARPAGON, *en pleurant.*

Dix mille eſcus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol eſt conſiderable.

HARPAGON.

Il n'y a point de ſupplice aſſez grand pour l'énormité de ce crime; & s'il demeure impuny, les choſes les plus ſacrées ne ſont plus en ſeureté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles eſpeces eſtoit cette ſomme?

HARPAGON.

En bons Loüis d'or & Piſtoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui foupçonnez-vous de ce vol ?

HARPAGON.

Tout le monde ; & je veux que vous arreftiez prifonniers la Ville & les Fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, fi vous m'en croyez, n'effaroucher perfonne, & tafcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de proceder aprés, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont efté pris.

SCENE II.

Maiftre Jacques, Harpagon, le Commiffaire, fon Clerc.

MAISTRE JACQUES, *dans le fond du theatre, en fe retournant du cofté dont il fort.*

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure ; qu'on me luy faffe griller les piez ; qu'on me le mette dans l'eau boüillante, & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON.

Qui ? Celuy qui m'a defrobé ?

MAISTRE JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que voſtre Intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaiſie.

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion de cela; & voila Monſieur, à qui il faut parler d'autre choſe.

LE COMMISSAIRE, *à maiſtre Jacques.*

Ne vous épouvantez point. Je ſuis Homme à ne vous point ſcandaliſer, & les choſes iront dans la douceur.

MAISTRE JACQUES.

Monſieur eſt de voſtre ſoupé?

LE COMMISSAIRE.

Il faut icy, mon cher amy, ne rien cacher à voſtre Maiſtre.

MAISTRE JACQUES.

Ma foy, Monſieur, je montreray tout ce que je ſçay faire, & je vous traitteray du mieux qu'il me ſera poſſible.

HARPAGON.

Ce n'eſt pas là l'affaire.

MAISTRE JACQUES.

Si je ne vous fais pas auſſi bonne chere que je voudrois, c'eſt la faute de monſieur noſtre Intendant, qui m'a rogné les aiſles avec les cizeaux de ſon œconomie.

HARPAGON.

Traiſtre! Il s'agit d'autre choſe que de ſouper; & je veux que tu me diſes des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAISTRE JACQUES.

On vous a pris de l'argent?

HARPAGON.

Oüy, coquin; & je m'en vais te pendre, ſi tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE.

Mon Dieu! Ne le mal-traittez point. Je vois à ſa mine qu'il eſt honneſte-homme; & que, ſans ſe faire mettre en priſon, il vous découvrira ce que vous voulez ſçavoir. Oüy, mon amy, ſi vous nous confeſſez la choſe, il ne vous fera fait aucun mal, & vous ſerez récompenſé comme il faut par voſtre Maiſtre. On luy a pris aujourd'huy ſon argent; & il n'eſt pas que vous ne ſçachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAISTRE JACQUES, *à luy-meſme.*

Voicy juſtement ce qu'il me faut pour me vanger de noſtre

Intendant. Depuis qu'il eſt entré ceans, il eſt le favory, on n'écoute que ſes conſeils; & j'ay auſſi ſur le cœur les coups de baſton de tantoſt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE.

Laiſſez-le faire. Il ſe prepare à vous contenter; & je vous ay bien dit qu'il eſtoit honneſte-homme.

MAISTRE JACQUES.

Monſieur, ſi vous voulez que je vous diſe les choſes, je croy que c'eſt monſieur voſtre cher Intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valere?

MAISTRE JACQUES.

Oüy.

HARPAGON.

Luy, qui me paroiſt ſi fidelle!

MAISTRE JACQUES.

Luy-meſme. Je croy que c'eſt luy qui vous a deſrobé.

HARPAGON.

Et fur quoy le crois-tu?

MAISTRE JACQUES.

Sur quoy?

HARPAGON.

Oüy.

MAISTRE JACQUES.

Je le croy... fur ce que je le croy.

LE COMMISSAIRE.

Mais il eft neceffaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu veu roder autour du lieu où j'avois mis mon argent?

MAISTRE JACQUES.

Oüy vrayment. Où eftoit-il, voftre argent?

HARPAGON.

Dans le Jardin.

MAISTRE JACQUES.

Juftement. Je l'ay veu roder dans le Jardin. Et dans quoy eft-ce que cét argent eftoit?

HARPAGON.

Dans une Caffette.

MAISTRE JACQUES.

Voila l'affaire. Je luy ay veu une Caffette.

HARPAGON.

Et cette Caffette, comment eft-elle faite? Je verray bien fi c'eft la mienne.

MAISTRE JACQUES.

Comment elle eft faite?

HARPAGON.

Oüy.

MAISTRE JACQUES.

Elle eft faite... elle eft faite comme une Caffette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAISTRE JACQUES.

C'eſt une grande Caſſette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée eſt petite.

MAISTRE JACQUES.

Hé! Oüy, elle eſt petite, ſi on le veut prendre par là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur eſt-elle?

MAISTRE JACQUES.

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oüy.

MAISTRE JACQUES.

Elle eſt de couleur... là, d'une certaine couleur... Ne ſçauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON.

Euh?

MAISTRE JACQUES.

N'eſt-elle pas rouge?

HARPAGON.

Non, griſe.

MAISTRE JACQUES.

Hé! Oüy, gris-rouge; c'eſt ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute, c'eſt elle aſſeurément. Eſcrivez, Monſieur, eſcrivez ſa depoſition. Ciel! A qui deſormais ſe fier? Il ne faut plus jurer de rien; & je crois, aprés cela, que je ſuis homme à me voler moy-meſme.

MAISTRE JACQUES, *à Harpagon.*

Monſieur, le voicy qui revient. Ne luy allez pas dire, au moins, que c'eſt moy qui vous ay deſcouvert cela.

SCENE III.

Valere, Maiſtre Jacques, Harpagon, le Commiſſaire, ſon Clerc.

HARPAGON.

Approche. Vien confeſſer l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait eſté commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monſieur?

HARPAGON.

Comment, traiſtre! Tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infame? Comme ſi tu ne ſçavois pas ce que je veux dire! C'eſt en vain que tu pretendrois de le déguiſer; l'affaire eſt deſcouverte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment! Abuſer ainſi de ma bonté, & s'introduire exprés chez moy pour me trahir, pour me joüer un tour de cette nature!

VALERE.

Monſieur, puis qu'on vous a deſcouvert tout, je ne veux point chercher de détours, & vous nier la choſe.

MAISTRE JACQUES, *à part.*

Ho! ho! Aurois-je deviné, ſans y penſer?

VALERE.

C'eſtoit mon deſſein de vous en parler, & je voulois attendre, pour cela, des conjonctures favorables ; mais puis qu'il eſt ainſi, je vous conjure de ne vous point faſcher, & de vouloir entendre mes raiſons.

HARPAGON.

Et quelles belles raiſons peux-tu me donner, voleur, infame ?

VALERE.

Ha ! Monſieur, je n'ay pas merité ces noms. Il eſt vray que j'ay commis une offence envers vous ; mais, aprés tout, ma faute eſt pardonnable.

HARPAGON.

Comment, pardonnable ? Un guet-appens, un aſſaſſinat de la ſorte !

VALERE.

De grace, ne vous mettez point en colere. Quand vous m'aurez oüy, vous verrez que le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'eſt pas ſi grand que je le fais ? Quoy ! Mon ſang, mes entrailles, pendart !

VALERE.

Voftre fang, Monfieur, n'eft pas tombé dans de mauvaifes mains. Je fuis d'une condition à ne luy point faire de tort ; & il n'y a rien, en tout cecy, que je ne puiffe bien reparer.

HARPAGON.

C'eft bien mon intention ; & que tu me reftituës ce que tu m'as ravy.

VALERE.

Voftre honneur, Monfieur, fera pleinement fatisfait.

HARPAGON.

Il n'eft pas queftion d'honneur là-dedans. Mais, dy-moy, qui t'a porté à cette action ?

VALERE.

Helas ! Me le demandez-vous ?

HARPAGON.

Oüy vrayment, je te le demande.

VALERE.

Un Dieu qui porte les excufes de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

HARPAGON.

L'Amour?

VALERE.

Oüy.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foy! L'amour de mes Loüis d'or!

VALERE.

Non, Monſieur, ce ne ſont point vos richeſſes qui m'ont tenté; ce n'eſt pas cela qui m'a ébloüy; & je proteſte de ne pretendre rien à tous vos biens, pourveu que vous me laiſſiez celuy que j'ay.

HARPAGON.

Non feray, de par tous les Diables; je ne te le laiſſeray pas. Mais voyez quelle inſolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait!

VALERE.

Appellez-vous cela un vol?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol? Un treſor comme celuy-là!

VALERE.

C'eſt un treſor, il eſt vray, & le plus precieux que vous ayez, ſans doute; mais ce ne ſera pas le perdre que de me le laiſſer. Je vous le demande à genoux, ce treſor plein de charmes; &, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en feray rien. Qu'eſt-ce à dire cela?

VALERE.

Nous nous ſommes promis une foy mutuelle, & avons fait ſerment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le Serment eſt admirable & la Promeſſe plaiſante!

VALERE.

Oüy, nous nous ſommes engagez d'eſtre l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empeſcheray bien, je vous aſſeure.

VALERE.

Rien que la mort ne nous peut ſeparer.

HARPAGON.

C'eſt eſtre bien endiablé aprés mon argent !

VALERE.

Je vous ay déja dit, Monſieur, que ce n'eſtoit point l'intereſt qui m'avoit pouſſé à faire ce que j'ay fait. Mon cœur n'a point agy par les reſſorts que vous penſez, & un motif plus noble m'a inſpiré cette reſolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'eſt par Charité chreſtienne qu'il veut avoir mon bien ! Mais j'y donneray bon ordre ; & la Juſtice, pendart effronté, me va faire raiſon de tout.

VALERE.

Vous en uſerez comme vous voudrez, & me voila preſt à ſouffrir toutes les violences qu'il vous plaira : mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'eſt que moy qu'il en faut accuſer, & que voſtre Fille, en tout cecy, n'eſt aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le croy bien vrayment ! Il ſeroit fort eſtrange que ma Fille euſt trempé dans ce crime. Mais je veux r'avoir mon affaire, & que tu me confeſſes en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALERE.

Moy? Je ne l'ay point enlevée; & elle eſt encore chez vous.

HARPAGON, *à part.*

O ma chere Caſſette! (*Haut.*) Elle n'eſt point ſortie de ma maiſon?

VALERE.

Non, Monſieur.

HARPAGON.

Hé! Dy-moy donc un peu : tu n'y as point touché?

VALERE.

Moy, y toucher? Ha! Vous luy faites tort, auſſi bien qu'à moy; & c'eſt d'une ardeur toute pure & reſpectueuſe que j'ay bruſlé pour elle.

HARPAGON, *à luy-meſme.*

Bruſlé pour ma Caſſette?

VALERE.

J'aimerois mieux mourir, que de luy avoir fait paroiſtre aucune penſée offençante; elle eſt trop ſage & trop honneſte pour cela.

HARPAGON.

Ma Caffette trop honnefte!

VALERE.

Tous mes defirs fe font bornez à joüir de fa veuë; & rien de criminel n'a profané la paffion que fes beaux yeux m'ont infpirée.

HARPAGON.

Les beaux yeux de ma Caffette! Il parle d'elle comme un amant d'une maiftreffe.

VALERE.

Dame Claude, Monfieur, fçait la verité de cette avanture, & elle vous peut rendre tefmoignage...

HARPAGON.

Quoy, ma Servante eft complice de l'affaire?

VALERE.

Oüy, Monfieur : elle a efté tefmoin de noftre engagement; & c'eft aprés avoir connu l'honnefteté de ma flame, qu'elle m'a aidé à perfuader voftre Fille de me donner fa foy & recevoir la mienne.

HARPAGON, *à luy-mefme.*

Hé! Eft-ce que la peur de la Juftice le fait extravaguer? (*A Valere.*) Que nous broüilles-tu icy de ma Fille?

VALERE.

Je dy, Monſieur, que j'ay eu toutes les peines du monde à faire conſentir ſa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui?

VALERE.

De voſtre Fille; & c'eſt ſeulement depuis hier qu'elle a pû ſe reſoudre à nous ſigner mutuellement une promeſſe de mariage.

HARPAGON.

Ma Fille t'a ſigné une promeſſe de mariage?

VALERE.

Oüy, Monſieur; comme de ma part je luy en ay ſigné une.

HARPAGON.

O Ciel! Autre diſgrace!

MAISTRE JACQUES, *au Commiſſaire.*

Eſcrivez, Monſieur, eſcrivez.

HARPAGON.

Rengregement de mal! Surcroiſt de deſeſpoir! (*Au Com-*

missaire.) Allons, Monsieur, faites le deu de vostre Charge, & dressez-luy-moy son Procez comme larron & comme suborneur.

MAISTRE JACQUES.

Comme larron, & comme suborneur.

VALERE.

Ce sont des noms qui ne me sont point deus ; & quand on sçaura qui je suis...

SCENE IV.

Elise, Mariane, Frosine, Valere, maistre Jacques, Harpagon, le Commissaire, son Clerc.

HARPAGON.

Ha ! Fille scelerate ! Fille indigne d'un Pere comme moy ! C'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ay données ? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infame, & tu luy engages ta foy sans mon consentement ! Mais vous serez trompez l'un & l'autre. (*A Elise.*) Quatre bonnes murailles me respondront de ta conduite ; (*à Valere*) & une bonne potence, pendart effronté, me fera raison de ton audace.

VALERE.

Ce ne sera point vostre passion qui jugera l'affaire ; & l'on m'escoutera au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me fuis abufé de dire une potence ; & tu feras roüé tout vif.

ELISE, *à genoux devant fon Pere.*

Ha! mon Pere, prenez des fentimens un peu plus humains, je vous prie, & n'allez point pouffer les chofes dans les dernieres violences du pouvoir paternel. Ne vous laiffez point entraifner aux premiers mouvemens de voftre paffion, & donnez-vous le temps de confiderer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celuy dont vous vous offencez. Il eft tout autre que vos yeux ne le jugent ; & vous trouverez moins eftrange que je me fois donnée à luy, lors que vous fçaurez que, fans luy, vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oüy, mon Pere, c'eft celuy qui me fauva de ce grand peril que vous fçavez que je courus dans l'eau, & à qui vous devez la vie de cette mefme Fille dont...

HARPAGON.

Tout cela n'eft rien ; & il valoit bien mieux pour moy qu'il te laiffaft noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon Pere, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

Non, non, je ne veux rien entendre ; & il faut que la Juftice faffe fon devoir.

MAISTRE JACQUES, *à part.*

Tu me payeras mes coups de baſton.

FROSINE.

Voicy un eſtrange embarras.

SCENE V.

Anſelme, Eliſe, Mariane, Froſine, Valere, maiſtre Jacques, Harpagon, le Commiſſaire, ſon Clerc.

ANSELME.

Qu'eſt-ce, Seigneur Harpagon? Je vous voy tout eſmeu.

HARPAGON.

Ha! Seigneur Anſelme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes; & voicy bien du trouble & du deſordre au Contract que vous venez faire. On m'aſſaſſine dans le bien, on m'aſſaſſine dans l'honneur; & voila un traiſtre, un ſcelerat, qui a violé tous les droicts les plus ſaincts, qui s'eſt coulé chez moy ſous le titre de Domeſtique pour me deſrober mon argent, & pour me ſuborner ma Fille.

VALERE.

Qui ſonge à voſtre argent, dont vous me faites un galimathias?

HARPAGON.

Oüy, ils fe font donné l'un & l'autre une promeffe de mariage. Cét affront vous regarde, seigneur Anfelme; & c'eft vous qui devez vous rendre partie contre luy, & faire à vos dépens toutes les pourfuites de la Juftice, pour vous vanger de fon infolence.

ANSELME.

Ce n'eft pas mon deffein de me faire époufer par force, & de rien prétendre à un cœur qui fe feroit donné; mais pour vos interefts, je fuis preft à les embraffer ainfi que les miens propres.

HARPAGON.

Voila Monfieur qui eft un honnefte Commiffaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de fon Office. (*Au Commiffaire.*) Chargez-le comme il faut, Monfieur, & rendez les chofes bien criminelles.

VALERE.

Je ne voy pas quel crime on me peut faire de la paffion que j'ay pour voftre Fille, & le fupplice où vous croyez que je puiffe eftre condamné pour noftre engagement, lors qu'on fçaura ce que je fuis...

HARPAGON.

Je me mocque de tous ces contes; & le monde aujour-

d'huy n'eſt plein que de ces larrons de Nobleſſe, que de ces impoſteurs qui tirent avantage de leur obſcurité, & s'habillent inſolemment du premier nom illuſtre qu'ils s'aviſent de prendre.

VALERE.

Sçachez que j'ay le cœur trop bon pour me parer de quelque choſe qui ne ſoit point à moy; & que tout Naples peut rendre teſmoignage de ma naiſſance.

ANSELME.

Tout-beau! Prenez garde à ce que vous allez dire. Vous riſquez icy plus que vous ne penſez; vous parlez devant un homme à qui tout Naples eſt connu, & qui peut aiſément voir clair dans l'hiſtoire que vous ferez.

VALERE, *en mettant fièrement ſon chapeau.*

Je ne ſuis point homme à rien craindre; &, ſi Naples vous eſt connu, vous ſçavez qui eſtoit dom Thomas d'Alburcy.

ANSELME.

Sans doute, je le ſçay; & peu de gens l'ont connu mieux que moy.

HARPAGON.

Je ne me ſoucie ny de dom Thomas, ny de dom Martin.

(*Voyant deux chandelles allumées, il en ſouffle une.*)

ANSELME.

De grace, laiffez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux en dire que c'eft luy qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Luy ?

VALERE.

Oüy.

ANSELME.

Allez, vous vous mocquez. Cherchez quelqu'autre hiftoire qui vous puiffe mieux réüffir, & ne pretendez pas vous fauver fous cette impofture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'eft point une impofture; & je n'avance rien icy qu'il ne me foit aifé de juftifier.

ANSELME.

Quoy! Vous ofez vous dire fils de dom Thomas d'Alburcy?

VALERE.

Oüy, je l'ofe, & je fuis preft de foûtenir cette verité contre qui que ce foit.

ANSELME.

L'audace eſt merveilleuſe! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a ſeize ans pour le moins, que l'homme dont vous nous parlez perit ſur mer avec ſes Enfans & ſa Femme, en voulant deſrober leur vie aux cruelles perſecutions qui ont accompagné les deſordres de Naples & qui en firent exiler pluſieurs nobles Familles.

VALERE.

Oüy. Mais apprenez, pour vous confondre, vous, que ſon Fils, âgé de ſept ans, avec un Domeſtique, fut ſauvé de ce naufrage par un vaiſſeau eſpagnol; & que ce Fils ſauvé eſt celuy qui vous parle. Apprenez que le Capitaine de ce vaiſſeau, touché de ma fortune, prit amitié pour moy; qu'il me fit élever comme ſon propre Fils, & que les armes furent mon employ dés que je m'en trouvay capable; que j'ay ſceu depuis peu que mon Pere n'eſtoit point mort, comme je l'avois toûjours creu; que, paſſant icy pour l'aller chercher, une avanture par le Ciel concertée me fit voir la charmante Eliſe; que cette veuë me rendit eſclave de ſes beautez, & que la violence de mon amour & les ſeveritez de ſon Pere me firent prendre la reſolution de m'introduire dans ſon logis, & d'envoyer un autre à la queſte de mes Parens.

ANSELME.

Mais quels teſmoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent aſſeurer que ce ne ſoit point une fable que vous ayez baſtie ſur une verité?

VALERE.

Le Capitaine Efpagnol; un cachet de ruby qui eftoit à mon Pere; un braffelet d'agathe que ma Mere m'avoit mis au bras; le vieux Pedro, ce domeftique qui fe fauva avec moy du naufrage.

MARIANE.

Helas! A vos paroles je puis icy refpondre, moy, que vous n'impofez point; & tout ce que vous dites me fait connoiftre clairement que vous eftes mon Frere.

VALERE.

Vous, ma Sœur!

MARIANE.

Oüy, mon cœur s'eft efmeu dés le moment que vous avez ouvert la bouche; & noftre Mere, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenuë des difgraces de noftre Famille. Le Ciel ne nous fit point auffi perir dans ce trifte naufrage : mais il ne nous fauva la vie que par la perte de noftre liberté; & ce furent des Corfaires qui nous recueillirent, ma Mere & moy, fur un débris de noftre vaiffeau. Aprés dix ans d'efclavage, une heureufe fortune nous rendit noftre liberté; & nous retournafmes dans Naples, où nous trouvafmes tout noftre bien vendu, fans y pouvoir trouver des nouvelles de noftre Pere. Nous paffafmes à Gennes, où ma Mere alla ramaffer quelques malheureux reftes d'une fucceffion qu'on avoit déchirée; & de-là, fuyant la barbare injuftice de fes Parens,

elle vint en ces lieux, où elle n'a prefque vefcu que d'une vie languiffante.

ANSELME.

O Ciel! Quels font les traits de ta puiffance, & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toy de faire des miracles! Embraffez-moy, mes Enfans, & meflez tous deux vos tranfports à ceux de voftre Pere.

VALERE.

Vous eftes noftre Pere?

MARIANE.

C'eft vous que ma Mere a tant pleuré?

ANSELME.

Oüy, ma Fille; oüy, mon Fils, je fuis dom Thomas d'Alburcy, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit; & qui, vous ayant tous creus morts durant plus de feize ans, fe préparoit, aprés de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce & fage Perfonne la confolation de quelque nouvelle famille. Le peu de feureté que j'ay veu pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toûjours; &, ayant fceu trouver moyen d'y faire vendre ce que j'y avois, je me fuis habitué icy, où, fous le nom d'Anfelme, j'ay voulu m'éloigner les chagrins de cét autre nom qui m'a caufé tant de traverfes.

HARPAGON, *monſtrant Valere.*

C'eſt là voſtre Fils?

ANSELME.

Oüy.

HARPAGON.

Je vous prens à partie, pour me payer dix mille eſcus qu'il m'a volez.

ANSELME.

Luy, vous avoir volé?

HARPAGON.

Luy-meſme.

VALERE.

Qui vous dit cela?

HARPAGON.

Maiſtre Jacques.

VALERE, *à maiſtre Jacques.*

C'eſt toy qui le dis?

MAISTRE JACQUES.

Vous voyez que je ne dy rien.

HARPAGON.

Oüy, voila monſieur le Commiſſaire qui a receu ſa dépoſition.

VALERE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action ſi laſche?

HARPAGON.

Capable ou non capable, je veux r'avoir mon argent.

SCENE DERNIERE.

Cleante, La Fleche, Anſelme, Eliſe, Mariane, Froſine, Valere, maiſtre Jacques, Harpagon, le Commiſſaire, ſon Clerc.

CLEANTE.

Ne vous tourmentez point, mon Pere, & n'accuſez perſonne. J'ay découvert des nouvelles de voſtre affaire; & je viens icy pour vous dire que ſi vous voulez vous réſoudre à me laiſſer épouſer Mariane, voſtre argent vous ſera rendu.

HARPAGON.

Où eſt-il?

CLEANTE.

Ne vous en mettez point en peine. Il eſt en lieu dont je répons; & tout ne dépend que de moy. C'eſt à vous de me dire à quoy vous vous déterminez; & vous pouvez choiſir, ou de me donner Mariane, ou de perdre voſtre Caſſette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien oſté?

CLEANTE.

Rien du tout. Voyez ſi c'eſt voſtre deſſein de ſouſcrire à ce mariage, & de joindre voſtre conſentement à celuy de ſa Mere, qui luy laiſſe la liberté de faire un chois entre nous deux.

MARIANE.

Mais vous ne ſçavez pas que ce n'eſt pas aſſez que ce conſentement; & que le Ciel, avec un Frere que vous voyez, vient de me rendre un Pere dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le Ciel, mes Enfans, ne me redonne point à vous pour eſtre contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le chois d'une jeune perſonne tombera ſur le Fils plûtoſt que ſur le Pere : allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'eſt point neceſſaire d'entendre; & conſentez, ainſi que moy, à ce double hymenée.



HARPAGON.

Il faut, pour me donner confeil, que je voye ma Caffette.

CLEANTE.

Vous la verrez faine & entiere.

HARPAGON.

Je n'ay point d'argent à donner en mariage à mes Enfans.

ANSELME.

Hé bien! J'en ay pour eux; que cela ne vous inquiete point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

ANSELME.

Oüy, je m'y oblige. Eftes-vous fatisfait?

HARPAGON.

Oüy; pourveu que, pour les nopces, vous me faffiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons joüir de l'allegreſſe que cét heureux jour nous preſente.

LE COMMISSAIRE.

Hola! Meſſieurs, hola! Tout doucement, s'il vous plaiſt. Qui me payera mes eſcritures?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos eſcritures.

LE COMMISSAIRE.

Oüy? Mais je ne prétens pas, moy, les avoir faites pour rien.

HARPAGON.

Pour voſtre payement, voila un homme que je vous donne à pendre.

MAISTRE JACQUES.

Helas! Comment faut-il donc faire? On me donne des coups de baſton pour dire vray; & on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut luy pardonner cette impoſture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le Commiſſaire?

ANSELME.

Soit. Allons viſte faire part de noſtre joye à voſtre Mere.

HARPAGON.

Et moy, voir ma chere Caſſette.



MONSIEUR

DE POURCEAUGNAC

comedie-ballet en trois actes, en profe.



DONNÉE A CHAMBORD

POUR LE DIVERTISSEMENT DU ROY

au mois de feptembre 1669.

ET REPRESENTÉE A PARIS,

fur le theatre du Palais Royal,

le 15 novembre de la mefme année.

LES PERSONNAGES.

Monfieur DE POURCEAUGNAC.
ORONTE.
JULIE, fille d'Oronte.
ERASTE, amant de Julie.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.
NERINE, femme d'intrigue, feinte Picarde.
LUCETTE, feinte Gafconne.
JEAN, FRANÇOISE, MAGDELEINE, } enfans fuppofez.
PREMIER MEDECIN.
SECOND MEDECIN.
L'APOTIQUAIRE.
UN PAÏSAN.
UNE PAÏSANNE.
PREMIER MUSICIEN.
SECOND MUSICIEN.
PREMIER ADVOCAT.
SECOND ADVOCAT.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.
LAQUAIS.

La fcene eft à Paris.



MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

COMEDIE-BALLET.

PROLOGUE.

Une place publique.

L'ouverture ſe fait par Eraſte, qui conduit un grand Concert de voix & d'inſtrumens pour une Serenade, dont les paroles, chantées par trois Voix en maniere de Dialogue, ſont faites ſur le ſujet de la Comedie, & expriment les ſentimens de deux Amans, qui, eſtant bien enſemble, ſont traverſez par le caprice des parens.

ERASTE, *aux Muſiciens.*



UIVEZ les ordres que je vous ay donnez pour la Serenade. Pour moy, je me retire, & ne veux point paroiſtre icy.

PREMIERE VOIX.

Répans, charmante Nuict, répans ſur tous les yeux
De tes pavots la douce violence;
Et ne laiſſe veiller, en ces aimables lieux,
Que les cœurs que l'Amour ſoûmet à ſa puiſſance.
Tes ombres et ton ſilence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à ſoûpirer d'amour.

DEUXIESME VOIX.

Que ſoûpirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!
A d'aimables panchans noſtre cœur nous diſpoſe :
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que ſoûpirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!

TROISIESME VOIX.

Tout ce qu'à nos vœux on oppoſe,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien :
Et pour vaincre toute choſe,
Il ne faut que s'aimer bien.

LES TROIS VOIX ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur eternelle :
Les rigueurs des Parens, la contrainte cruelle,

L'abſence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidelle.
Aimons-nous donc d'une ardeur eternelle :
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reſte n'eſt rien.

La Serenade eſt ſuivie d'une Dance de deux Pages, pendant laquelle quatre Curieux de ſpectacles ayant pris querelle enſemble, mettent l'eſpée à la main. Aprés un aſſez agreable combat, ils ſont ſeparez par deux Suiſſes, qui, les ayant mis d'accord, dancent avec eux au ſon de tous les inſtrumens.

PREMIERE VOIX.

Mademoiſelle Hilaire.

DEUXIESME ET TROISIESME VOIX.

Meſſieurs Gaye & Langez.

DEUX MAISTRES A DANCER.

Meſſieurs La Pierre & Favier.

DEUX PAGES.

Meſſieurs Beauchamp & Chicanneau.

QUATRE CURIEUX DE SPECTACLES.

Les Sieurs Noblet, Joubert, L'Eftang & Mayeu.

QUATRE FLUSTES.

Les Sieurs Defcouteaux, Philbert, Piefche le fils & Foffard.





ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Julie, Eraſte, Nerine.

JULIE.

Mon Dieu! Eraſte, gardons d'eſtre ſurpris. Je tremble qu'on ne nous voye enſemble; & tout feroit perdu, aprés la deffence que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous coſtez, & je n'apperçoy rien.

JULIE.

Aye auſſi l'œil au guet, Nerine, & prens bien garde qu'il ne vienne perſonne.

NERINE.

Repofez-vous fur moy, & dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour noftre affaire quelque chofe de favorable? Et croyez-vous, Erafte, pouvoir venir à bout de détourner ce fafcheux mariage que mon Pere s'eft mis en tefte?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement; & déja nous avons preparé un bon nombre de batteries pour renverfer ce deffein ridicule.

NERINE.

Par ma foy, voila voftre Pere.

JULIE.

Ha! Separons-nous vifte!

NERINE.

Non, non, non, ne bougez; je m'eftois trompée.

JULIE.

Mon Dieu! Nerine, que tu es fotte, de nous donner de ces frayeurs!

ERASTE.

Oüy, belle Julie, nous avons dreſſé pour cela quantité de machines; & nous ne feignons point de mettre tout en uſage, ſur la permiſſion que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les reſſorts que nous ferons joüer; vous en aurez le divertiſſement; &, comme aux comedies, il eſt bon de vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe, & de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir : c'eſt aſſez de vous dire que nous avons en main divers ſtratageſmes tout preſts à produire dans l'occaſion, & que l'ingenieuſe Nerine & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NERINE.

Aſſeurément. Voſtre Pere ſe mocque-t-il, de vouloir vous anger de ſon advocat de Limoges, monſieur de Pourceaugnac, qu'il n'a veu de ſa vie & qui vient par le Coche vous enlever à noſtre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille eſcus de plus, ſur la parole de voſtre Oncle, luy faſſent rejetter un Amant qui vous agrée? Et une Perſonne comme vous eſt-elle faite pour un Limoſin? S'il a envie de ſe marier, que ne prend-il une Limoſine, & ne laiſſe-t-il en repos les chreſtiens? Le ſeul nom de monſieur de Pourceaugnac m'a mis dans une colere effroyable. J'enrage de monſieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, monſieur de Pourceau gnac, j'y brûleray mes livres, ou je rompray ce mariage; & vous ne ferez point madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! Cela ſe peut-il ſouffrir? Non, Pourceaugnac eſt une choſe que je ne ſçaurois ſupporter; & nous luy joüerons tant de pieces, nous luy ferons tant de niches ſur niches, que nous renvoyerons à Limoges monſieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voicy noftre fubtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCENE II.

Sbrigani, Julie, Erafte, Nerine.

SBRIGANI.

Monfieur, voftre Homme arrive. Je l'ay veu à trois lieuës d'icy, où a couché le Coche; &, dans la cuifine où il eft defcendu pour desjeûner, je l'ay eftudié une bonne groffe demi-heure, & je le fçay déja par cœur. Pour fa figure, je ne veux point vous en parler; vous verrez de quel air la nature l'a deffinée, & fi l'ajuftement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais pour fon efprit, je vous avertis par avance qu'il eft des plus épais qui fe faffent; que nous trouvons en luy une matiere tout-à-fait difpofée pour ce que nous voulons, & qu'il eft homme, enfin, à donner dans tous les paneaux qu'on luy prefentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vray?

SBRIGANI.

Oüy, fi je me connois en gens.

NERINE.

Madame, voila un Illuftre. Voftre affaire ne pouvoit eftre mife en de meilleures mains, & c'eft le Heros de noftre fiecle pour les exploits dont il s'agit : un homme qui vingt fois en fa vie, pour fervir fes amis, a genereufement affronté les galeres; qui, au peril de fes bras & de fes épaules, fçait mettre noblement à fin les avantures les plus difficiles, & qui, tel que vous le voyez, eft exilé de fon Païs pour je ne fçay combien d'actions honorables qu'il a genereufement entreprifes.

SBRIGANI.

Je fuis confus des loüanges dont vous m'honorez : & je pourrois vous en donner avec plus de juftice fur les merveilles de voftre vie ; & principalement fur la gloire que vous acquiftes, lors qu'avec tant d'honnefteté vous pipaftes au jeu, pour douze mille efcus, ce jeune Seigneur eftranger que l'on mena chez vous; lors que vous fiftes galamment ce faux contract qui ruina toute une famille; lors qu'avec tant de grandeur d'ame vous fceutes nier le dépoft qu'on vous avoit confié; & que, fi genereufement, on vous vit prefter voftre tefmoignage à faire pendre ces deux Perfonnes qui ne l'avoient pas merité.

NERINE.

Ce font petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle; & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien efpargner voftre modeftie; laiffons cela : &,

pour commencer noſtre affaire, allons viſte joindre noſtre Provincial, tandis que de voſtre coſté vous nous tiendrez preſts au beſoin les autres acteurs de la comedie.

ERASTE.

Au moins, Madame, ſouvenez-vous de voſtre rolle; &, pour mieux couvrir noſtre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'eſtre la plus contente du monde des reſolutions de voſtre Pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choſes iront à merveille.

ERASTE.

Mais, belle Julie, ſi toutes nos machines venoient à ne pas réüſſir?

JULIE.

Je declareray à mon Pere mes veritables ſentimens.

ERASTE.

Et ſi, contre vos ſentimens, il s'obſtinoit à ſon deſſein?

JULIE.

Je le menaceray de me jetter dans un Convent.

ERASTE.

Mais ſi, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous diſe?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me diſiez?

JULIE.

Oüy.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoy?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre; & que, malgré tous les efforts d'un Pere, vous me promettez d'eſtre à moy.

JULIE.

Mon Dieu! Eraſte, contentez-vous de ce que je fais main-

tenant, & n'allez point tenter ſur l'avenir les réſolutions de mon cœur; ne fatiguez point mon devoir par les propoſitions d'une faſcheuſe extremité dont peut-eſtre n'aurons-nous pas beſoin; &, s'il y faut venir, ſouffrez au moins que j'y ſois entraiſnée par la ſuite des choſes.

ERASTE.

Hé bien...

SBRIGANI.

Ma foy, voicy noſtre homme: ſongeons à nous.

NERINE.

Ha! Comme il eſt baſty!

SCENE III.

Monſieur de Pourceaugnac, Sbrigani.

M. DE POURCEAUGNAC *ſe tourne du coſté d'où il vient, comme parlant à des Gens qui le ſuivent.*

Hé bien, quoy? Qu'eſt-ce? Qu'y a-t-il? Au diantre ſoient la ſotte Ville & les ſottes gens qui y ſont! Ne pouvoir faire un pas, ſans trouver des nigauds qui vous regardent & ſe mettent à rire! Hé! Meſſieurs les badauds, faites vos affaires, & laiſſez paſſer les perſonnes ſans leur rire au nez. Je me

donne au diable, ſi je ne baille un coup de poing au premier que je verray rire.

SBRIGANI, *parlant aux meſmes perſonnes.*

Qu'eſt-ce que c'eſt, Meſſieurs? Que veut dire cela? A qui en avez-vous? Faut-il ſe mocquer ainſi des honneſtes Eſtrangers qui arrivent icy?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voila un homme raiſonnable, celuy-là.

SBRIGANI.

Quel procedé eſt le voſtre! Et qu'avez-vous à rire?

M. DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monſieur a-t-il quelque choſe de ridicule en ſoy?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oüy.

SBRIGANI.

Eſt-il autrement que les autres?

M. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu, ou boſſu?

SBRIGANI.

Apprenez à connoiſtre les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt bien dit.

SBRIGANI.

Monſieur eſt d'une mine à reſpecter.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela eſt vray.

SBRIGANI.

Perſonne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oüy, gentil-homme Limoſin.

SBRIGANI.

Homme d'eſprit.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qui a eſtudié en droict.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur, de venir dans voſtre Ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monſieur n'eſt point une perſonne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.

Aſſeurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de luy aura affaire à moy.

M. DE POURCEAUGNAC.

Monſieur, je vous ſuis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je ſuis faſché, Monſieur, de voir recevoir de la ſorte une Perſonne comme vous ; & je vous demande pardon pour la Ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je fuis voftre ferviteur.

SBRIGANI.

Je vous ay veu ce matin, Monfieur, avec le Coche, lors que vous avez desjeuné, & la grace avec laquelle vous mangiez voftre pain m'a fait naiftre d'abord de l'amitié pour vous; &, comme je fçay que vous n'eftes jamais venu en ce Païs, & que vous y eftes tout neuf, je fuis bien aife de vous avoir trouvé pour vous offrir mon fervice à cette arrivée, & vous aider à vous conduire parmy ce peuple, qui n'a pas, par fois, pour les honneftes gens, toute la confideration qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eft trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ay déja dit : du moment que je vous ay veu, je me fuis fenty pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous fuis obligé.

SBRIGANI.

Voftre phyfionomie m'a plu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ay veu quelque choſe d'honneſte.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis voſtre ſerviteur.

SBRIGANI.

Quelque choſe d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ha! Ha!

SBRIGANI.

De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ha! Ha!

SBRIGANI.

De dous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ha! Ha!

SBRIGANI.

De majeftueux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ha! Ha!

SBRIGANI.

De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ha! Ha!

SBRIGANI.

Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ha! Ha!

SBRIGANI.

Je vous affeure que je fuis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ay beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'eft du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le croy.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'eſtre connu de vous, vous ſçauriez que je ſuis un homme tout-à-fait ſincere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemy de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en ſuis perſuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'eſt pas capable de déguiſer ſes ſentimens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt ma penſée.

SBRIGANI.

Vous regardez mon habit, qui n'eſt pas fait comme les au-

tres ; mais je fuis originaire de Naples, à voftre fervice, & j'ay voulu conferver un peu & la maniere de s'habiller, & la fincerité de mon Païs.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eft fort bien fait. Pour moy, j'ay voulu me mettre à la mode de la Cour pour la Campagne.

SBRIGANI.

Ma foy, cela vous va mieux qu'à tous nos Courtifans.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eft ce que m'a dit mon tailleur. L'habit eft propre & riche, & il fera du bruit icy.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roy fera ravy de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le croy.

SBRIGANI.

Avez-vous arreſté un logis?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non; j'allois en chercher un.

SBRIGANI.

Je feray bien-aiſe d'eſtre avec vous pour cela; & je connois tout ce Païs-cy.

SCENE IV.

Eraſte, Monſieur de Pourceaugnac, Sbrigani.

ERASTE.

Ha, qu'eſt-ce-cy? Que voy-je? Quelle heureuſe rencontre! Monſieur de Pourceaugnac! Que je ſuis ravy de vous voir! Comment? Il ſemble que vous ayez peine à me reconnoiſtre!

M. DE POURCEAUGNAC.

Monſieur, je ſuis voſtre ſerviteur.

ERASTE.

Eſt-il poſſible que cinq ou ſix années m'ayent oſté de voſtre

memoire, & que vous ne reconnoiſſiez pas le meilleur amy de toute la famille des Pourceaugnacs?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moy. (*Bas, à Sbrigani.*) Ma foy, je ne ſçay qui il eſt.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoiſſe, depuis le plus grand juſques au plus petit; je ne frequentois qu'eux dans le temps que j'y eſtois, & j'avois l'honneur de vous voir preſque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt moy qui l'ay receu, Monſieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon viſage?

M. DE POURCEAUGNAC.

Si-fait. (*A Sbrigani.*) Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous reſſouvenez pas que j'ay eu le bonheur de boire avec vous, je ne ſçay combien de fois?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excufez-moy. (*A Sbrigani.*) Je ne fçay ce que c'eft.

ERASTE.

Comment appellez-vous ce Traitteur de Limoges, qui fait fi bonne chere?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean?

ERASTE.

Le voila. Nous allions le plus fouvent enfemble chez luy nous réjouïr. Comment eft-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on fe promene?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Cimetiere des Arenes?

ERASTE.

Juftement; c'eft où je paffois de fi douces heures à joüir de voftre agreable converfation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excufez-moy, je me le remets. (*A Sbrigani.*) Diable emporte fi je m'en fouviens.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac.*

Il y a cent chofes comme cela qui paffent de la tefte.

ERASTE.

Embraffez-moy donc, je vous prie, & refferrons les nœuds de noftre ancienne amitié.

SBRIGANI.

Voila un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moy un peu des nouvelles de toute la Parenté. Comment fe porte monfieur voftre ... là ... qui eft fi honnefte-homme ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Frere le Conful ?

ERASTE.

Oüy.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il fe porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes, j'en ſuis ravy. Et celuy qui eſt de ſi bonne humeur? Là... monſieur voſtre...

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Couſin l'Aſſeſſeur?

ERASTE.

Juſtement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toûjours gay & gaillard.

ERASTE.

Ma foy, j'en ay beaucoup de joye. Et monſieur voſtre Oncle, le...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ay point d'Oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant en ce temps-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non : rien qu'une Tante.

ERASTE.

C'eſt ce que je voulois dire, madame voſtre Tante. Comment ſe porte-t-elle?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle eſt morte depuis ſix mois.

ERASTE.

Helas, la pauvre femme! Elle eſtoit ſi bonne perſonne!

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons auſſi mon Neveu le Chanoine, qui a penſé mourir de la petite verole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit eſté!

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoiſſez-vous auſſi?

ERASTE.

Vrayment ſi je le connois! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien prise.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé, oüy!

ERASTE.

Qui est vostre Neveu...

M. DE POURCEAUGNAC.

Oüy.

ERASTE.

Fils de vostre Frere ou de vostre Sœur...

M. DE POURCEAUGNAC.

Justement.

ERASTE.

Chanoine de l'Eglise de ... Comment l'appelez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

De Saint-Estienne.

ERASTE.

Le voila : je ne connois autre.

M. DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.*

Il dit toute la Parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoist plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC.

A ce que je voy, vous avez demeuré long-temps dans nostre Ville?

ERASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous estiez donc là quand mon cousin l'Eleu fit tenir son enfant à monsieur nostre Gouverneur?

ERASTE.

Vrayment oüy ; j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Tres-galant, oüy.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'estoit un repas bien trouffé.

ERASTE.

Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vistes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme Perigordin?

ERASTE.

Oüy.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu! Il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ha! Ha!

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet; mais je luy dis bien son fait.

ERASTE.

Afſeurément. Au reſte, je ne prétens pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ay garde de...

ERASTE.

Vous mocquez-vous? Je ne ſouffriray point du tout que mon meilleur amy ſoit autre part que dans ma maiſon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce feroit vous...

ERASTE.

Non, le diable m'emporte, vous logerez chez moy.

SBRIGANI.

Puis qu'il le veut obſtinément, je vous conſeille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où ſont vos hardes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ay laiſſées, avec mon Valet, où je ſuis deſcendu.

ERASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non. Je luy ay deffendu de bouger, à moins que j'y fusse moy-mesme, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce Païs-cy est un peu sujet à caution.

ERASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner Monsieur, & le rameneray où vous voudrez.

ERASTE.

Oüy. Je feray bien aise de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à revenir à cette Maison-là.

SBRIGANI.

Nous ſommes à vous tout-à-l'heure.

ERASTE.

Je vous attens avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.*

Voila une connoiſſance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'eſtre honneſte homme.

ERASTE, *ſeul.*

Ma foy, Monſieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons : les choſes ſont préparées, & je n'ay qu'à frapper. (*Il heurte à la porte de la maiſon.*) Hola!

SCENE V.

L'Apotiquaire, Eraſte.

ERASTE.

Je croy, Monſieur, que vous eſtes le Medecin à qui l'on eſt venu parler de ma part.

L'APOTIQUAIRE.

Non, Monſieur; ce n'eſt pas moy qui ſuis le Medecin; à moy n'appartient pas cét honneur : & je ne ſuis qu'apotiquaire, apotiquaire indigne, pour vous ſervir.

ERASTE.

Et monſieur le Medecin, eſt-il à la maiſon?

L'APOTIQUAIRE.

Oüy. Il eſt là embarraſſé à expedier quelques malades; & je vais luy dire que vous eſtes icy.

ERASTE.

Non, ne bougez; j'attendray qu'il ait fait. C'eſt pour luy mettre entre les mains certain Parent que nous avons, dont on luy a parlé, & qui ſe trouve attaqué de quelque folie, que nous ſerions bien-aiſes qu'il puſt guérir avant que de le marier.

L'APOTIQUAIRE.

Je ſçay ce que c'eſt, je ſçay ce que c'eſt ; & j'eſtois avec luy quand on luy a parlé de cette affaire. Ma foy, ma foy, vous ne pouviez pas vous adreſſer à un Medecin plus habile! C'eſt un homme qui ſçait la Medecine à fond, comme je ſçay ma croix-de-par-Dieu; & qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas d'un *iota* des regles des Anciens. Oüy, il ſuit

toûjours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midy à quatorze heures ; & pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéry une perſonne avec d'autres remedes que ceux que la Faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir, que la Faculté n'y conſente.

L'APOTIQUAIRE.

Ce n'eſt pas parce que nous ſommes grands amis que j'en parle, mais il y a plaiſir, il y a plaiſir d'eſtre ſon malade : & j'aimerois mieux mourir de ſes remedes, que de guérir de ceux d'un autre. Car, quoy qui puiſſe arriver, on eſt aſſeuré que les choſes ſont toûjours dans l'ordre ; & quand on meurt ſous ſa conduite, vos heritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'eſt une grande conſolation pour un deffunct.

L'APOTIQUAIRE.

Aſſeurément. On eſt bien-aiſe au moins d'eſtre mort méthodiquement. Au reſte, il n'eſt pas de ces Medecins qui marchandent les maladies ; c'eſt un homme expeditif, expeditif, qui aime à dépeſcher ſes malades ; & quand on a à mourir, cela ſe fait avec luy le plus viſte du monde.

ERASTE.

En effet, il n'eſt rien tel que de ſortir promptement d'affaire.

L'APOTIQUAIRE.

Cela eſt vray. A quoy bon tant barguigner, & tant tourner au tour du pot? Il faut ſçavoir viſtement le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raiſon.

L'APOTIQUAIRE.

Voila déja trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui ſont morts en moins de quatre jours, & qui, entre les mains d'un autre, auroient languy plus de trois mois.

ERASTE.

Il eſt bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTIQUAIRE.

Sans doute. Il ne me reſte plus que deux enfans, dont il prend ſoin comme des ſiens; il les traitte & gouverne à ſa fantaiſie, ſans que je me meſle de rien; & le plus ſouvent, quand je reviens de la Ville, je ſuis tout eſtonné que je les trouve ſaignez ou purgez par ſon ordre.

ERASTE.

Voila des ſoins fort obligeans.

L'APOTIQUAIRE.

Le voicy, le voicy, le voicy qui vient.

SCENE VI.

Premier Medecin, un Païſan, une Païſanne, l'Apotiquaire, Eraſte.

LE PAÏSAN, *au Medecin.*

Monſieur, il n'en peut plus ; & il dit qu'il ſent dans la teſte les plus grandes douleurs du monde.

PREMIER MEDECIN.

Le Malade eſt un ſot; d'autant plus que, dans la maladie dont il eſt attaqué, ce n'eſt pas la teſte, ſelon Galien, mais la rate qui luy doit faire mal.

LE PAÏSAN.

Quoy que c'en ſoit, Monſieur, il a toûjours avec cela ſon cours de ventre depuis ſix mois.

PREMIER MEDECIN.

Bon! C'eſt ſigne que le dedans ſe dégage. Je l'iray viſiter dans deux ou trois jours : mais s'il mouroit avant ce temps-là,

ne manquez pas de m'en donner avis ; car il n'eſt pas de la civilité qu'un medecin viſite un mort.

LA PAÏSANNE.

Mon Pere, Monſieur, eſt toûjours malade de plus en plus.

PREMIER MEDECIN.

Ce n'eſt pas ma faute. Je luy donne des remedes, que ne guérit-il ! Combien a-t-il eſté ſaigné de fois ?

LA PAÏSANNE.

Quinze, Monſieur, depuis vingt jours.

PREMIER MEDECIN.

Quinze fois ſaigné ?

LA PAÏSANNE.

Oüy.

PREMIER MEDECIN.

Et il ne guérit point ?

LA PAÏSANNE.

Non, Monſieur.

PREMIER MEDECIN.

C'eſt ſigne que la maladie n'eſt pas dans le ſang. Nous le

ferons purger autant de fois, pour voir ſi elle n'eſt pas dans les humeurs; & ſi rien ne nous réüſſit, nous l'envoyerons aux Bains.

L'APOTIQUAIRE.

Voila le fin, cela; voila le fin de la Medecine.

SCENE VII.

Premier Medecin, l'Apotiquaire, Eraſte.

ERASTE, *au Medecin.*

C'eſt moy, Monſieur, qui vous ay envoyé parler, ces jours paſſez, pour un Parent un peu troublé d'eſprit, que je veux vous donner chez vous afin de le guérir avec plus de commodité, & qu'il ſoit veu de moins de monde.

PREMIER MEDECIN.

Oüy, Monſieur; j'ay déja diſpoſé tout, & promets d'en avoir tous les ſoins imaginables.

ERASTE.

Le voicy fort à propos.

PREMIER MEDECIN.

La conjoncture eſt tout-à-fait heureuſe; & j'ay icy un An-

cien de mes amis, avec lequel je feray bien aise de consulter sa maladie.

SCENE VIII.

Monsieur de Pourceaugnac, Premier Medecin, l'Apotiquaire, Eraste.

ERASTE, *à M. de Pourceaugnac.*

Une petite affaire m'est survenuë, qui m'oblige à vous quitter ; (*Montrant le Medecin.*) mais voila une Personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moy de vous traitter du mieux qu'il luy sera possible.

PREMIER MEDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige ; & c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

M. DE POURCEAUGNAC, *à luy-mesme.*

C'est son Maistre-d'hostel, sans doute ; & il faut que ce soit un Homme de qualité.

PREMIER MEDECIN, *à Eraste.*

Oüy, je vous asseure que je traitteray Monsieur méthodiquement, & dans toutes les regularitez de nostre art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu ! Il ne me faut point tant de ceremonies, & je ne viens pas icy pour incommoder.

PREMIER MEDECIN.

Un tel employ ne me donne que de la joye.

ERASTE, *au Medecin.*

Voila toûjours ſix piſtoles d'avance, en attendant ce que j'ay promis.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaiſt; je n'entens pas que vous faſſiez de dépenſe, & que vous envoyiez rien acheter pour moy.

ERASTE.

Mon Dieu ! Laiſſez faire ; ce n'eſt pas pour ce que vous penſez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traitter qu'en amy.

ERASTE.

C'eſt ce que je veux faire. (*Bas, au Medecin.*) Je vous recommande ſur tout de ne le point laiſſer ſortir de vos mains; car par fois il veut s'échapper.

PREMIER MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE, *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuſer de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous mocquez; & c'eſt trop de grace que vous me faites.

SCENE IX.

Une chambre dans le logis du Medecin.

Second Medecin, Laquais, Monſieur de Pourceaugnac, Premier Medecin, l'Apotiquaire.

PREMIER MEDECIN.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur, Monſieur, d'eſtre choiſy pour vous rendre ſervice.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis voſtre ſerviteur.

PREMIER MEDECIN.

Voicy un habile homme, mon Confrere, avec lequel je vais confulter la maniere dont nous vous traitterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dy-je; & je fuis homme à me contenter de l'ordinaire.

PREMIER MEDECIN.

Allons, des fieges. (*Les laquais donnent des fieges & fortent.*)

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Voila, pour un jeune homme, des domeftiques bien lugubres.

PREMIER MEDECIN.

Allons, Monfieur : prenez voftre place, Monfieur.

(*Lors qu'ils font affis, les deux Medecins luy prennent chacun une main pour luy tafter le poulx.*)

M. DE POURCEAUGNAC, *prefentant fes mains.*

Voftre tres-humble valet. (*Voyant qu'ils luy taftent le poulx.*) Que veut dire cela ?

PREMIER MEDECIN.

Mangez-vous bien, Monſieur?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oüy; & boy encore mieux.

PREMIER MEDECIN.

Tant-pis. Cette grande appetition du froid & de l'humide eſt une indication de la chaleur & ſechereſſe qui eſt au dedans. Dormez-vous fort?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oüy, quand j'ay bien ſoupé.

PREMIER MEDECIN.

Faites-vous des ſonges?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

PREMIER MEDECIN.

De quelle nature ſont-ils?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des fonges. (*A luy-mefme.*) Quelle diable de converfation eft-ce là ?

PREMIER MEDECIN.

Vos déjections, comment font-elles?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foy, je ne comprens rien à toutes ces queftions; & je veux plûtoft boire un coup.

PREMIER MEDECIN.

Un peu de patience. Nous allons raifonner fur voftre affaire devant vous; & nous le ferons en françois, pour eftre plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raifonnement faut-il pour manger un morceau ?

PREMIER MEDECIN.

Comme ainfi foit, on ne puiffe guérir une maladie qu'on ne la connoiffe parfaitement, & qu'on ne la puiffe parfaitement connoiftre fans en bien établir l'idée particuliere & la veritable efpece par fes fignes diagnoftiques & prognoftiques; vous me permettrez, Monfieur noftre Ancien, d'entrer en

consideration de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la therapeutique, & aux remedes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dy donc, Monsieur, avec vostre permission, que nostre Malade icy present est malheureusement attaqué, affecté, possedé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque; espece de folie tres-fascheuse, & qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans nostre art : vous, dy-je, qui avez blanchy, comme on dit, sous le harnois, & auquel il en a tant passé par les mains, de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres; car le celebre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois especes de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appellée non seulement par les Latins, mais encore par les Grecs : ce qui est bien à remarquer pour nostre affaire. La premiere, qui vient du propre vice du cerveau; la seconde, qui vient de tout le sang fait & rendu atrabilaire; la troisiesme, appellée hypocondriaque, qui est la nostre, laquelle procede du vice de quelque partie du bas-ventre & de la region inferieure, mais particulierement de la rate, dont la chaleur & l'inflammation porte au cerveau de nostre Malade beaucoup de fuligines épaisses & crasses, dont la vapeur noire & maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, & fait la maladie dont, par nostre raisonnement, il est manifestement atteint & convaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que je dy, vous n'avez qu'à considerer ce grand serieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte & de deffiance, signes pathognomoniques & individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate; cette physionomie, ces yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menuë, gresle, noire, & veluë; lesquels signes le dénotent tres-affecté de

cette maladie, procedante du vice des hypocondres; laquelle maladie, par laps de temps, naturalifée, envieillie, habituée, & ayant pris droict de bourgeoifie chez luy, pourroit bien dégenerer ou en manie, ou en phtifie, ou en apoplexie, ou mefme en fine phrenefie & fureur. Tout cecy fuppofé, puis qu'une maladie bien connuë eft à demy-guérie, car *ignoti nulla eft curatio morbi*, il ne vous fera pas difficile de convenir des remedes que nous devons faire à Monfieur. Premierement, pour remedier à cette plethore obturante, & à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je fuis d'advis qu'il foit phlebotomifé liberalement, c'eft-à-dire que les faignées foient frequentes & plantureufes : en premier lieu, de la bafilique, puis de la cephalique; & mefme, fi le mal eft opiniaftre, de luy ouvrir la veine du front, & que l'ouverture foit large, afin que le gros fang puiffe fortir; &, en mefme temps, de le purger, defopiler, & évacüer par purgatifs propres & convenables; c'eft-à-dire par cholagogues, melanogogues, *& cætera*; & comme la veritable fource de tout le mal eft, ou une humeur craffe & feculente, ou une vapeur noire & groffiere qui obfcurcit, infecte & falit les efprits animaux, il eft à propos enfuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette, avec force petit-lait clair, pour purifier par l'eau la feculence de l'humeur craffe, & efclaircir par le lait clair la noirceur de cette vapeur. Mais, avant toute chofe, je trouve qu'il eft bon de le réjoüir par agreables Converfations, Chants & Inftrumens de mufique; à quoy il n'y a pas d'inconvenient de joindre des Danceurs, afin que leurs mouvemens, difpofition & agilité puiffent exciter & réveiller la pareffe de fes efprits engourdis, qui occafionne l'épaiffeur de fon fang, d'où procede la maladie. Voila les remedes que j'imagine, auxquels pourront eftre adjoûtez beaucoup d'autres meilleurs par monfieur noftre Maiftre & Ancien, fuivant l'experience, jugement, lumiere & fuffifance qu'il s'eft acquise dans noftre art. *Dixi.*

SECOND MEDECIN.

A Dieu ne plaiſe, Monſieur, qu'il me tombe en penſée d'adjoûter rien à ce que vous venez de dire! Vous avez ſi bien diſcouru ſur tous les ſignes, les ſymptoſmes & les cauſes de la maladie de Monſieur; le raiſonnement que vous en avez fait eſt ſi docte & ſi beau, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas fou & mélancolique hypocondriaque; & quand il ne le ſeroit pas, il faudroit qu'il le devinſt, pour la beauté des choſes que vous avez dites, & la juſteſſe du raiſonnement que vous avez fait. Oüy, Monſieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxiſti*, tout ce qui appartient à cette maladie. Il ne ſe peut rien de plus doctement, ſagement, ingenieuſement conceu, penſé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au ſujet de ce mal, ſoit pour la diagnoſe, ou la prognoſe, ou la therapie; & il ne me reſte rien icy, que de feliciter Monſieur d'eſtre tombé entre vos mains, & de luy dire qu'il eſt trop heureux d'eſtre fou, pour éprouver l'efficace & la douceur des remedes que vous avez ſi judicieuſement propoſez. Je les approuve tous, *manibus & pedibus deſcendo in tuam ſententiam*. Tout ce que j'y voudrois, c'eſt de faire les ſaignées & les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet*; de prendre le lait clair avant le bain; de luy compoſer un fronteau où il entre du ſel, le ſel eſt ſymbole de la ſageſſe; de faire blanchir les murailles de ſa chambre, pour diſſiper les tenebres de ſes eſprits, *album eſt diſgregativum viſus*; & de luy donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour ſervir de prélude & d'introduction à ces judicieux remedes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du ſoulagement. Faſſe le Ciel que ces remedes, Monſieur, qui ſont les voſtres, réüſſiſſent au Malade ſelon noſtre intention!

M. DE POURCEAUGNAC.

Meſſieurs, il y a une heure que je vous écoute. Eſt-ce que nous joüons icy une comedie?

PREMIER MEDECIN.

Non, Monſieur, nous ne joüons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que tout cecy? Et que voulez-vous dire avec voſtre galimathias & vos ſottiſes?

PREMIER MEDECIN.

Bon, dire des injures. Voila un diagnoſtique qui nous manquoit pour la confirmation de ſon mal, & cecy pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC.

Avec qui m'a-t-on mis icy? (*Il crache deux ou trois fois.*)

PREMIER MEDECIN.

Autre diagnoſtique : la ſputation frequente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiſſons cela, & ſortons d'icy.

PREMIER MEDECIN.

Autre encore : l'inquietude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce donc que toute cette affaire? Et que me voulez-vous?

PREMIER MEDECIN.

Vous guerir, ſelon l'ordre qui nous a eſté donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guerir?

PREMIER MEDECIN.

Oüy.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, je ne ſuis pas malade!

PREMIER MEDECIN

Mauvais ſigne, lors qu'un malade ne ſent pas ſon mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dy que je me porte bien.

PREMIER MEDECIN.

Nous fçavons mieux que vous comment vous vous portez. & nous fommes Medecins, qui voyons clair dans voftre conftitution.

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous eftes Medecins, je n'ay que faire de vous, & je me mocque de la Medecine.

PREMIER MEDECIN.

Hon ! Hon ! Voicy un homme plus fou que nous ne penfons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Pere & ma Mere n'ont jamais voulu de remedes, & ils font morts tous deux fans l'affiftance des Medecins.

PREMIER MEDECIN.

Je ne m'eftonne pas s'ils ont engendré un Fils qui eft infenfé. Allons, procedons à la curation ; & par la douceur exhilarante de l'harmonie, adouciffons, lenifions & accoifons l'aigreur de fes efprits, que je voy prefts à s'enflammer.

SCENE X.

M. DE POURCEAUGNAC, *ſeul.*

Que diable eſt-ce là? Les Gens de ce Païs-cy ſont-ils inſenſez? Je n'ay jamais rien veu de tel, & je n'y comprens rien du tout.

SCENE XI.

Deux Muſiciens italiens
en Medecins croteſques, ſuivis de
Six Mataſſins;
Monſieur de Pourceaugnac.

Les Muſiciens chantent ces paroles, ſoûtenues de la Symphonie d'un mélange d'Inſtrumens.

LES DEUX MUSICIENS.

Buon di, buon di, buon di,
Non vi laſciate uccidere
Dal dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col noſtro canto armonico;
  Sol per garirvi
  Siamo venuti qui.
Buon di, buon di, buon di.

PREMIER MUSICIEN.

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non è disperato,
Se vol pigliar un poco d'allegria.
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

SECOND MUSICIEN.

Sù, cantate, ballate, ridete;
E, se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta un popo di tabac
Allegramente, Monsu Pouriceaugnac.

SCENE XII.

L'Apotiquaire, Musiciens crotesques, Matassins, Monsieur de Pourceaugnac.

L'APOTIQUAIRE.

Monsieur, voicy un petit remede, un petit remede, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaist, s'il vous plaist.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comment? Je n'ay que faire de cela!

L'APOTIQUAIRE.

Il a efté ordonné, Monfieur, il a efté ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ha! Que de bruit!

L'APOTIQUAIRE.

Prenez-le, Monfieur, prenez-le. Il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ha!

L'APOTIQUAIRE.

C'eft un petit clyftere, un petit clyftere, benin, benin; il eft benin, benin : là, prenez, prenez, prenez, Monfieur; c'eft pour defterger, pour defterger, defterger...

Les deux Muficiens, accompagnez des Mataffins & des Inftrumens, dancent à l'entour de M. de Pourceaugnac, &, s'arreftant devant luy, chantent.

Piglialo fù,
Signor Monfu;
Piglialo, piglialo, piglialo fù,

Che non ti farà male.
Piglialo sù questo serviziale ;
Piglialo sù,
Signor Monsu,
Piglialo, piglialo, piglialo sù.

M. DE POURCEAUGNAC, *fuyant.*

Allez-vous-en au diable !

L'Apotiquaire, les deux Musiciens & les Mataſſins le ſuivent, tous une ſeringue à la main.





M. de Pourceaugnac revient ſur le theatre, pourſuivy par ces gens qui tous ont la ſeringue en main. Il y retrouve l'Apotiquaire, qui luy veut donner le lavement; ce qui l'oblige à s'aſſeoir, & les deux Muſiciens recommencent.

Piglialo ſù,
Signor Monſu;
Piglialo, piglialo, piglialo ſù,
Che non ti farà male.
Piglialo ſù queſto ſerviziale;
Piglialo ſù,
Signor Monſu,
Piglialo, piglialo, piglialo ſù.

Et les Mataſſins recommencent pareillement leur Dance, comme cy-devant.

LES DEUX MUSICIENS EN MEDECINS.

Il ſignor Chiacchiarone, Monſieur Gaye.

SIX MATASSINS.

Meſſieurs Beauchamp, La Pierre, Favier, Noblet, Chicanneau, Leſtang.





ACTE II.

La place publique.

SCENE PREMIERE.

Sbrigani, Premier Medecin.

PREMIER MEDECIN.

Il a forcé tous les obſtacles que j'avois mis, & s'eſt deſrobé aux remedes que je commençois de luy faire.

SBRIGANI.

C'eſt eſtre bien ennemy de ſoy-meſme, que de fuir des remedes auſſi ſalutaires que les voſtres.

PREMIER MEDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raifon defpravée, que de ne vouloir pas guerir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guery haut la main.

PREMIER MEDECIN.

Sans doute : quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant, voila cinquante piftoles bien acquifes qu'il vous fait perdre.

PREMIER MEDECIN.

Moy, je n'entens point les perdre, & prétens le guerir en dépit qu'il en ait. Il eft lié & engagé à mes remedes; & je veux le faire faifir où je le trouveray, comme deferteur de la Medecine et infracteur de mes Ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raifon. Vos remedes eftoient un coup feur; & c'eft de l'argent qu'il vous vole.

PREMIER MEDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon-homme Oronte aſſeurément, dont il vient épouſer la Fille, & qui, ne ſçachant rien de l'infirmité de ſon Gendre futur, voudra peut-eſtre ſe haſter de conclure le mariage.

PREMIER MEDECIN.

Je vais luy parler tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

PREMIER MEDECIN.

Il eſt hypothequé à mes Conſultations; & un Malade ne ſe mocquera pas d'un Medecin.

SBRIGANI.

C'eſt fort bien dit à vous : &, ſi vous m'en croyez, vous ne ſouffrirez point qu'il ſe marie, que vous ne l'ayez panſé tout voſtre ſaoul.

PREMIER MEDECIN.

Laiſſez-moy faire.

SBRIGANI, *à part, en s'en allant.*

Je vais, de mon coſté, dreſſer une autre batterie; & le Beau-pere eſt auſſi duppe que le Gendre.

SCENE II.

Oronte, Premier Medecin.

PREMIER MEDECIN.

Vous avez, Monſieur, un certain monſieur de Pourceaugnac qui doit épouſer voſtre Fille?

ORONTE.

Oüy, je l'attens de Limoges, & il devroit eſtre arrivé.

PREMIER MEDECIN.

Auſſi l'eſt-il, & il s'en eſt fuy de chez moy, aprés y avoir eſté mis; mais je vous deffens, de la part de la Medecine, de proceder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aye deuëment preparé pour cela & mis en eſtat de procréer des enfans bien conditionnez & de corps & d'eſprit.

ORONTE.

Comment donc?

PREMIER MEDECIN.

Voſtre prétendu Gendre a eſté conſtitué mon Malade; ſa maladie, qu'on m'a donné à guerir, eſt un meuble qui m'ap-

partient & que je compte entre mes effets; & je vous declare que je ne prétens point qu'il se marie, qu'au prealable il n'ait satisfait à la Medecine, & suby les remedes que je luy ay ordonnez.

ORONTE.

Il a quelque mal?

PREMIER MEDECIN.

Oüy.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaist?

PREMIER MEDECIN.

Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal...

PREMIER MEDECIN.

Les Medecins sont obligez au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous & à vostre Fille, de ne point celebrer sans mon consentement vos nopces avec luy, sur peine d'encourir la disgrace de la Faculté & d'estre accablez de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ay garde, si cela est, de faire le mariage.

PREMIER MEDECIN.

On me l'a mis entre les mains; & il eſt obligé d'eſtre mon Malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

PREMIER MEDECIN.

Il a beau fuir; je le feray condamner, par Arreſt, à ſe faire guerir par moy.

ORONTE.

J'y conſens.

PREMIER MEDECIN.

Oüy, il faut qu'il créve, ou que je le gueriſſe.

ORONTE.

Je le veux bien.

PREMIER MEDECIN.

Et ſi je ne le trouve, je m'en prendray à vous, & je vous gueriray au lieu de luy.

ORONTE.

Je me porte bien.

PREMIER MEDECIN.

Il n'importe, il me faut un Malade, & je prendray qui je pourray.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez; mais ce ne sera pas moy. Voyez un peu la belle raison!

SCENE III.

Sbrigani, en marchand flaman; *Oronte*.

SBRIGANI.

Montsir, afec le fostre permission, je suisse un trancher marchant Flamane, qui foudroit bienne fous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoy, Monsieur?

SBRIGANI.

Mettez le fostre chapeau sur le teste, Montsir, si ve plaist.

ORONTE.

Dites-moy, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moy le dire rien, Montſir, ſi fous le mettre pas le chapeau ſur le teſte.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monſieur?

SBRIGANI.

Fous connoiſtre point en ſti File un certe montſir Oronte?

ORONTE.

Oüy, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme eſt-il, Montſir, ſi ve plaiſt?

ORONTE.

C'eſt un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous temande, Montſir, s'il eſt un homme riche qui a du bienne?

ORONTE.

Oüy.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montſir?

ORONTE.

Oüy.

SBRIGANI.

J'en ſuy aiſe beaucoup, Montſir.

ORONTE.

Mais pourquoy cela?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, pour un petit raiſonne de conſequence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoy?

SBRIGANI.

L'eſt, Montſir, que ſti montſir Oronte donne ſon Fille en mariage à un certe montſir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et ſti montſir de Pourcegnac, Montſir, l'eſt un homme que doivre beaucoup grandement à dix ou douze marchanes flamanes qui eſtre venu icy.

ORONTE.

Ce monſieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?

SBRIGANI.

Oüy, Montſir; & depuis huiƈte mois, nous afoir obtenir un petit Sentence contre luy; & luy a remettre à payer tou ce Creanciers de ſti mariage que ſti montſir Oronte donne pour ſon Fille.

ORONTE.

Hon! Hon! Il a remis là à payer ſes Creanciers?

SBRIGANI.

Oüy, Montſir; & avec un grant defotion nous tous attendre ſti mariage.

ORONTE.

L'avis n'eſt pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

SBRIGANI.

Je remercie, Montſir, de la faveur grande.

ORONTE.

Voftre tres-humble valet.

SBRIGANI.

Je le fuis, Montfir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Montfir m'afoir donné. (*Seul, il ofte fa barbe & dépoüille l'habit de Flaman qu'il a pardeffus le fien.*) Cela ne va pas mal. Quittons noftre ajuftement de Flaman, pour fonger à d'autres machines; & tafchons de femer tant de foupçons & de divifion entre le Beau-pere & le Gendre, que cela rompe le mariage pretendu. Tous deux également font propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; &, entre nous autres fourbes de la premiere claffe, nous ne faifons que nous joüer, lors que nous trouvons un gibier auffi facile que celuy-là.

SCENE IV.

Monfieur de Pourceaugnac, Sbrigani.

M. DE POURCEAUGNAC.

Piglialo fu, piglialo fu, fignor Monfu... Que diable eft-ce là? Ha!

SBRIGANI.

Qu'eft-ce, Monfieur? Qu'avez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je voy me femble Lavement.

SBRIGANI.

Comment?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne fçavez pas ce qui m'eft arrivé dans ce Logis, à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

Non, vrayment. Qu'eft-ce que c'eft?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je penfois y eftre regalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laiffe entre les mains de Monfieur. Des Medecins habillez de noir. Dans une chaife. Tafter le poulx. Comme ainfi foit. Il eft fou. Deux gros jouflus. Grands chapeaux. *Buon di, buon di.* Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, monfu Pourceaugnac.* Apotiquaire. Lavement. Pre-

nez, Monfieur, prenez, prenez. Il eft benin, benin, benin. C'eft pour defterger, pour defterger, defterger. *Piglialo fù, fignor Monfu; piglialo, piglialo, piglialo fù.* Jamais je n'ay efté fi faoul de fottifes.

SBRIGANI.

Qu'eft-ce que tout cela veut dire?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cét homme-là, avec fes grandes embraffades, eft un fourbe qui m'a mis dans une Maifon pour fe mocquer de moy, & me faire une piece.

SBRIGANI.

Cela eft-il poffible?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils eftoient une douzaine de Poffedez aprés mes chauffes; & j'ay eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pates.

SBRIGANI.

Voyez un peu; les mines font bien trompeufes! Je l'aurois creu le plus affectionné de vos amis. Voila un de mes eftonnemens, comme il eft poffible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne ſens-je point le Lavement? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Hé! Il y a quelque petite choſe qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ay l'odorat & l'imagination tout remplis de cela; & il me ſemble toûjours que je voy une douzaine de Lavemens qui me couchent en joüe.

SBRIGANI.

Voila une meſchanceté bien grande! Et les hommes ſont bien traiſtres & ſcelerats!

M. DE POURCEAUGNAC.

Enſeignez-moy, de grace, le logis de monſieur Oronte; je ſuis bien aiſe d'y aller tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Ha! Ha! Vous eſtes donc de complexion amoureuſe, & vous avez oüy parler que ce monſieur Oronte a une Fille...

M. DE POURCEAUGNAC.

Oüy, je viens l'épouſer.

SBRIGANI.

L'é... l'épouser?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oüy.

SBRIGANI.

En mariage?

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon, donc?

SBRIGANI.

Ha! C'eſt une autre choſe; & je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore?

SBRIGANI.

Rien, vous dy-je. J'ay un peu parlé trop viſte.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-deſſous.

SBRIGANI.

Non : cela n'eſt pas neceſſaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en diſpenſer.

M. DE POURCEAUGNAC.

Eſt-ce que vous n'eſtes pas de mes amis?

SBRIGANI.

Si-fait. On ne peut pas l'eſtre davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'eſt une choſe où il y va de l'intereſt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir voſtre cœur, voila une petite Bague que je vous prie de garder pour l'amour de moy.

SBRIGANI.

Laiſſez-moy conſulter un peu ſi je le puis faire en conſcience. (*Parlant à luy-meſme.*) C'eſt un homme qui cherche ſon bien, qui taſche de pourvoir ſa Fille le plus avantageuſement qu'il eſt poſſible; & il ne faut nuire à perſonne. Ce ſont des choſes qui ſont connuës, à la verité; mais j'iray les découvrir à un homme qui les ignore; & il eſt deffendu de ſcandaliſer ſon prochain. — Cela eſt vray; mais, d'autre part, voila un Eſtranger qu'on veut ſurprendre, & qui, de bonne foy, vient ſe marier avec une fille qu'il ne connoiſt pas & qu'il n'a jamais veuë; un Gentil-homme plein de franchiſe, pour qui je me ſens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour ſon amy, prend confiance en moy, & me donne une Bague à garder pour l'amour de luy. (*A monſieur de Pourceaugnac.*) Oüy; je trouve que je puis vous dire les choſes ſans bleſſer ma conſcience: mais taſchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous ſera poſſible, & d'eſpargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là meine une vie des-honneſte, cela ſeroit un peu trop fort; cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus dous. Le mot de Galante auſſi n'eſt pas aſſez; celuy de Coquette achevée me ſemble propre à ce que nous voulons, & je m'en puis ſervir pour vous dire honneſtement ce qu'elle eſt.

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour duppe?

SBRIGANI.

Peut-eftre, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; & puis il y a des gens, aprés tout, qui fe mettent au-deffus de ces fortes de chofes, & qui ne croyent pas que leur honneur dépende...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je fuis voftre ferviteur; je ne me veux point mettre fur la tefte un chapeau comme celuy-là, & l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voila le Pere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là?

SBRIGANI.

Oüy. Je me retire.

SCENE V.

Oronte, Monfieur de Pourceaugnac.

M. DE POURCEAUGNAC.

Bon jour, Monfieur, bon jour.

ORONTE.

Serviteur, Monfieur, ferviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous eftes monfieur Oronte, n'eft-ce pas?

ORONTE.

Oüy.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moy, monfieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, monfieur Oronte, que les Limofins foyent des fots?

ORONTE.

Croyez-vous, monſieur de Pourceaugnac, que les Pariſiens ſoyent des beſtes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, monſieur Oronte, qu'un homme comme moy ſoit ſi affamé de femme?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, monſieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne ſoit ſi affamée de mary?

SCENE VI.

Julie, Oronte, Monſieur de Pourceaugnac.

JULIE.

On vient de me dire, mon Pere, que monſieur de Pourceaugnac eſt arrivé. Ha! Le voila ſans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il eſt bien fait! Qu'il a bon air! Et que je ſuis contente d'avoir un tel épous! Souffrez que je l'embraſſe, & que je luy teſmoigne...

ORONTE.

Doucement, ma Fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Tu-dieu, quelle galante! Comme elle prend feu d'abord!

ORONTE.

Je voudrois bien ſçavoir, monſieur de Pourceaugnac, par quelle raiſon vous venez...

JULIE. (*Elle s'approche de M. de Pourceaugnac, le regarde d'un air languiſſant & luy veut prendre la main.*)

Que je ſuis aiſe de vous voir! Et que je bruſle d'impatience...

ORONTE.

Ha, ma Fille! Oſtez-vous de-là, vous dy-je.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ho! Ho! Quelle égrillarde!

ORONTE.

Je voudrois bien, dy-je, ſçavoir par quelle raiſon, s'il vous plaiſt, vous avez la hardieſſe de...

M. DE POURCEAUGNAC.

Vertu de ma vie!

ORONTE, *à Julie.*

Encore! Qu'eſt-ce à dire, cela?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je careſſe l'Epous que vous m'avez choiſy?

ORONTE.

Non. Rentrez là-dedans.

JULIE.

Laiſſez-moy le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dy-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaiſt.

ORONTE.

Je ne veux pas, moy; & ſi tu ne rentres tout-à-l'heure, je...

JULIE.

Hé bien! Je rentre.

ORONTE.

Ma Fille eſt une ſotte, qui ne ſçait pas les choſes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comme nous luy plaiſons!

ORONTE, *à Julie.*

Tu ne veux pas te retirer?

JULIE.

Quand eſt-ce donc que vous me marierez avec Monſieur?

ORONTE.

Jamais; & tu n'es pas pour luy.

JULIE.

Je le veux avoir, moy, puis que vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ay promis, je te le dépromets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire : nous ferons mariez enfemble, en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empefcheray bien tous deux, je vous affeure. Voyez un peu quel vertigo luy prend!

SCENE VII.

Oronte, Monfieur de Pourceaugnac.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! Noftre Beau-pere prétendu, ne vous fatiguez point tant ; on n'a pas envie de vous enlever voftre Fille, & vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les voftres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous eftes-vous mis dans la tefte que Leonard de Pourceaugnac foit un homme à acheter chat en poche? Et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour fe conduire, pour fe faire informer de l'hiftoire du monde, & voir, en fe mariant, fi fon honneur a bien toutes fes feuretez?

ORONTE.

Je ne ſçay pas ce que cela veut dire : mais vous eſtes-vous mis dans la teſte qu'un homme de ſoixante & trois ans ait ſi peu de cervelle, & conſidere ſi peu ſa Fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous ſçavez, & qui a eſté mis chez un Medecin pour eſtre panſé?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt une piece que l'on m'a faite ; & je n'ay aucun mal.

ORONTE.

Le Medecin me l'a dit luy-meſme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Medecin en a menty. Je ſuis Gentil-homme, & je le veux voir l'eſpée à la main.

ORONTE.

Je ſçay ce que j'en dois croire ; & vous ne m'abuſerez pas là-deſſus, non plus que ſur les debtes que vous avez aſſignées ſur le mariage de ma Fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles debtes?

ORONTE.

La feinte icy eſt inutile ; & j'ay veu le marchand Flaman,

qui, avec les autres Creanciers, a obtenu depuis huict mois ſentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel marchand Flaman? Quels Creanciers? Quelle ſentence obtenuë contre moy?

ORONTE.

Vous ſçavez bien ce que je veux dire.

SCENE VIII.

Lucette, en languedocienne; *Oronte*, *Monſieur de Pourceaugnac*.

LUCETTE.

Ha! Tu es aſſy, & à la ſy yéoü te trobi, aprés abé fait tant de paſſés! Podes-tu, ſcelerat, podes-tu ſouſteni ma biſto?

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que veut cette femme-là?

LUCETTE.

Qué té boli, infamé? Tu fas ſemblan dé nou mé pas connoüyſſé, & nou rougiſſés pas, impudént qué tu ſios, tu nou rougiſſés pas dé mé beyré? (*A Oronte.*) Nou ſaby pas,

Mouſſu, ſaquos bous dount m'an dit qué boüillo eſpouſa la fillo; may yéoü bous déclari qué yéoü ſoun ſa fénno, & qué y a ſet ans, Mouſſu, qu'en paſſan à Pézénas, él aguét l'adreſſo, dambé ſas mignardiſos, coumo ſap ta pla ſayré, dé mé gaigna lou cor, & l'oubliget pra quel moüyen à ly douna la man pér l'eſpouſa.

ORONTE.

Ho! Ho!

M. DE POURCEAUGNAC.

Que diable eſt-ce-cy?

LUCETTE.

Lou trayté mé quittet trés ans aprés, ſul prétèſté dé qualques affaÿrés que l'apélaboun dins ſoun païs, & déſpèÿ nou l'y reſcauput quaſo dé noubélo; maÿ dins lou tens qui ſounjabi lou mens, m'an dounat abis qui bégnio dins aquéſto Bilo pér ſé rémarida dambé un aoütro joüena fillo, qué ſous paréns ly an procurado, ſénſſé ſaoüpré rés dé ſoun prumié mariatgé. Yéoü aÿ tout quitat én diligenſſo, & mé ſoüy réndudo dins aquéſté Loc lou pu léoü qu'aÿ pouſcut, pér m'oupouſa én aquél criminél mariatgé, & counſoundré as èlys dé tout lé moundé lou plus méſchant dés hommés.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voila une eſtrange effrontée!

LUCETTE.

Impudént! N'as pas hounto dé m'injuria, alloc d'èſtré coun-

fus dés réprotchis fécrèts qué ta confcienffo té déoü fayré?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moy, je fuis voftre mary?

LUCETTE.

Infamé! Gaoüfos-tu diré lou contrari? Hé! Tu fabés bé, pér ma pénno, qué n'es qué trop bértat; & plagueffo al cel qu'aco nou fougeffo pas, & qué m'auqueffo layffado dins l'éftat d'innouffénço, & dins la tranquilitat oun moun amo bibio, daban qué tous charmés & tas trounpariés nou m'én bénguéffoun malhuroufomén fayré fourty! Yéoü nou fério pas réduito à fayré lou trifté perfounatgé qué yéoü favé préféntomén; à béyré un marit cruèl méfpréfa touto l'ardou qué yéoü ay pér él, & mé laïffa fenffé cap dé piétat abandounado à las mourtélos doulous qué yéoü rélfénty dé fas pérfidos accioüs.

ORONTE.

Je ne fçaurois m'empefcher de pleurer. Allez, vous eftes un mefchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connoy rien à tout cecy.

SCENE IX.

Nerine, en picarde; *Lucette, Oronte, Monsieur de Pourceaugnac.*

NERINE.

Ha! Je n'en pis plus, je ſis toute eſſoflée! Ha, ſinfaron, tu m'as bien fait courir; tu ne m'eſcaperas mie. Juſtiche, juſtiche! Je boute empeſchement au mariage. (*A Oronte.*) Chés mon mery, Monſieur, & je veux faire pindre che bon pindart-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encore!

ORONTE.

Quel diable d'homme eſt-ce-cy?

LUCETTE.

Et qué boulés-bous diré, ambé boſtré émpachomén, & boſtro péndarié? Quaquél homé és boſtré marit?

NERINE.

Oüy, Medème, & je ſis ſa femme.

LUCETTE.

Aquo és faoüs, aquos ÿéoü qué ſoun ſa fénno, & ſé déoü èſtré pénjat, aquo ſera ÿéoü qué lou faraÿ pénja.

NERINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Yéoü bous disy qué ÿéoü soun sa fénno.

NERINE.

Sa femme?

LUCETTE.

Oy.

NERINE.

Je vous dy que cheſt my, encore in coup, qui le ſis.

LUCETTE.

Et ÿéoü bous ſouſténi, ÿéoü, qu'aquos ÿéoü.

NERINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a épofée.

LUCETTE.

Et ÿéoü ſèt ans y a qué m'a préſo pér ſénno.

NERINE.

J'ay des gairans de tout che que je dy.

LUCETTE.

Tout moun Païs lo ſap.

NERINE.

No Ville en eſt teſmoin.

LUCETTE.

Tout Pézénas a biſt noſtré mariatgé.

NERINE.

Tout Chin-Quentin a aſſiſté à no noche.

LUCETTE.

Nou y a rés de tant béritablé.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus chertain.

LUCETTE.

Gaoüſos-tu diré lou contrari, valiſquos?

NERINE.

Eſt-che que tu me démaintiras, meſchaint homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il eſt auſſi vray l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingnimpudenſſo! Et couſſy, miſérablé, nou té ſoubénés plus dé la paoüro Françoun & dél paoüré Janét, qué foun lous fruits dé noſtré mariatgé?

NERINE.

Bayez un peu l'inſolence! Quoy! Tu ne te ſouviens mie de chette pauvre ainfaint, no petite Magdeleine, que tu m'as laichée pour gaige de ta foy?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voila deux impudentes carognes!

LUCETTE.

Béni Françoun, béni Janét: béni touſtou, béni touſtouno, béni faÿré béÿré à un paÿré dénaturat la durétat qu'il a pér naoütrés.

NERINE.

Venez, Magdeleine, m-n' ainfaint, venez-ves-en ichy faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il a.

SCENE X.

Trois Enfans, Nerine, Lucette, Oronte, Monsieur de Pourceaugnac.

LES ENFANS.

Ha ! mon papa, mon papa, mon papa !

M. DE POURCEAUGNAC.

Diantre ſoit des petits fils-de-putains !

LUCETTE.

Couſſy, traÿté, tu nou ſios pas dins la darnièro counfuſioü, dé reſſaoüpré atal tous énfans, & dé férma l'aoüréillo à la téndréſſo patèrnéllo ? Tu nou m'eſcapéras pas, infamé ! Yéoü té boly ſeguy pértout, & té réproucha toun crimé, juſquos à tant qué mé ſio bénjado, & qué t'ajo faÿt pénja ; couquy, té boly faÿré pénja.

NERINE.

Ne rougis-tu mie, de dire ches mots-là, & d'eſtre infainſible aux caireſſes de chette pauvre ainfaint ? Tu ne te ſauveras mie de mes pates ; &, en dépit de tes dains, je feray bien voir que je ſis ta femme, & je te feray pindre.

LES ENFANS.

Mon papa, mon papa, mon papa !

M. DE POURCEAUGNAC.

Au fecours, au fecours! Où fuyray-je? Je n'en puis plus.

ORONTE.

Allez, vous ferez bien de le faire punir; & il merite d'eftre pendu.

SCENE XI.

SBRIGANI, *feul.*

Je conduis de l'œil toutes chofes, & tout cecy ne va pas mal. Nous fatiguerons tant noftre Provincial, qu'il faudra, ma foy, qu'il déguerpiffe.

SCENE XII.

Monfieur de Pourceaugnac, Sbrigani.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ha! Je fuis affommé. Quelle peine! Quelle maudite Ville! Affaffiné de tous coftez!

SBRIGANI.

Qu'eft-ce, Monfieur? Eft-il encore arrivé quelque chofe?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oüy, il pleut en ce Païs des femmes & des lavemens.

SBRIGANI.

Comment donc?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragoüineufes me font venu accufer de les avoir époufées toutes deux, & me menacent de la Juftice.

SBRIGANI.

Voila une mefchante affaire; & la Juftice, en ce Païs-cy, eft rigoureufe en diable contre cette forte de crime.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oüy : mais quand il y auroit Information, Ajournement, Decret & Jugement obtenu par furprife, Defaut & Contumace, j'ay la voye de Conflit de jurifdiction pour temporifer & venir aux Moyens de nullité qui feront dans les Procedures.

SBRIGANI.

Voila en parler dans tous les termes; & l'on voit bien, Monfieur, que vous eftes du meftier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moy ! Point du tout. Je ſuis Gentil-homme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainſi, que vous ayez eſtudié la Pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'eſt que le ſens commun qui me fait juger que je feray toûjours receu à mes Faits juſtificatifs, & qu'on ne me ſçauroit condamner ſur une ſimple accuſation, ſans un Recollement & Confrontation avec mes Parties.

SBRIGANI.

En voila du plus fin encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent ſans que je les ſçache.

SBRIGANI.

Il me ſemble que le ſens commun d'un Gentil-homme peut bien aller à concevoir ce qui eſt du Droict & de l'ordre de la Juſtice, mais non pas à ſçavoir les vrays termes de la Chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce ſont quelques mots que j'ay retenus en liſant les Romans.

SBRIGANI.

Ha! Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entens rien du tout à la Chicane, je vous prie de me mener chez quelque Advocat, pour conſulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, & vais vous conduire chez deux hommes fort habiles : mais j'ay auparavant à vous advertir de n'eſtre point ſurpris de leur maniere de parler; ils ont contracté du Barreau certaine habitude de declamation qui fait que l'on diroit qu'ils chantent; & vous prendrez pour Muſique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourveu qu'ils me diſent ce que je veux ſçavoir.

SCENE XIII.

Deux Advocats Muficiens
dont l'un parle fort lentement, & l'autre fort vifte ;
accompagnez de
deux Procureurs & de *deux Sergens.*
Monfieur de Pourceaugnac, Sbrigani.

L'ADVOCAT, *traifnant fes paroles, en chantant.*

La polygamie eft un cas,
Eft un cas pendable.

L'ADVOCAT *bredoüilleur.*

Voftre fait
Eft clair & net;
Et tout le Droit,
Sur cét endroit,
Conclut tout droit.
Si vous confultez nos Autheurs,
Legiflateurs & gloffateurs,
Juftinian, Papinian,
Ulpian & Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul Caftre, Julian, Barthole,
Jafon, Alciat & Cujas,
Ce grand homme fi capable;
La polygamie eft un cas,
Eft un cas pendable.

Tous les peuples policez,
Et bien fenfez;
Les François, Anglois, Hollandois,
Danois, Suédois, Polonois,
Portugais, Efpagnols, Flamans,
Italiens, Allemans,
Sur ce fait tiennent loy femblable;
Et l'affaire eft fans embarras.
La polygamie eft un cas,
Eft un cas pendable.

LE PREMIER ADVOCAT *traifnant fes paroles.*

La polygamie eft un cas,
Eft un cas pendable.





M. de Pourceaugnac bat les Advocats & les chaſſe. Deux Procureurs & deux Sergens dancent une Entrée, qui finit l'acte.

LES DEUX ADVOCATS CHANTANS.

MM. Eſtival & Gaye.

LES DEUX PROCUREURS.

MM. Beauchamp & Chicanneau.

LES DEUX SERGENS.

MM. La Pierre & Favier.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Eraſte, Sbrigani.

SBRIGANI.

OÜY, les choſes s'acheminent où nous voulons : &, comme ſes lumieres ſont fort petites, & ſon ſens le plus borné du monde, je luy ay fait prendre une frayeur ſi grande de la ſeverité de la Juſtice de ce Païs, & des apprefts qu'on faiſoit déja pour ſa mort, qu'il veut prendre la fuite ; &, pour ſe deſrober avec plus de facilité aux Gens que je luy ay dit qu'on avoit mis pour l'arreſter aux portes de la Ville, il s'eſt reſolu à ſe déguiſer ; & le déguiſement qu'il a pris, eſt l'habit d'une femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir en cét équipage !

SBRIGANI.

Songez, de voſtre part, à achever la comedie; &, tandis que je joüeray mes ſcenes avec luy, allez-vous-en. (*Il luy parle à l'oreille.*) Vous entendez bien?

ERASTE.

Oüy.

SBRIGANI.

Et lors que je l'auray mis où je veux... (*Il luy parle à l'oreille.*)

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le Pere aura eſté adverty par moy... (*Il luy parle encore à l'oreille.*)

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voicy noſtre Demoiſelle. Allez viſte, qu'il ne nous voye enſemble.

SCENE II.

Monſieur de Pourceaugnac, en femme; *Sbrigani.*

SBRIGANI.

Pour moy, je ne croy pas qu'en cét eſtat on puiſſe jamais vous connoiſtre; & vous avez la mine, comme cela, d'une Femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voila qui m'eſtonne, qu'en ce Païs-cy les formes de la Juſtice ne ſoient point obſervées.

SBRIGANI.

Oüy, je vous l'ay déja dit, ils commencent icy par faire pendre un homme, & puis ils luy font ſon procez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voila une Juſtice bien injuſte!

SBRIGANI.

Elle eſt ſevere comme tous les diables, particulierement ſur ces ſortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on eſt innocent?

SBRIGANI.

N'importe; ils ne s'enqueſtent point de cela; & puis, ils ont en cette Ville une haine effroyable pour les gens de voſtre Païs, & ils ne ſont point plus ravis que de voir pendre un Limoſin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que les Limoſins leur ont fait?

SBRIGANI.

Ce ſont des brutaux, ennemis de la gentilleſſe & du merite des autres villes. Pour moy, je vous avouë que je ſuis pour vous dans une peur épouvantable; & je ne me conſolerois de ma vie, ſi vous veniez à eſtre pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eſt pas tant la peur de la mort qui me fait fuïr, que de ce qu'il eſt faſcheux à un Gentil-homme d'eſtre pendu, & qu'une preuve comme celle-là feroit tort à nos titres de Nobleſſe.

SBRIGANI.

Vous avez raiſon; on vous conteſteroit aprés cela le titre

d'Efcuyer. Au refte, eftudiez-vous, quand je vous meneray par la main, à bien marcher comme une femme & prendre le langage & toutes les manieres d'une Perfonne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laiffez-moy faire. J'ay veu les perfonnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'eft que j'ay un peu de barbe.

SBRIGANI.

Voftre barbe n'eft rien ; & il y a des femmes qui en ont autant que vous. Çà, voyons un peu comme vous ferez. (*Aprés que M. de Pourceaugnac a contrefait la Femme de condition.*) Bon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon Carroffe. Où eft-ce qu'eft mon Carroffe? Mon Dieu, qu'on eft miferable d'avoir des Gens comme cela ! Eft-ce qu'on me fera attendre toute la journée fur le pavé, & qu'on ne me fera point venir mon Carroffe ?

SBRIGANI.

Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hola ! Ho ! Cocher, petit Laquais ! Ha, petit frippon, que de coups de foüet je vous feray donner tantoft ! Petit Laquais, petit Laquais ! Où eft-ce donc qu'eft ce petit Laquais ? Ce petit Laquais ne fe trouvera-t-il point ? Ne me fera-t-on

point venir ce petit Laquais? Eſt-ce que je n'ay point un petit Laquais dans le monde?

SBRIGANI.

Voila qui va à merveille. Mais je remarque une choſe. cette coëffe eſt un peu trop déliée : j'en vais querir une un peu plus épaiſſe, pour vous mieux cacher le viſage en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendray-je, ce-pendant?

SBRIGANI.

Attendez-moy là. Je ſuis à vous dans un moment; vous n'avez qu'à vous promener.

SCENE III.

Deux Suiſſes, Monſieur de Pourceaugnac.

PREMIER SUISSE.

Allons, dépeſchons, Camerade; ly faut allair tous deux nous à la Créve, pour regarter un peu chouſticier ſti monſiu de Porcegnac, qui l'a eſté contané par Ortonnance à l'eſtre pendu par ſon cou.

SECOND SUISSE.

Ly faut nous loër un feneftre pour foir fti Chouftice.

PREMIER SUISSE.

Ly difent que l'on fait téja planter un grand potence tout neuve, pour l'y accrocher fti Porcegnac.

SECOND SUISSE.

Ly fira, mon foy, un grand plaifir, d'y regarter pendre fti Limoffin.

PREMIER SUISSE.

Oüy, te ly foir gambiller les piez en haut tefant tout le monde.

SECOND SUISSE.

Ly eft un plaiçant trole, oüy; ly difent que s'eftre marié troy foye.

PREMIER SUISSE.

Sti tiable ly fouloir troy Femmes à ly tout feul! Ly eft bien affez t'une.

SECOND SUISSE, *abordant M. de Pourceaugnac.*

Ha! Pon chour, Mamefelle.

PREMIER SUISSE.

Que faire-fous là tout feul?

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attens mes Gens, Meffieurs.

SECOND SUISSE.

Ly eft belle, par mon foy!

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Meffieurs.

PREMIER SUISSE.

Fous, Mamefelle, fouloir finir rechoüir fous à la Créve? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choly.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rens grace.

SECOND SUISSE.

L'eft un Gentil-houme Limoffin, qui fera pendu chentiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ay pas de curiofité.

PREMIER SUISSE.

Ly eſt là un petit teton qui l'eſt trole.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout-beau!

PREMIER SUISSE.

Mon foy, moy couchair pien afec fous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ha! C'en eſt trop! Et ces ſortes d'ordures-là ne ſe diſent point à une Femme de ma condition.

SECOND SUISSE.

Laiſſe, toy; l'eſt moy qui le veux couchair afec elle pour mon Piſtole.

PREMIER SUISSE.

Moy ne fouloir pas laiſſer.

SECOND SUISSE.

Moy ly fouloir, moy.

(Ils le tirent avec violence.)

PREMIER SUISSE.

Moy ne faire rien.

SECOND SUISSE.

Toy l'afoir menty.

PREMIER SUISSE.

Toy l'afoir menty toy-mefme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au fecours! A la force!

SCENE IV.

Un Exempt, deux Archers, deux Suiffes, Monfieur de Pourceaugnac.

L'EXEMPT.

Qu'eft-ce? Quelle violence eft-ce là? Et que voulez-vous faire à Madame? Allons, que l'on forte de là, fi vous ne voulez que je vous mette en prifon.

PREMIER SUISSE.

Party, pon, toy ne l'afoir point.

SECOND SUISSE.

Party, pon auffi; toy ne l'afoir point encore.

SCENE V.

Un Exempt, deux Archers, Monſieur de Pourceaugnac.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ſuis bien obligée, Monſieur, de m'avoir délivrée de ces inſolens.

L'EXEMPT.

Oüay ! Voila un viſage qui reſſemble bien à celuy que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'eſt pas moy, je vous aſſeure.

L'EXEMPT.

Ha ! Ha ! Qu'eſt-ce que veut dire...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne ſçay pas.

L'EXEMPT.

Pourquoy donc dites-vous cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voila un difcours qui marque quelque chofe; & je vous arrefte prifonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé Monfieur, de grace!

L'EXEMPT.

Non, non : à voftre mine & à vos difcours, il faut que vous foyez ce monfieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui fe foit déguifé de la forte; & vous viendrez en prifon tout-à-l'heure.

M. DE POUPCEAUGNAC.

Helas!

SCENE VI.

Sbrigani, un Exempt, deux Archers, Monfieur de Pourceaugnac.

SBRIGANI.

Ha, Ciel! Que veut dire cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT.

Oüy, oüy : c'eſt de quoy je ſuis ravy.

SBRIGANI, *à l'Exempt.*

Hé, Monſieur, pour l'amour de moy ! Vous ſçavez que nous ſommes amis il y a longtemps ; je vous conjure de ne le point mener en priſon.

L'EXEMPT.

Non ; il m'eſt impoſſible.

SBRIGANI.

Vous eſtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuſter cela avec quelques piſtoles ?

L'EXEMPT, *à ſes Archers.*

Retirez-vous un peu.

SCENE VII.

Sbrigani, un Exempt, Monſieur de Pourceaugnac.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac.*

Il faut luy donner de l'argent pour vous laiſſer aller. Faites viſte.

M. DE POURCEAUGNAC, *donnant de l'argent à Sbrigani.*

Ha, maudite Ville !

SBRIGANI.

Tenez, Monſieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il ?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huict, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non ; mon ordre eſt trop exprés.

SBRIGANI.

Mon Dieu, attendez. (*A M. de Pourceaugnac.*) Dépeſchez, donnez-luy-en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais...

SBRIGANI.

Dépeſchez-vous, vous dy-je, & ne perdez point de temps. Vous auriez un grand plaiſir, quand vous feriez pendu!

M. DE POURCEAUGNAC.

Ha! (*Il donne encore de l'argent à Sbrigani*)

SBRIGANI, *à l'Exempt.*

Tenez, Monſieur.

L'EXEMPT, *à Sbrigani.*

Il faut donc que je m'enfuye avec luy; car il n'y auroit point icy de ſeureté pour moy. Laiſſez-le-moy conduire, & ne bougez d'icy.

SBRIGANI.

Je vous prie donc d'en avoir un grand ſoin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aye mis en lieu de ſeureté.

M. DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.*

Adieu. Voila le ſeul honneſte homme que j'ay trouvé en cette Ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de temps. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fuſſiez déja bien loin. (*Seul.*) Que le Ciel te conduiſe! Par ma foy, voila une grande duppe! Mais voicy...

SCENE VIII.

Oronte, Sbrigani.

SBRIGANI, *feignant de ne point voir Oronte.*

Ha! Quelle eſtrange avanture! Quelle faſcheuſe nouvelle pour un Pere! Pauvre Oronte, que je te plains! Que diras-tu? Et de quelle façon pourras-tu ſupporter cette douleur mortelle?

ORONTE.

Qu'eſt-ce? Quel malheur me préſages-tu?

SBRIGANI.

Ha, Monſieur! Ce perfide de Limoſin, ce traiſtre de monſieur de Pourceaugnac vous enleve voſtre Fille!

ORONTE.

Il m'enleve ma Fille!

SBRIGANI.

Oüy. Elle en eſt devenuë ſi folle, qu'elle vous quitte pour le ſuivre; & l'on dit qu'il a un Caractere pour ſe faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons viſte à la Juſtice. Des Archers aprés eux!

SCENE DERNIERE.

Eraſte, Julie, Oronte, Sbrigani.

ERASTE, *à Julie.*

Allons, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de voſtre Pere. Tenez, Monſieur, voila voſtre Fille que j'ay tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit : non pas pour l'amour

d'elle, mais pour voſtre ſeule conſideration. Car, aprés l'action qu'elle a faite, je dois la mépriſer & me guerir abſolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ha! Infame que tu es!

ERASTE, *à Julie.*

Comment? Me traitter de la ſorte aprés toutes les marques d'amitié que je vous ay données! Je ne vous blaſme point de vous eſtre ſoûmiſe aux volontez de monſieur voſtre Pere; il eſt ſage & judicieux dans les choſes qu'il fait, & je ne me plains point de luy, de m'avoir rejetté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ſes raiſons pour cela. On luy a fait croire que cét autre eſt plus riche que moy de quatre ou cinq mille eſcus; & quatre ou cinq mille eſcus eſt un denier conſiderable, & qui vaut bien la peine qu'un homme manque à ſa parole : mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ay montrée, vous laiſſer d'abord enflâmer d'amour pour un nouveau venu, & le ſuivre honteuſement ſans le conſentement de monſieur voſtre Pere, aprés les crimes qu'on luy impute, c'eſt une choſe condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'aſſez ſanglans reproches.

JULIE.

Hé bien, oüy, j'ay conceu de l'amour pour luy; & je l'ay voulu ſuivre, puis que mon Pere me l'avoit choiſy pour époux. Quoy que vous me diſiez, c'eſt un fort honneſte-

homme; & tous les crimes dont on l'accufe, font fauffetez épouvantables.

ORONTE.

Taifez-vous; vous eftes une impertinente, & je fçay mieux que vous ce qui en eft.

JULIE.

Ce font, fans doute, des pieces qu'on luy fait, & c'eft peut-eftre luy (*montrant Erafte*) qui a trouvé cét artifice pour vous en dégoufter.

ERASTE.

Moy, je ferois capable de cela?

JULIE.

Oüy, vous.

ORONTE.

Taifez-vous, vous dy-je. Vous eftes une fotte.

ERASTE.

Non, non; ne vous imaginez pas que j'aye aucune envie de détourner ce mariage, & que ce foit ma paffion qui m'ait forcé à courir aprés vous. Je vous l'ay déja dit, ce n'eft que la feule confideration que j'ay pour monfieur voftre Pere; & je n'ay pû fouffrir qu'un honnefte-homme comme luy fuft

expofé à la honte de tous les bruits qui pourroient fuivre une action comme la voftre.

ORONTE.

Je vous fuis, feigneur Erafte, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, Monfieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans voftre alliance; j'ay fait tout ce que j'ay pû pour obtenir un tel honneur : mais j'ay efté malheureux, & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empefchera pas que je ne conferve pour vous les fentimens d'eftime & de veneration où voftre Perfonne m'oblige; & fi je n'ay pû eftre voftre Gendre, au moins feray-je eternellement voftre Serviteur.

ORONTE.

Arreftez, feigneur Erafte. Voftre procedé me touche l'ame, & je vous donne ma Fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mary que monfieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moy, tout-à-l'heure, que tu prennes le feigneur Erafte. Çà, la main.

JULIE.

Non, je n'en feray rien.

ORONTE.

Je te donneray ſur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monſieur; ne luy faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'eſt à elle à m'obéir, & je ſçay me monſtrer le maiſtre.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cét homme-là? Et voulez-vous que je poſſede un corps dont un autre poſſedera le cœur?

ORONTE.

C'eſt un ſortilege qu'il luy a donné; & vous verrez qu'elle changera de ſentiment avant qu'il ſoit peu. Donnez-moy voſtre main. Allons.

JULIE.

Je ne...

ORONTE.

Ha ! Que de bruit ! Çà, voſtre main, vous dy-je. Ha, ha, ha!

ERASTE, *à Julie.*

Ne croyez pas que ce ſoit pour l'amour de vous que je vous donne la main; ce n'eſt que monſieur voſtre Pere dont je ſuis amoureux, & c'eſt luy que j'épouſe.

ORONTE.

Je vous ſuis beaucoup obligé : & j'augmente de dix mille eſcus le mariage de ma Fille. Allons, qu'on faſſe venir le Notaire pour dreſſer le contract.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons joüir du divertiſſement de la ſaiſon, & faire entrer les Maſques que le bruit des nopces de monſieur de Pourceaugnac a attirez icy de tous les endroits de la Ville.





PLUSIEURS MASQUES

de toutes les manieres, dont les uns occupent plusieurs Balcons, & les autres sont dans la Place, qui, par plusieurs Chansons & diverses Dances, & Jeux, cherchent à se donner des plaisirs innocens.

UNE EGYPTIENNE.

Sortez, sortez de ces lieux,
Soucis, Chagrins & Tristesse;
Venez, venez, Ris & Jeux,
Plaisirs, Amour & Tendresse;
Ne songeons qu'à nous réjouïr :
La grande affaire est le plaisir.

CHŒUR DES MUSICIENS.

Ne songeons qu'à nous réjouïr :
La grande affaire est le plaisir.

L'EGYPTIENNE.

A me ſuivre tous icy
Voſtre ardeur eſt non commune,
Et vous eſtes en ſoucy
De voſtre bonne fortune :
Soyez toûjours amoureux,
C'eſt le moyen d'eſtre heureux.

UN EGYPTIEN.

Aimons juſques au trépas,
La raiſon nous y convie :
Helas! Si l'on n'aimoit pas,
Que feroit-ce de la vie?
Ha! Perdons plûtoſt le jour,
Que de perdre noſtre amour.

Tous deux en dialogue.

L'EGYPTIEN.

Les biens,

L'EGYPTIENNE.

La gloire,

L'EGYPTIEN.

Les grandeurs,

L'EGYPTIENNE.

Les fceptres qui font tant d'envie,

L'EGYPTIEN.

Tout n'eft rien, fi l'Amour n'y mefle fes ardeurs.

L'EGYPTIENNE.

Il n'eft point, fans l'Amour, de plaifir dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Soyons toûjours amoureux,
C'eft le moyen d'eftre heureux.

Le petit Chœur chante aprés ces deux derniers vers.

Sus, fus, chantons tous enfemble;
Dançons, fautons, joüons-nous.

UN MUSICIEN SEUL, *habillé en Noble-Venitien.*

Lors que pour rire on s'affemble,
Les plus fages, ce me femble,
Sont ceux qui font les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

Ne fongeons qu'à nous réjoüir :
La grande affaire eft le plaifir.



UNE EGYPTIENNE CHANTANT.

Mademoiſelle Hilaire.

UN EGYPTIEN CHANTANT.

Le ſieur Gaye.

UN NOBLE VENITIEN.

Le ſieur Blondel.

DEUX VIEILLES DANÇANT.

Les ſieurs Fernon le cadet & Le Gros.

DEUX SCARAMOUCHES DANÇANT.

Les ſieurs Eſtival & Gingan.

DEUX PANTALONS DANÇANT.

Les ſieurs Gingan le cadet & Blondel.

DEUX DOCTEURS DANÇANT.

Les ſieurs Rebel & Hédouin.

DEUX PAÏSANS DANÇANT.

Les ſieurs Langez & Deſchamps.

QUATRE SAUVAGES DANÇANT.

Les ſieurs Payſan, Noblet, Joubert & Leſtang.

QUATRE BISCAYENS DANÇANT.

Les ſieurs Beauchamp, Favier, Mayeu & Chicanneau.



LE DIVERTISSEMENT

ROYAL.

CONTENANT

LES AMANS MAGNIFIQUES

comedie en cinq actes & en profe,

meflée de Mufique & d'Entrées de Ballet.



DONNÉ POUR LE ROY

à Sainct Germain-en-Laye

au mois de fevrier 1670.



AVANT-PROPOS.

Le Roy, qui ne veut que des chofes extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'eft propofé de donner à fa Cour un Divertiffement qui fuft compofé de tous ceux que le theatre peut fournir; &, pour embraffer cette vafte idée, & enchaifner enfemble tant de chofes diverfes, Sa Majesté a choify pour fujet deux Princes rivaux, qui, dans le champeftre fejour de la Vallée de Tempé, où l'on doit celebrer la Fefte des Jeux Pythiens, regalent à l'envy une jeune Princeffe & fa Mere de toutes les galanteries dont ils fe peuvent advifer.





DIVERTISSEMENT ROYAL.

PROLOGUE.

Le theatre s'ouvre à l'agreable bruit de quantité d'instrumens : & d'abord il offre aux yeux une vaste mer, bordée de chaque costé de quatre grands rochers dont le sommet porte chacun un Fleuve accoudé sur les marques de ces sortes de Deitez. Au pié de ces rochers sont douze Tritons de chaque costé; & dans le milieu de la mer quatre Amours montez sur des dauphins, & derriere eux le dieu AEole élevé au-dessus des ondes sur un petit nüage. AEole commande aux Vents de se retirer, & tandis que les Amours, les Tritons & les Fleuves luy respondent, la mer se calme, & du milieu des ondes on voit s'élever une Isle. Huict Pescheurs sortent du fond de la mer avec des nacres de perles & des branches de corail, & aprés une dance agreable vont se placer chacun sur un rocher au-dessous d'un Fleuve. Le Chœur de la musique annonce la venuë de Neptune, & tandis

que ce Dieu dance avec ſa Suite, les Peſcheurs, les Tritons & les Fleuves accompagnent ſes pas de geſtes differens & de bruit de conques de perles. Tout ce ſpectacle eſt une magnifique Galanterie dont l'un des Princes regale ſur la mer la promenade des Princeſſes.

RECIT D'AEOLE.

Vents, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes,
Et laiſſez regner ſur les ondes
Les Zephires & les Amours.

UN TRITON.

Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides?
Venez, venez Tritons; cachez-vous Nereïdes.

TOUS LES TRITONS.

Allons tous au devant de ces Divinitez,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautez.

UN AMOUR.

Ha! Que ces Princeſſes ſont belles!

UN AUTRE AMOUR.

Quels ſont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des immortelles,
Noſtre Mere, a bien moins d'appas.

CHOEUR.

Allons tous au devant de ces Divinitez,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautez.

UN TRITON.

Quel noble ſpectacle s'avance!
Neptune le grand Dieu, Neptune avec ſa Cour,
Vient honorer ce beau jour
De ſon Auguſte preſence.

CHOEUR.

Redoublons nos concerts,
Et faiſons retentir dans le vague des airs
Noſtre rejoüiſſance.

Pour LE ROY,

repreſentant NEPTUNE.

Le Ciel, entre les Dieux les plus conſiderez,
Me donne pour partage un rang conſiderable,
Et me faiſant regner ſur les flots azurez,
Rend à tout l'Univers mon pouvoir redoutable.

Il n'eſt aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y reſpande ;
Point d'Eſtats qu'à l'inſtant je ne puſſe inonder
Des flots impetueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arreſter le fier débordement,
Et d'une triple digue à leur force oppoſée
On les verroit forcer le ferme empeſchement,
Et ſe faire en tous lieux une ouverture ayſée.

Mais je ſçay retenir la fureur de ces flots
Par la ſage équité du pouvoir que j'exerce,
Et laiſſer en tous lieux, au gré des matelots,
La douce liberté d'un paiſible commerce.

On trouve des écueils par fois dans mes Eſtats,
On void quelques vaiſſeaux y perir par l'orage;
Mais contre ma puiſſance on n'en murmure pas,
Et chez moy la Vertu ne fait jamais naufrage.

Pour MONSIEUR LE GRAND,
repreſentant un Dieu marin.

L'Empire où nous vivons eſt fertile en threſors,
Tous les mortels en foule accourent ſur ſes bords,
Et pour faire bien-toſt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de NEPTUNE.

Pour LE MARQUIS DE VILLEROY,
repreſentant un Dieu marin.

Sur la foy de ce Dieu de l'Empire flottant,
On peut bien s'embarquer avec toute aſſeurance ;

Les flots ont de l'inconſtance;
Mais le NEPTUNE eſt conſtant.

Pour LE MARQUIS DE RASSENT,
repreſentant un Dieu marin.

Voguez ſur cette mer d'un zele inesbranlable :
C'eſt le moyen d'avoir NEPTUNE ſavorable.



NEPTUNE.

LE ROY.

SIX DIEUX MARINS, SUIVANS DE NEPTUNE.

Monſieur LE GRAND.
Le marquis de Villeroy, le marquis de Raſſent.
M. Beauchamp.
Les ſieurs Favier & La Pierre.

HUICT FLEUVES.

Meſſieurs Beaumont, Fernon l'aiſné, Noblet, Serignan,
David, Aurat, Devellois & Gillet.

DOUZE TRITONS.

Meſſieurs Le Gros, Hedoüin, Don, Gingan l'aiſné,
Gingan le cadet, Fernon le cadet, Rebel, Langez, Deſchamps,
Morel,
& deux Pages de la muſique de la Chapelle.

QUATRE AMOURS.

Quatre Pages de la muſique de la Chambre

AEOLE.

Monſieur Eſtival.

HUICT PESCHEURS.

Meſſieurs Joüan, Chicanneau, Pezan l'aiſné, Magny, Joubert, Mayeu, La Montagne & Leſtang.



LES PERSONNAGES.

ARISTIONE, princeſſe, mere d'Eriphile.
ERIPHILE, fille de la Princeſſe.
CLEONICE, confidente d'Eriphile.
CHOREBE, de la ſuite de la Princeſſe.
IPHICRATE, } amans magnifiques.
TIMOCLES, }
SOSTRATE, general d'armée, amant d'Eriphile.
CLITIDAS, plaiſant de Cour, de la ſuite d'Eriphile.
ANAXARQUE, aſtrologue.
CLEON, fils d'Anaxarque.
UNE FAUSSE VENUS, d'intelligence avec Anaxarque.

La ſcene ſe paſſe en Theſſalie, dans la délicieuſe vallée de Tempé.



LES AMANS MAGNIFIQUES

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Softrate, Clitidas.

CLITIDAS, *à part.*

Il eft attaché à fes penfées.

SOSTRATE, *fe croyant feul.*

Non, Softrate, je ne voy rien où tu puiffes avoir recours, & tes maux font d'une nature à ne te laiffer nulle efperance d'en fortir.

CLITIDAS.

Il raiſonne tout ſeul.

SOSTRATE.

Helas!

CLITIDAS.

Voilà des soûpirs qui veulent dire quelque choſe, & ma conjecture ſe trouvera veritable.

SOSTRATE.

Sur quelles chimeres, dy-moy, pourrois-tu baſtir quelque eſpoir? Et que peux-tu enviſager, que l'affreuſe longueur d'une vie mal-heureuſe, & des ennuis à ne finir que par la mort?

CLITIDAS.

Cette teſte-là eſt plus embarraſſée que la mienne.

SOSTRATE.

Ha, mon cœur! Ha, mon cœur! Où m'avez-vous jetté?

CLITIDAS.

Serviteur, ſeigneur Soſtrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas?

CLITIDAS.

Mais, vous, plûtost, que faites-vous icy? Et quelle secrette mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaist, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la Feste dont l'amour du prince Iphicrate vient de regaler sur la mer la promenade des Princesses; tandis qu'elles y ont receu des cadeaux merveilleux de Musique & de Dance, & qu'on a veu les Rochers & les Ondes se parer de Divinitez pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE.

Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence; & tant de gens, d'ordinaire, s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de Festes, que j'ay creu à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous sçavez que vostre presence ne gaste jamais rien, & que vous n'estes point de trop en quelque lieu que vous soyez. Vostre visage est bien venu par tout, & il n'a garde d'estre de ces visages disgraciez qui ne sont jamais bien receus des regards Souverains. Vous estes également bien auprés des deux Princesses; & la Mere & la Fille vous font assez connoistre l'estime qu'elles font de vous, pour n'apprehender pas de fatiguer leurs yeux; & ce n'est pas cette crainte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avouë que je n'ay pas naturellement grande curiofité pour ces fortes de chofes.

CLITIDAS.

Mon Dieu! Quand on n'auroit nulle curiofité pour les chofes, on en a toûjours pour aller où l'on trouve tout le monde; & quoy que vous puiffiez dire, on ne demeure point tout feul, pendant une Fefte, à refver parmy des arbres comme vous faites, à moins d'avoir en tefte quelque chofe qui embarraffe.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y puffe avoir?

CLITIDAS.

Oüais! Je ne fçay d'où cela vient, mais il fent icy l'amour; ce n'eft pas moy. Ha! Par ma foy, c'eft vous.

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas!

CLITIDAS.

Je ne fuis point fou. Vous eftes amoureux; j'ay le nez délicat, & j'ay fenty cela d'abord.

SOSTRATE.

Sur quoy prens-tu cette penſée?

CLITIDAS.

Sur quoy? Vous feriez bien eſtonné ſi je vous diſois encore de qui vous eſtes amoureux.

SOSTRATE.

Moy?

CLITIDAS.

Oüy. Je gage que je vais deviner tout-à-l'heure celle que vous aimez. J'ay mes ſecrets auſſi bien que noſtre Aſtrologue, dont la princeſſe Ariſtione eſt enteſtée; & s'il a la ſcience de lire dans les Aſtres la fortune des hommes, j'ay celle de lire dans les yeux le nom des perſonnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, & ouvrez les yeux. E, par ſoy; E, r, i, ri, Eri; p, h, i, phi, Eriphi; l, e, le; Eriphile. Vous eſtes amoureux de la princeſſe Eriphile.

SOSTRATE.

Ha! Clitidas, j'avouë que je ne puis cacher mon trouble, & tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS.

Vous voyez ſi je ſuis ſçavant!

SOSTRATE.

Helas? Si par quelque avanture tu as pû découvrir le fecret de mon cœur, je te conjure au moins de ne le reveler à qui que ce foit, & fur tout de le tenir caché à la belle Princeffe dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et, ferieufement parlant, fi dans vos actions j'ay bien pû connoiftre depuis un temps la paffion que vous voulez tenir fecrette, penfez-vous que la princeffe Eriphile puiffe avoir manqué de lumiere pour s'en appercevoir? Les Belles, croyez-moy, font toûjours les plus clair-voyantes à découvrir les ardeurs qu'elles caufent; & le langage des yeux & des foûpirs fe fait entendre, mieux qu'à tout autre, à celles à qui il s'adreffe.

SOSTRATE.

Laiffons-la, Clitidas, laiffons-la voir, fi elle peut, dans mes foûpirs & mes regards l'amour que fes charmes m'infpirent; mais gardons bien que par nulle autre voye elle en apprenne jamais rien.

CLITIDAS.

Et qu'apprehendez-vous? Eft-il poffible que ce mefme Softrate qui n'a pas craint ny Brennus ny tous les Gaulois, & dont le bras a fi glorieufement contribué à nous deffaire de ce déluge de Barbares qui ravageoit la Grece; eft-il poffible, dy-je, qu'un homme fi affeuré dans la guerre foit fi timide en amour, & que je le voye trembler à dire feulement qu'il aime?

SOSTRATE.

Ha ! Clitidas, je tremble avec raifon ; & tous les Gaulois du monde, enfemble, font bien moins redoutables que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne fuis pas de cet avis; & je fçay bien, pour moy, qu'un feul Gaulois, l'efpée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux enfemble, les plus charmans du monde. Mais, dites-moy un peu, qu'efperez-vous faire ?

SOSTRATE.

Mourir, fans déclarer ma paffion.

CLITIDAS.

L'efperance eft belle ! Allez, allez, vous vous mocquez; un peu de hardieffe reüffit toûjours aux Amans : il n'y a en amour que les honteux qui perdent; & je dirois ma paffion à une Déeffe, moy, fi j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de chofes, helas, condamnent mes feux à un éternel filence !

CLITIDAS.

Et quoy ?

SOSTRATE.

La baſſeſſe de ma fortune, dont il plaiſt au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour; le rang de la Princeſſe, qui met entre elle & mes deſirs une diſtance ſi faſcheuſe; la concurrence de deux Princes appuyez de tous les grands titres qui peuvent ſoûtenir les pretentions de leurs flâmes; de deux Princes qui, par mille & mille magnificences, ſe diſputent à tous momens la gloire de ſa conqueſte, & ſur l'amour de qui on attend tous les jours de voir ſon chois ſe déclarer; mais plus que tout, Clitidas, le reſpect inviolable où ſes beaux yeux aſſujettiſſent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le reſpect bien ſouvent n'oblige pas tant que l'amour, & je me trompe fort, ou la jeune Princeſſe a connu voſtre flâme & n'y eſt pas inſenſible.

SOSTRATE.

Ha! Ne t'aviſe point de vouloir flater par pitié le cœur d'un miſerable!

CLITIDAS.

Ma conjecture eſt fondée. Je luy voy reculer beaucoup le chois de ſon époux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous ſçavez que je ſuis auprés d'elle en quelque eſpece de faveur, que j'y ay les accez ouverts, & qu'à force de me tourmenter je me ſuis acquis le privilege de me meſler

à la converſation & parler à tort & à travers de toutes choſes. Quelquefois cela ne me reüſſit pas, mais quelquefois auſſi cela me reüſſit. Laiſſez-moy faire, je ſuis de vos amis; les gens de merite me touchent, & je veux prendre mon temps pour entretenir la Princeſſe de...

SOSTRATE.

Ha! De grace, quelque bonté que mon mal-heur t'inſpire, garde-toy bien de luy rien dire de ma flâme. J'aimerois mieux mourir, que de pouvoir eſtre accuſé par elle de la moindre temerité; & ce profond reſpect où ſes charmes divins...

CLITIDAS.

Taiſons-nous, voicy tout le monde.

SCENE II.

Ariſtione, Iphicrate, Timocles, Anaxarque, Cleon, Soſtrate, Clitidas.

ARISTIONE, *à Iphicrate.*

Prince, je ne puis me laſſer de le dire, il n'eſt point de ſpectacle au monde qui puiſſe le diſputer en magnificence à celuy que vous venez de nous donner. Cette Feſte a eu des ornemens qui l'emportent ſans doute ſur tout ce que l'on ſçauroit voir; & elle vient de produire à nos yeux quelque

chofe de fi noble, de fi grand & de fi majeftueux, que le Ciel mefme ne fçauroit aller au-delà ; & je puis dire affeurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puiffe égaler.

TIMOCLES.

Ce font des ornemens dont on ne peut pas efperer que toutes les Feftes foient embellies ; & je dois fort trembler, Madame, pour la fimplicité du petit Divertiffement que je m'apprefte à vous donner dans le Bois de Diane.

ARISTIONE.

Je croy que nous n'y verrons rien que de fort agreable ; &, certes, il faut avoüer que la campagne a lieu de nous paroiftre belle, & que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cét agreable fejour qu'ont celebré tous les poëtes fous le nom de Tempé. Car enfin, fans parler des plaifirs de la chaffe que nous y prenons à toute heure, & de la folemnité des jeux Pythiens que l'on y celebre tantoft, vous prenez foin l'un & l'autre de nous y combler de tous les divertiffemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Softrate, qu'on ne vous a point veu dans noftre promenade ?

SOSTRATE.

Une petite indifpofition, Madame, m'a empefché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Softrate eft de ces gens, Madame, qui croyent qu'il ne fied

pas bien d'eſtre curieux comme les autres, & il eſt beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a guere de part à tout ce que je fais; &, ſans vous faire compliment, il y avoit des choſes à voir dans cette Feſte qui pouvoient m'attirer, ſi quelque autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il veu cela?

CLITIDAS.

Oüy, Madame, mais du rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoy du rivage?

CLITIDAS.

Ma foy, Madame, j'ay craint quelqu'un des accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confuſions. Cette nuict j'ay ſongé de poiſſon mort & d'œufs caſſez, & j'ay appris du ſeigneur Anaxarque que les œufs caſſez & le poiſſon mort ſignifient mal-encontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une choſe : que Clitidas n'auroit rien à dire, s'il ne parloit de moy.

CLITIDAS.

C'eſt qu'il y a tant de choſes à dire de vous, qu'on n'en ſçauroit parler aſſez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matieres, puiſque je vous en ay prié.

CLITIDAS.

Le moyen? Ne dites-vous pas que l'aſcendant eſt plus fort que tout? Et s'il eſt écrit dans les Aſtres que je ſois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je reſiſte à ma deſtinée?

ANAXARQUE.

Avec tout le reſpect, Madame, que je vous dois, il y a une choſe qui eſt faſcheuſe dans voſtre Cour, que tout le monde y prenne liberté de parler, & que le plus honneſte-homme y ſoit expoſé aux railleries du premier meſchant plaiſant.

CLITIDAS.

Je vous rens grace de l'honneur.

ARISTIONE, *à Anaxarque.*

Que vous eſtes fou, de vous chagriner de ce qu'il dit!

CLITIDAS.

Avec tout le reſpect que je dois à Madame, il y a une

chofe qui m'eftonne dans l'Aftrologie, comment des gens qui fçavent tous les fecrets des Dieux, & qui poffedent des connoiffances à fe mettre au-deffus de tous les hommes, ayent befoin de faire leur Cour & de demander quelque chofe.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux voftre argent, & donner à Madame de meilleures plaifanteries.

CLITIDAS.

Ma foy, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à voftre ayfe ; & le meftier de Plaifant n'eft pas comme celuy d'Aftrologue. Bien mentir & bien plaifanter font deux chofes fort differentes ; & il eft bien plus facile de tromper les gens que de les faire rire.

ARISTIONE.

Hé ! Qu'eft-ce donc que cela veut dire ?

CLITIDAS, *fe parlant à foy-mefme.*

Paix, impertinent que vous eftes. Ne fçavez-vous pas bien que l'Aftrologie eft une affaire d'Eftat, & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là ? Je vous l'ay dit plufieurs fois, vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertez qui vous joüeront un mauvais tour, je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pié au cul, & qu'on vous chaffera comme un faquin. Taifez-vous, fi vous eftes fage.

ARISTIONE.

Où eſt ma Fille?

TIMOCLES.

Madame, elle s'eſt écartée, & je luy ay preſenté une main qu'elle a refuſé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puiſque l'amour que vous avez pour Eriphile a bien voulu ſe ſoûmettre aux loix que j'ay voulu vous impoſer, puiſque j'ay ſçeu obtenir de vous que vous fuſſiez rivaux ſans devenir ennemis, & qu'avec pleine ſoûmiſſion aux ſentimens de ma Fille, vous attendez un chois dont je l'ay faite ſeule maiſtreſſe; ouvrez-moy tous deux le fond de voſtre ame, & me dites ſincerement quel progrez vous croyez l'un & l'autre avoir fait ſur ſon cœur.

TIMOCLES.

Madame, je ne ſuis point pour me flater; j'ay fait ce que j'ay pû pour toucher le cœur de la princeſſe Eriphile, & je m'y ſuis pris, que je croy, de toutes les tendres manieres dont un amant ſe peut ſervir. Je luy ay fait des hommages ſoûmis de tous mes vœux; j'ay montré des aſſiduitez: j'ay rendu des ſoins chaque jour; j'ay fait chanter ma paſſion aux voix les plus touchantes, & l'ay fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates; je me ſuis plaint de mon martyre en des termes paſſionnez; j'ay fait dire à mes yeux, auſſi bien qu'à ma bouche, le deſeſpoir de mon amour; j'ay pouſſé à

fes piez des foûpirs languiffants; j'ay mefme refpandu des larmes : mais tout cela inutilement; & je n'ay point connu qu'elle ait dans l'ame aucun reffentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous, Prince?

IPHICRATE.

Pour moy, Madame, connoiffant fon indifference & le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on luy rend, je n'ay voulu perdre auprés d'elle ny plaintes, ny foûpirs, ny larmes. Je fçay qu'elle eft toute foûmife à vos volontez, & que ce n'eft que de voftre main feule qu'elle voudra prendre un épous; auffi n'eft-ce qu'à vous que je m'adreffe pour l'obtenir, à vous plûtoft qu'à elle que je rens tous mes foins & tous mes hommages. Et pluft au Ciel, Madame, que vous euffiez pû vous refoudre à tenir fa place; que vous euffiez voulu joüir des conqueftes que vous luy faites, & recevoir pour vous les vœux que vous luy renvoyez!

ARISTIONE.

Prince, le compliment eft d'un Amant adroit, & vous avez entendu dire qu'il faloit cajeoller les meres pour obtenir les filles; mais icy, par malheur, tout cela devient inutile, & je me fuis engagée à laiffer le chois tout entier à l'inclination de ma Fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous luy donniez pour ce chois, ce n'eft point compliment, Madame, que ce que je vous dy.

Je ne recherche la princeffe Eriphile que parce qu'elle eft voftre fang; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, & c'eft vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui eft fort bien.

IPHICRATE.

Oüy, Madame, toute la terre voit en vous des attraits & des charmes que je...

ARISTIONE.

De grace, Prince, oftons ces charmes & ces attraits : vous fçavez que ce font des mots que je retranche des complimens qu'on me veut faire. Je fouffre qu'on me louë de ma fincerité, qu'on dife que je fuis une bonne Princeffe, que j'ay de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis & de l'eftime pour le merite & la vertu ; je puis tafter de tout cela : mais pour les douceurs de charmes & d'attraits, je fuis bien ayfe qu'on ne m'en ferve point, & quelque verité qui s'y puft rencontrer, on doit faire quelque fcrupule d'en goufter la loüange, quand on eft mere d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ha! Madame, c'eft vous qui voulez eftre mere malgré tout le monde; il n'eft point d'yeux qui ne s'y oppofent, &, fi vous le vouliez, la princeffe Eriphile ne feroit que voftre fœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu! Prince, je ne donne point dans tous ces galimatias où donnent la plufpart des femmes; je veux eftre mere, parce que je la fuis, & ce feroit en vain que je ne la voudrois pas eftre. Ce titre n'a rien qui me choque, puifque de mon confentement je me fuis expofée à le recevoir. C'eft un foible de noftre fexe, dont, grace au Ciel, je fuis exempte; & je ne m'embarraffe point de ces grandes difputes d'âge, furquoy nous voyons tant de folles. Revenons à noftre difcours. Eft-il poffible que jufqu'icy vous n'ayez pû connoiftre où panche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE.

Ce font obfcuritez pour moy.

TIMOCLES.

C'eft pour moy un myftere impenetrable.

ARISTIONE.

La pudeur peut-eftre l'empefche de s'expliquer à vous & à moy. Servons-nous de quelque autre pour découvrir le fecret de fon cœur. Softrate, prenez de ma part cette commiffion, & rendez cet office à ces Princes, de fçavoir adroitement de ma Fille vers qui des deux fes fentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent perfonnes dans voftre Cour, fur

qui vous pourriez mieux verſer l'honneur d'un tel employ ; & je me ſens mal propre à bien executer ce que vous ſouhaitez de moy.

ARISTIONE.

Voſtre merite, Soſtrate, n'eſt point borné aux ſeuls emplois de la guerre : vous avez de l'eſprit, de la conduite, de l'adreſſe, & ma Fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelqu'autre mieux que moy, Madame...

ARISTIONE.

Non, non ; en vain vous vous en deffendez.

SOSTRATE.

Puiſque vous le voulez, Madame, il vous faut obeïr ; mais je vous jure que, dans toute voſtre Cour, vous ne pouviez choiſir perſonne qui ne fuſt en eſtat de s'acquiter beaucoup mieux que moy d'une telle commiſſion.

ARISTIONE.

C'eſt trop de modeſtie, & vous vous acquiterez toûjours bien de toutes les choſes dont on vous chargera. Découvrez doucement les ſentimens d'Eriphile, & faites-la reſſouvenir qu'il faut ſe rendre de bonne heure dans le Bois de Diane.

SCENE III.

Iphicrate, Timocles, Sostrate, Clitidas.

IPHICRATE, *à Sostrate.*

Vous pouvez croire que je prens part à l'estime que la Princesse vous tesmoigne.

TIMOCLES, *à Sostrate.*

Vous pouvez croire que je suis ravy du chois que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en estat de servir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez dequoy rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes interests.

TIMOCLES.

Je ne vous dy point de parler pour moy.

SOSTRATE.

Seigneurs, il feroit inutile. J'aurois tort de paffer les ordres de ma commiffion, & vous trouverez bon que je ne parle, ny pour l'un, ny pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laiffe agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en uferez comme vous voudrez.

SCENE IV.

Iphicrate, Timocles, Clitidas.

IPHICRATE, *bas, à Clitidas.*

Clitidas fe reffouvient bien qu'il eft de mes amis ; je luy recommande toûjours de prendre mes interefts auprés de fa Maiftreffe, contre ceux de mon Rival.

CLITIDAS, *bas, à Iphicrate.*

Laiffez-moy faire. Il y a bien de la comparaifon de luy à vous, & c'eft un Prince bien bafty pour vous le difputer !

IPHICRATE, *bas, à Clitidas.*

Je reconnoiſtray ce ſervice.

SCENE V.

Timocles, Clitidas.

TIMOCLES.

Mon Rival fait ſa cour à Clitidas : mais Clitidas ſçait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre luy les pretentions de mon amour.

CLITIDAS.

Aſſeurément, & il ſe mocque de croire l'emporter ſur vous. Voilà, auprés de vous, un beau petit morveux de Prince!

TIMOCLES.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour Clitidas.

CLITIDAS, *ſeul.*

Belles paroles de tous coſtez! Voicy la Princeſſe; prenons mon temps pour l'aborder.

SCENE VI.

Eriphile, Cleonice.

CLEONICE.

On trouvera eftrange, Madame, que vous vous foyez ainfi efcartée de tout le monde.

ERIPHILE.

Ha! Qu'aux perfonnes comme nous, qui fommes toûjours accablées de tant de gens, un peu de folitude eft parfois agreable, & qu'aprés mille impertinens entretiens il eft dous de s'entretenir avec fes penfées! Qu'on me laiffe icy promener toute feule.

CLEONICE.

Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit effay de la difpofition de ces gens admirables qui veulent fe donner à vous? Ce font des perfonnes qui, par leurs pas, leurs geftes & leurs mouvemens, expriment aux yeux toutes chofes; & on appelle cela Pantomimes. J'ay tremblé à vous dire ce mot, & il y a des gens dans voftre Cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine, Cleonice, de me venir icy regaler d'un mauvais divertiffement : car, grace au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifferemment tout ce qui

ſe preſente à vous, & vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Auſſi eſt-ce à vous ſeule qu'on voit avoir recours toutes les Muſes neceſſitantes ; vous eſtes la grande protectrice du merite incommodé ; & tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde va debarquer chez vous.

CLEONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laiſſer-là.

ERIPHILE.

Non, non, voyons-les ; faites-les venir.

CLEONICE.

Mais peut-eſtre, Madame, que leur dance ſera meſchante.

ERIPHILE.

Meſchante ou non, il la faut voir. Ce ne ſeroit avec vous que reculer la choſe, & il vaut mieux en eſtre quitte.

CLEONICE.

Ce ne ſera icy, Madame, qu'une dance ordinaire ; une autre fois...

ERIPHILE.

Point de preambule, Cleonice ; qu'ils dancent.





PREMIER INTERMEDE.

La Confidente de la jeune Princeſſe luy produit trois Danceurs, ſous le nom de *Pantomimes*; c'eſt-à-dire, qui expriment par leurs geſtes toutes ſortes de choſes. La Princeſſe les voit dancer, & les reçoit à ſon ſervice.

TROIS PANTOMIMES.

Meſſieurs Beauchamp, Saint-André & Favier.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Eriphile, Cleonice.

ERIPHILE.

Voila qui eſt admirable! Je ne croy pas qu'on puiſſe mieux dancer qu'ils dancent, & je ſuis bien aiſe de les avoir à moy.

CLEONICE.

Et moy, Madame, je ſuis bien aiſe que vous ayez veu que je n'ay pas ſi meſchant gouſt que vous avez penſé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant; vous ne tarderez guere à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laiſſe icy.

SCENE II.

Clitidas, Eriphile, Cleonice.

CLEONICE, *allant au-devant de Clitidas.*

Je vous avertis, Clitidas, que la Princeſſe veut eſtre ſeule.

CLITIDAS.

Laiſſez-moy faire : je ſuis homme qui ſçais ma Cour.

SCENE III.

Clitidas, Eriphile.

CLITIDAS *fait ſemblant de chanter.*

La, la, la, la. (*Il feint l'eſtonnement à la veuë d'Eriphile.*) Ha !

ERIPHILE.

Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas veu-là, Madame.

ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu ?

CLITIDAS.

De laiſſer la Princeſſe voſtre Mere, qui s'en alloit vers le Temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmans du monde?

CLITIDAS.

Aſſeurément. Les Princes, vos amans, y eſtoient.

ERIPHILE.

Le fleuve Pénée fait icy d'agreables détours.

CLITIDAS.

Fort agreables. Soſtrate y eſtoit auſſi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'eſt pas venu à la promenade?

CLITIDAS.

Il a quelque chofe dans la tefte qui l'empefche de prendre plaifir à tous ces beaux regals. Il m'a voulu entretenir; mais vous m'avez deffendu fi expreffement de me charger d'aucune affaire auprés de vous, que je n'ay point voulu luy prefter l'oreille, & je luy ay dit nettement que je n'avois pas le loifir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de luy dire cela, & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je luy ay dit d'abord que je n'avois pas le loifir de l'entendre; mais aprés, je luy ay donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En verité, c'eft un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes foyent faits : ne prenant point des manieres bruyantes & des tons de voix affommans, fage & pofé en toutes chofes, ne parlant jamais que bien à propos; point prompt à décider, point du tout exagerateur incommode; &, quelques beaux vers que nos poëtes luy ayent recitez, je ne luy ay jamais oüy dire : Voilà qui eft plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homere. Enfin, c'eft un

homme pour qui je me ſens de l'inclination ; & ſi j'eſtois princeſſe, il ne ſeroit pas mal-heureux.

ERIPHILE.

C'eſt un homme d'un grand merite, aſſeurément. Mais dequoy t'a-t-il parlé ?

CLITIDAS.

Il m'a demandé ſi vous aviez teſmoigné grande joye au magnifique regal que l'on vous a donné ; m'a parlé de voſtre perſonne avec des tranſports les plus grands du monde, vous a miſe au-deſſus du Ciel, & vous a donné toutes les loüanges qu'on peut donner à la Princeſſe la plus accomplie de la terre, entremeſlant tout cela de pluſieurs ſoûpirs qui diſoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous coſtez & de le preſſer ſur la cauſe de cette profonde mélancolie, dont toute la Cour s'apperçoit, il a eſté contraint de m'avoüer qu'il eſtoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment, amoureux? Quelle temerité eſt la ſienne ! C'eſt un extravagant que je ne verray de ma vie.

CLITIDAS.

Dequoy vous plaignez-vous, Madame ?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer, &, de plus, avoir l'audace de le dire !

CLITIDAS.

Ce n'eſt pas vous, Madame, dont il eſt amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'eſt pas moy?

CLITIDAS.

Non, Madame, il vous reſpecte trop pour cela, & eſt trop ſage pour y penſer.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arſinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de ſon amour?

CLITIDAS.

Il l'aime éperduëment, & vous conjure d'honorer ſa flâme de voſtre protection.

ERIPHILE.

Moy?

CLITIDAS.

Non, non, Madame, je voy que la chofe ne vous plaift pas. Voftre colere m'a obligé à prendre ce détour; &, pour vous dire la verité, c'eft vous qu'il aime éperduëment.

ERIPHILE.

Vous eftes un infolent de venir ainfi furprendre mes fentimens. Allons, fortez d'icy; vous vous meflez de vouloir lire dans les ames, de vouloir penetrer dans les fecrets du cœur d'une Princeffe. Oftez-vous de mes yeux, & que je ne vous voye jamais. Clitidas?

CLITIDAS.

Madame?

ERIPHILE.

Venez icy. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dy, que vous n'en ouvrirez la bouche à perfonne du monde, fur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il fuffit.

ERIPHILE.

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimoit?

CLITIDAS.

Non, Madame. Il faut vous dire la verité. J'ay tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde, & avec lequel il est, dit-il, resolu de mourir. Il a esté au desespoir du vol subtil que je luy en ay fait; &, bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré, avec toutes les instantes prieres qu'on sçauroit faire, de ne vous en rien reveler; & c'est trahison contre luy, que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux, c'est par son seul respect qu'il peut me plaire; & s'il estoit si hardy que de me déclarer son amour, il perdroit pour jamais & ma presence & mon estime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame...

ERIPHILE.

Le voicy. Souvenez-vous au moins, si vous estes sage, de la deffence que je vous ay faite.

CLITIDAS.

Cela est fait, Madame. Il ne faut pas estre courtisan indiscret.

SCENE IV.

Sostrate, Eriphile.

SOSTRATE.

J'ay une excuse, Madame, pour oser interrompre vostre solitude; & j'ay receu de la Princesse vostre Mere une commission qui authorise la hardiesse que je prens maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commission, Sostrate?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tascher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner vostre cœur.

ERIPHILE.

La Princesse ma Mere monstre un esprit judicieux dans le chois qu'elle a fait de vous pour un pareil employ. Cette commission, Sostrate, vous a esté agreable, sans doute; & vous l'avez acceptée avec beaucoup de joye?

SOSTRATE.

Je l'ay acceptée, Madame, par la necessité que mon devoir

m'impofe d'obeïr : & fi la Princeffe avoit voulu recevoir mes excufes, elle auroit honoré quelqu'autre de cét employ.

ERIPHILE.

Quelle caufe, Softrate, vous obligeoit à le refufer?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquiter mal.

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous eftime pas affez pour vous ouvrir mon cœur, & vous donner toutes les lumieres que vous pourrez defirer de moy fur le fujet de ces deux Princes?

SOSTRATE.

Je ne defire rien pour moy là-deffus, Madame, & je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amenent.

ERIPHILE.

Jufques-icy je me fuis deffenduë de m'expliquer, & la Princeffe ma Mere a eu la bonté de fouffrir que j'aye reculé toûjours ce chois qui me doit engager : mais je feray bien aife de tefmoigner à tout le monde que je veux faire quelque chofe pour l'amour de vous ; &, fi vous m'en preffez, je rendray cét arreft qu'on attend depuis fi long-temps.

SOSTRATE.

C'eſt une choſe, Madame, dont vous ne ferez point importunée par moy; & je ne ſçaurois me refoudre à preſſer une Princeſſe qui ſçait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'eſt ce que la Princeſſe ma Mere attend de vous.

SOSTRATE.

Ne luy ay-je pas dit auſſi que je m'acquiterois mal de cette commiſſion?

ERIPHILE.

O ça, Soſtrate, les gens comme vous ont toûjours les yeux penetrans; & je penſe qu'il ne doit y avoir gueres de choſes qui échappent aux voſtres. N'ont-ils pû découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde eſt en peine? Et ne vous ont-ils point donné quelques petites lumieres du panchant de mon cœur? Vous voyez les ſoins qu'on me rend, l'empreſſement qu'on me teſmoigne. Quel eſt celuy de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme ſur ces ſortes de choſes ne ſont reglez, d'ordinaire, que par les intereſts qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Soſtrate, pancheriez-vous des deux? Quel eſt celuy, dites-moy, que vous ſoûhaiteriez que j'épouſaſſe?

SOSTRATE.

Ha, Madame! Ce ne feront pas mes foûhaits, mais voftre inclination qui décidera de la chofe.

ERIPHILE.

Mais fi je me confeillois à vous pour ce chois?

SOSTRATE.

Si vous vous confeilliez à moy, je ferois fort embarraffé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous femble plus digne de cette preference?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura perfonne qui foit digne de cét honneur. Tous les Princes du monde feront trop peu de chofe pour afpirer à vous; les Dieux feuls y pourront pretendre; & vous ne fouffrirez des hommes que l'encens, & les facrifices.

ERIPHILE.

Cela eft obligeant, & vous eftes de mes amis. Mais je veux que vous me difiez pour qui des deux vous vous fentez plus d'inclination; quel eft celuy que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCENE V.

Chorebe, Sostrate, Eriphile.

CHOREBE.

Madame, voilà la Princeſſe qui vient vous prendre icy pour aller au Bois de Diane.

SOSTRATE.

Helas, petit garçon, que tu es venu à propos!

SCENE VI.

Aristione, Iphicrate, Timocles, Anaxarque, Clitidas, Sostrate, Eriphile.

ARISTIONE.

On vous a demandée, ma Fille, & il y a des gens que voſtre abſence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je penſe, Madame, qu'on m'a demandée par compliment; & on ne s'inquiete pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaiſne pour nous icy tant de divertiſſemens les uns aux autres, que toutes nos heures ſont retenuës; & nous n'avons aucun moment à perdre, ſi nous voulons les gouſter tous. Entrons viſte dans le Bois, & voyons ce qui nous y attend. Ce lieu eſt le plus beau du monde, prenons viſte nos places.





DEUXIESME INTERMEDE.

PASTORALE.

ARGUMENT.

Le theatre eſt une foreſt, où la Princeſſe eſt invitée d'aller : une Nymphe luy en fait les honneurs en chantant, &, pour la divertir, on luy joue une petite Comedie en muſique dont voicy le ſujet.

Un Berger ſe plaint a deux Bergers ſes amis, des froideurs de celle qu'il aime, les deux amis le conſolent : & comme la Bergere aimée arrive, tous trois ſe retirent pour l'obſerver : aprés quelque plainte amoureuſe elle ſe repoſe ſur un gazon, & s'abandonne aux douceurs du ſommeil. L'Amant fait approcher ſes amis pour contempler les graces de ſa Bergere, & invite toutes choſes à contribuer à ſon repos. La Bergere en s'eſveillant, void ſon Berger à ſes piez, ſe plaint de ſa pourſuite : mais conſiderant ſa conſtance elle luy accorde ſa demande, & conſent d'en eſtre aimée, en preſence des deux Bergers amis. Deux Satyres arrivant ſe plaignent de ſon changement, &, eſtant touchez de cette diſgrace, cherchent leur conſolation dans le vin.



LES PERSONNAGES DE LA PASTORALE.

LA NYMPHE DE LA VALLÉE DE TEMPÉ.

Mademoiſelle Des-Fronteaux.

TIRCIS.

M. Gaye.

LYCASTE. MENANDRE.

M. Langez. M. Fernon le cadet.

CALISTE.

Mademoiſelle Hylaire.

DEUX SATYRES.

M. Eſtival. M. Morel.



PROLOGUE.

LA NYMPHE DE TEMPÉ.

VENEZ, grande Princeſſe, avec tous vos appas,
Venez preſter vos yeux aux innocens ébas
Que noſtre deſert vous preſente ;
N'y cherchez point l'eſclat des Feſtes de la Cour,
On ne ſent icy que l'amour,
Ce n'eſt que d'amour qu'on y chante.

SCENE PREMIERE.

TIRCIS.

Vous chantez ſous ces feüillages,
Doux roſſignols pleins d'amour ;
Et de vos tendres ramages
Vous réveillez tour-à-tour
Les échos de ces bocages :
Helas, petits oyſeaux, helas!
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCENE DEUXIESME.

Lycaſte, Menandre, Tircis.

LYCASTE.

Hé quoy! Toûjours languiſſant, ſombre & triſte?

MENANDRE.

Hé quoy! Toûjours aux pleurs abandonné?

TIRCIS.

Toûjours adorant Califte,
Et toûjours infortuné.

LYCASTE.

Dompte, dompte, Berger, l'ennuy qui te poffede.

TIRCIS.

Eh, le moyen, helas!

MENANDRE.

Fais, fais-toy quelque effort.

TIRCIS.

Eh, le moyen, helas, quand le mal eft trop fort?

LYCASTE.

Ce mal trouvera fon remede.

TIRCIS.

Je ne gueriray qu'à ma mort.

LYCASTE ET MENANDRE.

Ha, Tircis!

TIRCIS.

Ha, Bergers!

LYCASTE ET MENANDRE.

Prens fur toy plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut plus fecourir.

LYCASTE ET MENANDRE.

C'eft trop, c'eft trop ceder.

TIRCIS.

C'eft trop, c'eft trop fouffrir.

LYCASTE ET MENANDRE.

Quelle foibleffe!

TIRCIS.

Quel martyre!

LYCASTE ET MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plûtoſt mourir.

LYCASTE.

Il n'eſt point de Bergere
Si froide, & ſi ſevere,
Dont la preſſante ardeur
D'un cœur qui perſevere
Ne vainque la froideur.

MENANDRE.

Il eſt dans les affaires
Des amoureux myſteres,
Certains petits momens
Qui changent les plus fieres,
Et font d'heureux amans.

TIRCIS.

Je la voy, la cruelle,
Qui porte icy ſes pas,
Gardons d'eſtre veu d'elle.
L'ingrate, helas!
N'y viendroit pas.

SCENE TROISIESME.

CALISTE, *ſeule.*

Ha! Que ſur noſtre cœur
La ſevere loy de l'honneur

Prend un cruel empire!
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis,
Et ce-pendant, fenfible à fes cuifans foucis,
De fa langueur en fecret je foûpire,
Et voudrois bien foulager fon martire.
C'eft à vous feuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.

Puifque le Ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable
Contre des traits fi doux nous force à nous armer,
Et pourquoy, fans eftre blafmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable?

Helas! Que vous eftes heureux,
Innocens animaux, de vivre fans contrainte,
Et de pouvoir fuivre fans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux!
Helas! Petits oyfeaux, que vous eftes heureux
De ne fentir nulle contrainte,
Et de pouvoir fuivre fans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux.

Mais le fommeil, fur ma paupiere,
Verfe de fes pavots l'agreable fraifcheur;
Donnons-nous à luy toute entiere,
Nous n'avons point de loy fevere
Qui deffende à nos fens d'en goufter la douceur.

SCENE QUATRIESME.

Tircis, Lycaste, Menandre; Caliste endormie.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie
Portons ſans bruit nos pas,
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et gouſtez le repos que vous oſtez aux cœurs;
Dormez, dormez beaux yeux.

TIRCIS.

Silence, petits oyſeaux,
Vents, n'agitez nulle choſe;
Coulez doucement, ruiſſeaux,
C'eſt Caliſte qui repoſe.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et gouſtez le repos que vous oſtez aux cœurs;
Dormez, dormez beaux yeux.

CALISTE.

Ha ! Quelle peine extrême !
Suivre par tout mes pas.

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on ſuive, helas !
Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergere,
Mourir à vos genous
Et finir ma miſere;
Puiſqu'en vain à vos piez on me voit ſoûpirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ha ! Tircis, oſtez-vous ; j'ay peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduiſe l'amour.

LYCASTE ET MENANDRE, *l'un aprés l'autre*.

Soit amour, ſoit pitié,
Il ſied bien d'eſtre tendre ;
C'eſt par trop vous deffendre,
Bergere, il faut ſe rendre

A ſa longue amitié.
Soit amour, ſoit pitié,
Il ſied bien d'eſtre tendre.

CALISTE.

C'eſt trop, c'eſt trop de rigueur,
J'ay mal-traitté voſtre ardeur
Cheriſſant voſtre perſonne.
Vangez-vous de mon cœur,
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O ciel! Bergers! Caliſte! Ha, je ſuis hors de moy!
Si l'on meurt de plaiſir je dois perdre la vie.

LYCASTE.

Digne prix de ta foy!

MENANDRE.

O fort digne d'envie!

SCENE CINQUIESME.

Deux Satyres, Tircis, Lycaſte, Menandre, Caliſte.

PREMIER SATYRE.

Quoy! Tu me ſuis, ingrate, & je te vois icy
De ce Berger à moy faire une preference?

SECOND SATYRE.

Quoy! Mes ſoins n'ont rien pû ſur ton indifference,
Et pour ce langoureux ton cœur s'eſt adoucy?

CALISTE.

Le deſtin le veut ainſi;
Prenez tous deux patience.

PREMIER SATYRE.

Aux aymans qu'on pouſſe à bout
L'amour fait verſer des larmes :
Mais ce n'eſt pas noſtre gouſt,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous conſolent de tout.

SECOND SATYRE.

Noſtre amour n'a pas toûjours
Tout le bon-heur qu'il deſire :
Mais nous avons un ſecours,
Et le bon vin nous fait rire
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champeſtres Divinitez,
Faunes, Dryades, ſortez
De vos paiſibles retraittes;

Meflez vos pas à nos fons,
Et tracez fur les herbettes
L'image de nos chanfons

En mefme temps fix Dryades & fix Faunes fortent de leurs demeures, & font enfemble une dance agreable ; qui, s'ouvrant tout d'un coup, laiffe voir un Berger & une Bergere qui font en mufique une petite fcene d'un dépit amoureux.

DEPIT AMOUREUX.

Climene, Philinte.

PHILINTE.

Quand je plaifois à tes yeux
J'eftois content de ma vie,
Et ne voyois roy ny dieux
Dont le fort me fift envie.

CLIMENE.

Lors qu'à toute autre perfonne
Me preferoit ton ardeur,
J'aurois quitté la Couronne
Pour regner deffus ton cœur.

PHILINTE.

Une autre a guery mon ame
Des feux que j'avois pour toy.

CLIMENE.

Un autre a vangé ma flame
Des foibleſſes de ta foy.

PHILINTE.

Chloris, qu'on vante ſi fort,
M'aime d'une ardeur fidelle;
Si ſes yeux vouloient ma mort
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Myrtil, ſi digne d'envie,
Me cherit plus que le jour;
Et moy je perdrois la vie
Pour luy monſtrer mon amour.

PHILINTE.

Mais ſi d'une douce ardeur
Quelque renaiſſante trace
Chaſſoit Chloris de mon cœur
Pour te remettre en ſa place,

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendreſſe
Myrtil me puiſſe cherir,
Avec toy, je le confeſſe,
Je voudrois vivre & mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ha ! Plus que jamais aymons-nous,
Et vivons & mourons en des liens ſi dous.

TOUS LES ACTEURS DE LA COMEDIE CHANTENT.

Amans, que vos querelles
Sont aymables & belles !
Qu'on y voit ſucceder
De plaiſirs, de tendreſſe !
Querellez-vous ſans ceſſe
Pour vous raccommoder.

Amans, que vos querelles
Sont aymables & belles !
Qu'on y voit ſucceder
De plaiſirs, de tendreſſe !
Querellez-vous ſans ceſſe
Pour vous raccommoder.

Les Faunes & les Dryades recommencent leur dance, que les Bergeres & Bergers muſiciens entre-meſlent de leurs chanſons, tandis que trois petites Dryades & trois petits Faunes font paroître dans l'enfoncement du theatre tout ce qui ſe paſſe ſur le devant.

LES BERGERS ET BERGERES.

Joüiſſons, joüiſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'amour ſçavent charmer nos ſens.

Des grandeurs qui voudra fe foucie;
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie
Ont des chagrins qui font trop cuifans.
Jouïffons, jouïffons des plaifirs innocens
Dont les feux de l'amour fçavent charmer nos fens.

En aimant tout nous plaift dans la vie;
Deux cœurs unis de leur fort font contens :
Cette ardeur, de plaifirs fuivie,
De tous nos jours fait d'éternels prin-temps :
Jouïffons, jouïffons des plaifirs innocens
Dont les feux de l'amour fçavent charmer nos fens.

SIX DRYADES.

Les fieurs Arnald, Noblet, Leftang, Favier le cadet,
Foignard l'aifné & Ifaac.

SIX FAUNES.

Meffieurs Beauchamp, Saint-André, Magny, Joubert,
Favier l'aifné & Mayeu.

UN BERGER MUSICIEN.

Monfieur Blondel.

UNE BERGERE MUSICIENNE.

Mademoifelle de Saint-Chriftophe.

TROIS PETITES DRYADES.

Les ſieurs Boüilland, Vaignard & Thibauld.

TROIS PETITS FAUNES.

Les ſieurs La Montagne, Daluſeau & Foignard.





ACTE III.

SCENE UNIQUE.

Ariſtione, Eriphile, Iphicrate, Timocles, Anaxarque, Soſtrate, Clitidas; Suite.

ARISTIONE.

Les meſmes paroles toûjours ſe preſentent à dire; il faut toûjours s'écrier : Voilà qui eſt admirable! Il ne ſe peut rien de plus beau! Cela paſſe tout ce qu'on a jamais veu!

TIMOCLES.

C'eſt donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles comme celles-là peuvent occuper agréablement les plus ferieufes perfonnes. En verité, ma Fille, vous eftes bien obligée à ces Princes, & vous ne fçauriez affez reconnoiftre tous les foins qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ay, Madame, tout le reffentiment qu'il eft poffible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-temps languir fur ce qu'ils attendent de vous. J'ay promis de ne vous point contraindre : mais leur amour vous preffe de vous déclarer, & de ne plus traifner en longueur la recompenfe de leurs fervices. J'ay chargé Softrate d'apprendre doucement de vous les fentimens de voftre cœur; & je ne fçay pas s'il a commencé à s'acquiter de cette commiffion.

ERIPHILE.

Oüy, Madame; mais il me femble que je ne puis affez reculer ce chois dont on me preffe, & que je ne fçaurois le faire fans meriter quelque blafme. Je me fens également obligée à l'amour, aux empreffemens, aux fervices de ces deux Princes, & je trouve une efpece d'injuftice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la preference de fon rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honnefte compliment pour nous refufer tous deux.

ARISTIONE.

Ce ſcrupule, ma Fille, ne doit point vous inquieter; & ces Princes, tous deux, ſe ſont ſoûmis il y a long-temps à la preference que pourra faire voſtre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, eſt fort ſujette à ſe tromper; & des yeux deſintereſſez ſont beaucoup plus capables de faire un juſte chois.

ARISTIONE.

Vous ſçavez que je ſuis engagée de parole à ne rien prononcer là-deſſus; &, parmy ces deux Princes, voſtre inclination ne peut point ſe tromper & faire un chois qui ſoit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter voſtre parole ny mon ſcrupule, agréez, Madame, un moyen que j'oſe propoſer.

ARISTIONE.

Quoy, ma Fille?

ERIPHILE.

Que Soſtrate décide de cette preference. Vous l'avez pris pour découvrir le ſecret de mon cœur, ſouffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'eſtime tant Soſtrate, que, ſoit que vous vouliez vous ſervir de luy pour expliquer vos ſentimens, ou ſoit que vous vous en remettiez abſolument à ſa conduite; je fais, dy-je, tant d'eſtime de ſa vertu & de ſon jugement, que je conſens de tout mon cœur à la propoſition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'eſt-à-dire, Madame, qu'il nous faut faire noſtre cour à Soſtrate?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire; &, avec tout le reſpect que je dois aux Princeſſes, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Soſtrate?

SOSTRATE.

J'ay des raiſons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me preſentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Soſtrate, de vous faire un ennemy?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire en obeïſſant à mes Souveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raiſon donc refuſez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, & de vous acquerir l'amitié d'un Prince qui vous devroit tout ſon bon-heur?

SOSTRATE.

Par la raiſon que je ne ſuis pas en eſtat d'accorder à ce Prince ce qu'il ſoûhaiteroit de moy.

IPHICRATE.

Quelle pourroit eſtre cette raiſon?

SOSTRATE.

Pourquoy me tant preſſer là-deſſus? Peut-eſtre ay-je, Seigneur, quelque intereſt ſecret qui s'oppoſe aux pretentions de voſtre amour. Peut-eſtre ay-je un amy qui bruſle, ſans oſer le dire, d'une flâme reſpectueuſe pour les charmes divins dont vous eſtes épris. Peut-eſtre cét amy me fait-il tous les jours confidence de ſon martyre, qu'il ſe plaint à moy tous les jours des rigueurs de ſa deſtinée, & regarde l'hymen de la Princeſſe ainſi que l'arreſt redoutable qui le doit pouſſer au tombeau; &, ſi cela eſtoit, Seigneur, ſeroit-il

raifonnable que ce fuft de ma main qu'il receuft le coup de fa mort?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Softrate, d'eftre vous-mefme cét amy dont vous prenez les interefts.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux perfonnes qui vous écoûtent. Je fçay me connoiftre, Seigneur; & les mal-heureux comme moy n'ignorent pas jufques où leur fortune leur permet d'afpirer.

ARISTIONE.

Laiffons cela; nous trouverons moyen de terminer l'irrefolution de ma Fille.

ANAXARQUE.

En eft-il un meilleur, Madame, pour terminer les chofes au contentement de tout le monde, que les lumieres que le Ciel peut donner fur ce mariage? J'ay commencé, comme je vous ay dit, à jetter pour cela les Figures myfterieufes que noftre art nous enfeigne; & j'efpere vous faire voir tantoft ce que l'avenir garde à cette union foûhaitée. Aprés cela, pourra-t-on balancer encore? La gloire & les profperitez que le Ciel promettra ou à l'un ou à l'autre chois, ne feront-elles pas fuffifantes pour le déterminer; & celuy qui fera exclus pourra-t-il s'offencer, quand ce fera le Ciel qui décidera cette preference?

IPHICRATE.

Pour moy, je m'y foûmets entierement, & je déclare que cette voye me femble la plus raifonnable.

TIMOCLES.

Je fuis de mefme avis; & le Ciel ne fçauroit rien faire où je ne foufcrive fans repugnance.

ERIPHILE.

Mais, feigneur Anaxarque, voyez-vous fi clair dans les deftinées, que vous ne vous trompiez jamais? Et ces profperitez & cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en fera caution, je vous prie?

ARISTIONE.

Ma Fille, vous avez une petite incredulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a veuës de l'infaillibilité de mes predictions, font les cautions fuffifantes des promeffes que je puis faire. Mais enfin, quand je vous auray fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous reglerez là-deffus à voftre fantaifie, & ce fera à vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre chois.

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent?

ANAXARQUE.

Oüy, Madame : les felicitez qui vous ſuivront, ſi vous épouſez l'un ; & les diſgraces qui vous accompagneront, ſi vous épouſez l'autre.

ERIPHILE.

Mais comme il eſt impoſſible que je les épouſe tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non ſeulement ce qui doit arriver, mais auſſi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS, *à part.*

Voilà mon Aſtrologue embarraſſé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue diſcuſſion des principes de l'Aſtrologie, pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien reſpondu. Madame, je ne dy point de mal de l'Aſtrologie, l'Aſtrologie eſt une belle choſe, & le ſeigneur Anaxarque eſt un grand homme.

IPHICRATE.

La verité de l'Aſtrologie eſt une choſe inconteſtable ; & il n'y a perſonne qui puiſſe diſputer contre la certitude de ſes predictions.

CLITIDAS.

Aſſeurément.

TIMOCLES.

Je ſuis aſſez incredule pour quantité de choſes ; mais pour ce qui eſt de l'Aſtrologie, il n'y a rien de plus ſeur & de plus conſtant que le ſuccés des Horoſcopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce ſont des choſes les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent avantures predites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniaſtres.

CLITIDAS.

Il eſt vray.

TIMOCLES.

Peut-on conteſter ſur cette matiere les incidens celebres dont les Hiſtoires nous ſont foy ?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le ſens commun. Le moyen de conteſter ce qui eſt moulé !

ARISTIONE.

Soſtrate n'en dit mot. Quel eſt ſon ſentiment là-deſſus?

SOSTRATE.

Madame, tous les eſprits ne ſont pas nez avec les qualitez qu'il faut pour la délicateſſe de ces belles ſciences qu'on nomme curieuſes; & il y en a de ſi materiels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'eſt rien de plus agreable, Madame, que toutes les grandes promeſſes de ces connoiſſances ſublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guerir par des paroles, ſe faire aimer de qui l'on veut, ſçavoir tous les ſecrets de l'avenir, faire deſcendre comme on veut du Ciel ſur des métaux des impreſſions de bon-heur, commander aux démons, ſe faire des armées inviſibles & des ſoldats invulnerables, tout cela eſt charmant ſans doute; & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la poſſibilité, cela leur eſt le plus aiſé du monde à concevoir; mais, pour moy, je vous avouë que mon eſprit groſſier a quelque peine à le comprendre & à le croire; & j'ay toûjours trouvé cela trop beau pour eſtre veritable. Toutes ces belles raiſons de ſympathie, de force magnetique, & de vertu occulte, ſont ſi ſubtiles & délicates, qu'elles eſchappent à mon ſens materiel; &, ſans parler du reſte, jamais il n'a eſté en ma puiſſance de concevoir comme on trouve écrit dans le

Ciel jufqu'aux plus petites particularitez de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correfpondance peut-il y avoir entre nous & des Globes éloignez de noftre Terre d'une diftance fi effroyable? Et d'où cette belle Science, enfin, peut eftre venuë aux hommes? Quel Dieu l'a revelée? Ou quelle experience l'a pû former de l'obfervation de ce grand nombre d'Aftres qu'on n'a pû voir encore deux fois dans la mefme difpofition?

ANAXARQUE.

Il ne fera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous ferez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS.

Il vous fera une difcuffion de tout cela, quand vous voudrez.

IPHICRATE.

Si vous ne comprenez pas les chofes, au moins les pouvez-vous croire, fur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon fens eft fi groffier, qu'il n'a pû rien comprendre, mes yeux auffi font fi mal-heureux qu'ils n'ont jamais rien veu.

IPHICRATE.

Pour moy, j'ay veu, & des chofes tout-à-fait convainquantes.

TIMOCLES.

Et moy auffi.

SOSTRATE.

Comme vous avez veu, vous faites bien de croire : & il faut que vos yeux foient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais enfin, la Princeffe croit à l'Aftrologie ; & il me femble qu'on y peut bien croire aprés elle. Eft-ce que Madame, Softrate, n'a pas de l'efprit & du fens ?

SOSTRATE.

Seigneur, la queftion eft un peu violente. L'efprit de la Princeffe n'eft pas une regle pour le mien ; & fon intelligence peut l'élever à des lumieres où mon fens ne peut pas atteindre.

ARISTIONE.

Non, Softrate, je ne vous diray rien fur quantité de chofes auxquelles je ne donne gueres plus de créance que vous; mais, pour l'Aftrologie, on m'a dit & fait voir des chofes fi pofitives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ay rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce difcours, & qu'on nous laiffe un moment. Dreffons noftre promenade, ma Fille, vers cette belle Grotte où j'ay promis d'aller. Des galanteries à chaque pas!





TROISIESME INTERMEDE.

Le theatre reprefente une Grotte, où les Princeffes vont fe promener; & dans le temps qu'elles y entrent, huict Statuës, portant chacune deux flambeaux à leurs mains, fortent de leurs niches, & font une Dance variée de plufieurs figures & de plufieurs belles attitudes, où elles demeurent par intervalles.

ENTREE DE BALLET

DE HUICT STATUËS.

Meffieurs Dolivet, Le Chantre, Saint-André, Magny,
Leftang, Foignard l'aifné, Dolivet fils,
& Foignard le cadet.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Ariſtione, Eriphile.

ARISTIONE.

De qui que cela ſoit, on ne peut rien de plus galant & de mieux entendu. Ma Fille, j'ay voulu me ſeparer de tout le monde pour vous entretenir; & je veux que vous ne me cachiez rien de la verité. N'auriez-vous point dans l'ame quelque inclination ſecrette que vous ne voulez pas nous dire?

ERIPHILE.

Moy, Madame!

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma Fille. Ce que j'ay fait pour vous merite bien que vous usiez avec moy de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous preferer à toutes choses, & fermer l'oreille, en l'estat où je suis, à toutes les propositions que cent princesses, en ma place, écouteroient avec bienseance; tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne Mere, & que je ne suis pas pour recevoir avec severité les ouvertures que vous pourriez me faire de vostre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois si mal suivy vostre exemple, que de m'estre laissée aller à quelques sentimens d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurois, Madame, assez de pouvoir sur moy-mesme pour imposer silence à cette passion, & me mettre en estat de ne rien faire voir qui fust indigne de vostre sang.

ARISTIONE.

Non, non, ma Fille; vous pouvez, sans scrupule, m'ouvrir vos sentimens. Je n'ay point renfermé vostre inclination dans le chois de deux Princes : vous pouvez l'étendre où vous voudrez; & le merite, auprés de moy, tient un rang si considerable, que je l'égale à tout; &, si vous m'avoüez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans repugnance au chois qu'aura fait vostre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontez pour moy, Madame, dont je ne puis

affez me loüer : mais je ne les mettray point à l'épreuve fur le fujet dont vous me parlez; & tout ce que je leur demande, c'eft de ne point preffer un mariage où je ne me fens pas encore bien refoluë.

ARISTIONE.

Jufqu'icy je vous ay laiffée affez maiftreffe de tout; & l'impatience des Princes vos amans... Mais quel bruit eft-ce que j'entens? Ha! ma Fille, quel fpectacle s'offre à nos yeux! Quelque Divinité defcend icy, & c'eft la déeffe Venus qui femble nous vouloir parler.

SCENE II.

Venus, accompagnée de *quatre petits Amours* dans une machine; *Ariftione*, *Eriphile*.

VENUS, *à Ariftione.*

Princeffe, dans tes foins brille un zele exemplaire,
Qui par les Immortels doit eftre couronné;
Et pour te voir un gendre illuftre & fortuné,
Leur main te veut marquer le chois que tu dois faire.
Ils t'annoncent tous, par ma voix,
La gloire & les grandeurs que, par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultez termine donc le cours;
Et penfe à donner ta Fille
A qui fauvera tes jours.

SCENE III.

Aristione, Eriphile.

ARISTIONE.

Ma Fille, les Dieux impoſent ſilence à tous nos raiſonnemens. Aprés cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'appreſtent à nous donner; & vous venez d'entendre diſtinctement leur volonté. Allons dans le premier Temple les aſſeurer de noſtre obeïſſance, & leur rendre graces de leurs bontez.

SCENE IV.

Anaxarque, Cleon.

CLEON.

Voilà la Princeſſe qui s'en va; ne voulez-vous pas luy parler?

ANAXARQUE.

Attendons que ſa Fille ſoit ſeparée d'elle; c'eſt un eſprit que je redoute, & qui n'eſt pas de trempe à ſe laiſſer mener ainſi que celuy de ſa Mere. Enfin, mon Fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le ſtratageſme a reüſſi. Noſtre Venus a fait des merveilles; & l'admirable Ingenieur

qui s'eſt employé à cét artifice a ſi bien diſpoſé tout, a coupé avec tant d'adreſſe le plancher de cette Grotte, ſi bien caché ſes fils de fer & tous ſes reſſorts, ſi bien ajuſté ſes lumieres & habillé ſes Perſonnages, qu'il y a peu de gens qui n'y euſſent eſté trompez; & comme la Princeſſe Ariſtione eſt fort ſuperſtitieuſe, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine teſte dans cette tromperie. Il y a long-temps, mon Fils, que je prepare cette machine; & me voilà tantoſt au but de mes pretentions.

CLEON.

Mais pour lequel des deux Princes, au moins, dreſſez-vous tout cét artifice?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon aſſiſtance, & je leur promets à tous deux la faveur de mon art. Mais les preſens du prince Iphicrate, & les promeſſes qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup ſur tout ce qu'a pû faire l'autre. Ainſi, ce ſera luy qui recevra les effets favorables de tous les reſſorts que je fais joüer; &, comme ſon ambition me devra toute choſe, voilà, mon Fils, noſtre fortune faite. Je vais prendre mon temps pour affermir dans ſon erreur l'eſprit de la Princeſſe, pour la mieux prevenir encore par le rapport que je luy feray voir adroitement des paroles de Venus avec les prediƈtions des Figures celeſtes, que je luy dy que j'ay jettées. Va-t'en tenir la main au reſte de l'ouvrage, preparer nos ſix hommes à ſe bien cacher dans leur barque derriere le Rocher, à poſement attendre le temps que la princeſſe Ariſtione vient tous les ſoirs ſe promener ſeule ſur le rivage; à ſe jetter bien à propos ſur elle, ainſi que des corſaires, & donner lieu au prince Iphicrate de luy apporter ce ſecours, qui, ſur les

paroles du Ciel, doit mettre entre ses mains la princesse Eriphile. Ce Prince est averty par moy ; &, sur la foy de ma prediction, il doit se tenir dans ce petit Bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette Grotte ; je te diray, en marchant, toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la princesse Eriphile ; évitons sa rencontre.

SCENE V.

ERIPHILE, *seule*.

Helas ! Quelle est ma destinée ! Et qu'ay-je fait aux Dieux pour meriter les soins qu'ils veulent prendre de moy ?

SCENE VI.

Cleonice, Eriphile.

CLEONICE.

Le voicy, Madame, que j'ay trouvé ; &, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cleonice ; & qu'on nous laisse seuls un moment.

SCENE VII.

Sostrate, Eriphile.

ERIPHILE.

Sostrate, vous m'aimez.

SOSTRATE.

Moy, Madame?

ERIPHILE.

Laiſſons cela, Soſtrate; je le ſçay, je l'approuve, & vous permets de me le dire. Voſtre paſſion a paru à mes yeux accompagnée de tout le merite qui me la pouvoit rendre agreable. Si ce n'eſtoit le rang où le Ciel m'a fait naiſtre, je puis vous dire que cette paſſion n'auroit pas eſté mal-heureuſe, & que cent fois je luy ay foûhaité l'appuy d'une fortune qui puſt mettre pour elle en pleine liberté les ſecrets ſentimens de mon ame. Ce n'eſt pas, Soſtrate, que le merite ſeul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, & que, dans mon cœur, je ne prefere les vertus qui ſont en vous à tous les titres magnifiques dont les autres ſont reveſtus. Ce n'eſt pas meſme que la Princeſſe, ma Mere, ne m'ait aſſez laiſſé la diſpoſition de mes vœux; & je ne doute point, je vous l'avoüe, que mes prieres n'euſſent pû tourner ſon conſentement du coſté que j'aurois voulu : mais il eſt des eſtats, Soſtrate, où il n'eſt pas honneſte de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à ſe mettre au-deſſus de toutes choſes; & les bruits faſcheux de la renommée vous font trop acheter le plaiſir que l'on trouve à contenter ſon inclination. C'eſt à quoy, Soſtrate, je ne me ferois jamais reſoluë; & j'ay creu faire aſſez, de fuïr l'engagement dont j'eſtois ſollicitée. Mais enfin, les Dieux veulent prendre le ſoin eux-meſmes de me donner un époux; & tous ces longs délais avec leſquels j'ay reculé mon mariage, & que les bontez de la Princeſſe ma Mere ont accordez à mes deſirs, ces délais, dy-je, ne me ſont plus permis, & il me faut reſoudre à ſubir cet arreſt du Ciel. Soyez ſeur, Soſtrate, que c'eſt avec toutes les repugnances du monde que

je m'abandonne à cét hymenée; & que, si j'avois pû estre maistresse de moy, ou j'aurois esté à vous, ou je n'aurois esté à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avois à vous dire; voilà ce que j'ay creu devoir à vostre merite, & la consolation que toute ma tendresse peut donner à vostre flâme.

SOSTRATE.

Ha! Madame, c'en est trop pour un mal-heureux! Je ne m'estois pas preparé à mourir avec tant de gloire; & je cesse, dans ce moment, de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naistre dans un rang beaucoup moins élevé que mes desirs, elles m'ont fait naistre assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande Princesse; & cette pitié glorieuse vaut des Sceptres & des Couronnes, vaut la fortune des plus grands Princes de la terre. Oüy, Madame, dés que j'ay osé vous aimer (c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot temeraire), dés que j'ay, dy-je, osé vous aimer, j'ay condamné d'abord l'orgueil de mes desirs; je me suis fait moy-mesme la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y estois preparé : mais vos bontez le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eust osé esperer; & je m'en vais mourir, aprés cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore soûhaiter quelque chose, ce sont deux graces, Madame, que je prens la hardiesse de vous demander à genoux : de vouloir souffrir ma presence jusqu'à cét heureux hymenée qui doit mettre fin à ma vie; &, parmy cette grande gloire & ces longues prosperitez que le Ciel promet à vostre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine Princesse, me promettre de vous cette precieuse faveur?

ERIPHILE.

Allez, Sostrate, sortez d'icy. Ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souvienne de vous.

SOSTRATE.

Ha! Madame, si vostre repos...

ERIPHILE.

Ostez-vous, vous dy-je, Sostrate; espargnez ma foiblesse, & ne m'exposez point à plus que je n'ay resolu.

SCENE VIII.

Cleonice, Eriphile.

CLEONICE.

Madame, je vous voy l'esprit tout chagrin : vous plaist-il que vos Danceurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adresse?

ERIPHILE.

Oüy, Cleonice : qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourveu qu'ils me laissent à mes pensées.





QUATRIESME INTERMEDE.

Quatre Pantomimes, pour épreuve de leur adreſſe, ajuſtent leurs geſtes & leurs pas aux inquietudes de la jeune princeſſe Eriphile.

QUATRE PANTOMIMES.

Meſſieurs Dolivet, Le Chantre, Saint-André & Magny.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Eriphile, Clitidas.

CLITIDAS, *feignant de ne point voir Eriphile.*

De quel cofté porter mes pas? Où m'aviferay-je d'aller? Et en quel lieu puis-je croire que je trouveray maintenant la princeffe Eriphile? Ce n'eft pas un petit avantage que d'eftre le premier à porter une nouvelle. Ha, la voilà! Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous deftinoit.

ERIPHILE.

Hé! Laiffe-moy, Clitidas, dans ma fombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je penſois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Soſtrate pour époux ; mais puiſque cela vous incommode, je rengaiſne ma nouvelle, & m'en retourne droit comme je ſuis venu.

ERIPHILE.

Clitidas ! Hola, Clitidas !

CLITIDAS.

Je vous laiſſe, Madame, dans voſtre ſombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arreſte, te dy-je ; approche. Que viens-tu me dire ?

CLITIDAS.

Rien, Madame. On a parfois des empreſſemens de venir dire aux Grands de certaines choſes dont ils ne ſe ſoucient pas ; & je vous prie de m'excuſer.

ERIPHILE.

Que tu es cruel !

CLITIDAS.

Une autre fois, j'auray la diſcretion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquietude. Qu'eſt-ce que tu viens m'annoncer?

CLITIDAS.

C'eſt une bagatelle de Soſtrate, Madame, que je vous diray une autre fois, quand vous ne ferez point embarraſſée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dy-je, & m'apprens cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez ſçavoir, Madame?

ERIPHILE.

Oüy, dépeſche. Qu'as-tu à me dire de Soſtrate?

CLITIDAS.

Une avanture merveilleuſe, où perſonne ne s'attendoit.

ERIPHILE.

Dy-moy viſte ce que c'eſt.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, voſtre ſombre mélancolie?

ERIPHILE.

Ha ! Parle promptement.

CLITIDAS.

J'ay donc à vous dire, Madame, que la Princeffe voftre Mere paffoit prefque feule dans la Foreft, par ces petites routes qui font fi agreables, lors qu'un fanglier hideux (ces vilains fangliers-là font toûjours du defordre, & l'on devroit les bannir des Forefts bien policées), lors, dy-je, qu'un fanglier hideux, pouffé, je croy, par des chaffeurs, eft venu traverfer la route où nous eftions. Je devrois vous faire peut-eftre, pour orner mon recit, une defcription eftenduë du fanglier dont je parle ; mais vous vous en pafferez, s'il vous plaift, & je me contenteray de vous dire que c'eftoit un fort vilain animal. Il paffoit fon chemin, & il eftoit bon de ne luy rien dire, de ne point chercher de noife avec luy; mais la Princeffe a voulu égayer fa dexterité, & de fon dard, qu'elle luy a lancé un peu mal-à-propos, ne luy en déplaife, luy a fait au-deffus de l'oreille une affez petite bleffure. Le fanglier mal morigené s'eft impertinemment détourné contre nous : nous eftions là deux ou trois miferables, qui avons pâly de frayeur; chacun gagnoit fon arbre, & la Princeffe fans deffence demeuroit expofée à la furie de la befte, lors que Softrate a paru, comme fi les Dieux l'euffent envoyé.

ERIPHILE.

Hé bien, Clitidas ?

CLITIDAS.

Si mon recit vous ennuye, Madame, je remettray le refte à une autre fois.

ERIPHILE.

Acheve promptement.

CLITIDAS.

Ma foy, c'eſt promptement de vray que j'acheveray, car un peu de poltronnerie m'a empeſché de voir tout le détail de ce combat; & tout ce que je puis vous dire, c'eſt que, retournant ſur la place, nous avons veu le ſanglier mort, tout veautré dans ſon ſang; & la Princeſſe, pleine de joye, nommant Soſtrate ſon liberateur, & l'épous digne & fortuné que les Dieux luy marquoient pour vous. A ces paroles, j'ay creu que j'en avois aſſez entendu; & je me ſuis haſté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ha! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me puſt eſtre plus agreable?

CLITIDAS

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCENE II.

Ariſtione, Soſtrate, Eriphile, Clitidas.

ARISTIONE.

Je voy, ma Fille, que vous ſçavez déja tout ce que nous

pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux ſe ſont expliquez bien plus toſt que nous n'euſſions penſé : mon peril n'a gueres tardé à nous marquer leurs volontez, & l'on connoiſt aſſez que ce ſont eux qui ſe ſont meſlez de ce chois, puis que le merite tout ſeul brille dans cette preference Aurez-vous quelque repugnance à recompenſer de voſtre cœur celuy à qui je dois la vie? Et refuſerez-vous Soſtrate pour épous?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux, & de la voſtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me ſoit fort agreable.

SOSTRATE.

Ciel! N'eſt-ce point icy quelque ſonge tout plein de gloire dont les Dieux me veuillent flater? Et quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la baſſeſſe de ma fortune?

SCENE III.

Cleonice, Ariſtione, Soſtrate, Eriphile, Clitidas.

CLEONICE.

Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a juſqu'icy abuſé l'un & l'autre Prince, par l'eſperance de ce chois qu'ils pourſuivent depuis long-temps; & qu'au bruit qui s'eſt répandu de voſtre avanture, ils ont fait eſclater tous deux leur reſſen-

timent contre luy, jufques-là que, de paroles en paroles, les chofes fe font échauffées, & il en a receu quelques bleffures dont on ne fçait pas bien ce qui arrivera. Mais les voicy.

SCENE DERNIERE.

Iphicrate, Timocles, Cleonice, Ariftione, Softrate, Eriphile, Clitidas.

ARISTIONE.

Princes, vous agiffez tous deux avec une violence bien grande! Et fi Anaxarque a pû vous offencer, j'eftois pour vous en faire juftice moy-mefme.

IPHICRATE.

Et quelle juftice, Madame, auriez-vous pû nous faire de luy, fi vous la faites fi peu à noftre rang dans le chois que vous embraffez?

ARISTIONE.

Ne vous eftes-vous pas foûmis l'un & l'autre à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma Fille?

TIMOCLES.

Oüy, Madame, nous nous fommes foûmis à ce qu'ils pour-

roient décider entre le prince Iphicrate & moy, mais non pas à nous voir rebutez tous deux.

ARISTIONE.

Et ſi chacun de vous a bien pû ſe reſoudre à ſouffrir une preference, que vous arrive-t-il à tous deux où vous ne ſoyez preparez? Et que peut importer à l'un & à l'autre les intereſts de ſon rival?

IPHICRATE.

Oüy, Madame, il importe. C'eſt quelque conſolation, de ſe voir preferer un homme qui vous eſt égal; & voſtre aveuglement eſt une choſe eſpouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me broüiller avec une Perſonne qui m'a fait tant de grace que de me dire des douceurs: & je vous prie, avec toute l'honneſteté qu'il m'eſt poſſible, de donner à voſtre chagrin un fondement plus raiſonnable; de vous ſouvenir, s'il vous plaiſt, que Soſtrate eſt reveſtu d'un merite qui s'eſt fait connoiſtre à toute la Grece, & que le rang où le Ciel l'éleve aujourd'huy va remplir toute la diſtance qui eſtoit entre luy & vous.

IPHICRATE.

Oüy, oüy, Madame, nous nous en ſouviendrons. Mais peut-eſtre auſſi vous ſouviendrez-vous que deux Princes outragez ne ſont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLES.

Peut-eſtre, Madame, qu'on ne gouſtera pas long-temps la joye du meſpris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui ſe croit offencé; & nous n'en verrons pas avec moins de tranquillité la Feſte des Jeux Pythiens. Allons-y de ce pas; & couronnons, par ce pompeux ſpectacle, cette merveilleuſe journée.





SOLEMNITE DES JEUX PYTHIENS.

Le theatre eſt une grande Salle en maniere d'amphitheatre, ouvert d'une grande arcade dans le fond, au-deſſus de laquelle eſt une tribune fermée d'un rideau ; & dans l'éloignement paroiſt un Autel pour le ſacrifice. Six hommes habillez comme s'ils eſtoient preſque nuds, portant chacun une hache ſur l'eſpaule comme Miniſtres du Sacrifice, entrent par le Portique au ſon des violons, & ſont ſuivis d'une Preſtreſſe muſicienne, de deux Sacrificateurs muſiciens & leur Suite.

LA PRESTRESSE.

Mademoiſelle Hylaire.

DEUX SACRIFICATEURS.

Meſſieurs Gaye & Langez.



LA PRESTRESSE.


CHANTEZ, peuples, chantez en mille & mille lieux
Du Dieu que nous fervons les brillantes merveilles.
Parcourez la terre & les cieux,
Vous ne fçauriez chanter rien de plus precieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

UNE GRECQUE.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas,
Il n'eft rien qui refifte.

AUTRE GRECQUE.

Il n'eft rien icy-bas
Qui par fes bien-faits ne fubfifte.

AUTRE GRECQUE.

Toute la terre eft trifte
Quand on ne le void pas.

LE CHOEUR.

Pouffons à fa memoire
Des concerts fi touchans,
Que du haut de fa gloire
Il écoute nos chants.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les ſix Hommes portant les haches font entre-eux une Dance ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui eſtudient leur force; puis ils ſe retirent aux deux coſtez du theatre pour faire place à ſix Voltigeurs.

SIX HOMMES PORTANT DES HACHES.

Meſſieurs Dolivet, Le Chantre, Sainct-André, Magny,
Foignard l'aiſné & Foignard le cadet.

DEUXIESME ENTRÉE DE BALLET.

Six Voltigeurs font paroiſtre en cadance leur adreſſe ſur des chevaux de bois, qui ſont apportez par des Eſclaves.

SIX VOLTIGEURS.

MM. Joly, Doyat, De Launoy, Beaumont,
Du Gard l'aiſné & Du Gard le cadet.

TROISIESME ENTRÉE DE BALLET

Quatre Conducteurs d'eſclaves amenent en cadance huict Eſclaves qui dancent, en marquant la joye qu'ils ont d'avoir recouvré leur liberté.

QUATRE CONDUCTEURS D'ESCLAVES.

Meſſieurs Le Preſtre & Joüan.
Les ſieurs Peſan l'aiſné & Joubert.

HUICT ESCLAVES.

Les ſieurs Payſan, La Vallée, Peſan le cadet, Favre, Vaignard, Dolivet fils, Girard & Charpentier.

QUATRIESME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Hommes & quatre Femmes, armez à la grecque, font enſemble une maniere de jeu pour les armes.

QUATRE HOMMES ARMEZ A LA GRECQUE.

Les ſieurs Noblet, Chicanneau, Mayeu & Deſgranges.

QUATRE FEMMES ARMÉES A LA GRECQUE.

Les ſieurs La Montagne, Leſtang, Favier le cadet & Arnold.

CINQUIESME ET DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

La Tribune s'ouvre. Un Herauld, ſix Trompettes & un Tymballier, ſe meſlant à tous les inſtrumens, annoncent avec un grand bruit la venue d'Apollon.

UN HERAULD.

M. Rebel.

SIX TROMPETTES.

Les ſieurs La Plaine, Lorange, Du Clos, Beaupré, Carbonnet & Ferier.

UN TYMBALLIER.

Le ſieur Daicre.

LE CHOEUR.

Ouvrons tous nos yeux
A l'eſclat ſupreſme
Qui brille en ces lieux.

Quelle grace extreſme!
Quel port glorieux!
Où void-on des Dieux
Qui ſoient faits de meſme?

Apollon, au bruit des trompettes & des violons, entre par le Portique, precedé de ſix jeunes gens qui portent des lauriers entre-laſſez autour d'un baſton, & un Soleil d'or audeſſus, avec la Deviſe royale en maniere de trophée. Les ſix jeunes gens, pour dancer avec Apollon, donnent leur tro-

phée à tenir aux ſix hommes qui portent les haches, & commencent avec Apollon une Dance heroïque, à laquelle ſe joignent en diverſes manieres les ſix hommes portant les trophées, les quatre femmes armées avec leurs timbres, & les quatre hommes armez avec leurs tambours; tandis que les ſix Trompettes, le Tymballier, les Sacrificateurs, la Preſtreſſe & le Chœur de muſique accompagnent tout cela, en s'y meſlant à diverſes repriſes. Ce qui finit la Feſte des Jeux pythiens, & tout le Divertiſſement.

APOLLON.

LE ROY.

SIX JEUNES GENS.

Monſieur Le Grand.
Le marquis de Villeroy, le marquis de Raſſent.
Meſſieurs Beauchamp, Raynal & Favier.

CHOEUR DE MUSIQUE.

Meſſieurs Le Gros, Hedoüin, Eſtival, Don, Beaumont,
Gingan l'aiſné, Fernon l'aiſné, Fernon le cadet,
Rebel, Gingan le cadet, Deſchamps, Morel, Aurat,
David, Devellois, Serignan.
Quatre Pages de la Muſique de la Chapelle
& deux de la Chambre.

Pour LE ROY,

reprefentant LE SOLEIL.

Je fuis la fource des clairtez;
Et les Aftres les plus vantez
Dont le beau cercle m'environne,
Ne font brillans & refpectez
Que par l'efclat que je leur donne.

Du char où je me puis affeoir
Je voy le defir de me voir
Poffeder la nature entiere,
Et le Monde n'a fon efpoir
Qu'aux feuls bien-faits de ma lumiere.

Bien-heureufes de toutes parts,
Et pleines d'exquifes richeffes,
Les Terres où de mes regards
J'arrefte les douces careffes.

Pour MONSIEUR LE GRAND,

*fuivant d'*APOLLON.

Bien qu'auprés du Soleil tout autre efclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'eft pas ce que l'on veut,
Et vous voyez bien, quoy qu'il faffe,
Que l'on s'en tient toûjours le plus prés que l'on peut.

Pour LE MARQUIS DE VILLEROY,

*ſuivant d'*APOLLON.

De noſtre Maiſtre incomparable
Vous me voyez inſeparable ;
Et le zele puiſſant qui m'attache à ſes vœux
Le ſuit parmy les eaux, le ſuit parmy les feux.

Pour LE MARQUIS DE RASSENT,

*ſuivant d'*APOLLON.

Je ne feray pas vain, quand je ne croiray pas
Qu'un autre mieux que moy ſuive par tout ſes pas.

FIN DU TOME SIXIESME.

M

Nous publions aujourd'hui le VI[e] tome de l'œuvre laborieuse, entreprise pour la restitution du théâtre de Molière dans son état primitif. Nos souscripteurs ont pu se convaincre que nul soin n'a été épargné pour donner à ce travail toute la correction qui pouvait résulter d'une attention et de recherches soutenues, et nous espérons qu'ils nous savent gré d'avoir rempli consciencieusement cette partie de notre programme.

Nous avions annoncé, au début, que l'ouvrage comprendrait six volumes, et nous avions été amenés à le penser par la comparaison des diverses éditions in-8° qui ont paru jusqu'à ce jour ; mais, d'une part, l'addition, dès le premier volume, des deux comédies supplémentaires du *Medecin volant* et de la *Jalousie du Barbouillé*, et d'autre part, le développement dès pièces dites à spectacle, et des divertissements de la Cour reproduits *in extenso*, et avec les dispositions nécessaires à l'élégance de l'exécution typographique, nous ont convaincus

bientôt que nous ne pourrions pas rester dans ce cadre, et que le nombre des volumes serait forcément porté à huit. C'est ce qu'ont pu déjà apercevoir ceux de nos lecteurs qui connaissent à fond leur Molière. En effet, nous voici arrivés au VI[e] volume, et nous avons à donner encore des pièces d'une certaine étendue, telles que le *Bourgeois gentilhomme*, *Psyché*, le *Malade imaginaire*, etc.

On sait bien qu'en matière de livres de luxe, et qui s'adressent à une classe de lecteurs d'élite, c'est souvent doubler le plaisir que d'augmenter le nombre des volumes dont ils ont pu reconnaître l'exécution soignée sous le double rapport de l'impression et des vignettes; et c'est un sentiment qui nous a été exprimé à nous-mêmes. Mais enfin, il faut une compensation au retard qu'éprouvent les amateurs à pouvoir ranger encore notre Molière parmi les reliures de leur bibliothèque, et voici celle que nous leur offrons.

Ainsi que nous l'avons annoncé l'année dernière, nous avons traité avec M. Hillemacher de la seconde édition de sa *Galerie historique des Comédiens de la Troupe de Molière*. Ce livre est aujourd'hui terminé et prêt à paraître. La moitié des portraits exécutés à nouveau, des remaniements importants dans les notices en font un livre d'autant plus nouveau, que la première édition n'avait été tirée qu'au chiffre insignifiant de 103 exemplaires.

Ce livre sera mis en vente aux prix suivants :

Pour les non-souscripteurs au Théâtre de Molière,

Le papier teinté,		— petit format. . . . . fr.	35
Id.	id.	— grand format	40
Id.	de Hollande,	— petit format.	45
Id.	id.	— grand format	60

Nous fournirons, à ceux de nos souscripteurs auxquels il conviendra de joindre cet appendice, indispensable selon nous, aux œuvres du grand écrivain,

Le papier teinté,		— petit format. . . . . fr.	20
Id.	id.	— grand format	25
Id.	de Hollande,	— petit format.	27
Id.	id.	— grand format	35

Nous leur laissons cette faculté ouverte jusqu'au 31 décembre prochain, et nous comptons qu'elle sera prise en considération.

Lyon, le 25 novembre 1868.

N. Scheuring.

Lyon. — Imp. Louis Perrin.



TABLE DES MATIERES.









